


BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME VINGT-SEPTIÈME.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE DEUXIÈME.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN, ENTREPRIS DEPUIS 1764.

Suite du CHAPITRE VII.

Second voyage de Cook.

« Le 1er. janvier 1775 on s'arrêta devant des îles, et l'on alla reconnaître un port que l'on découvrit sur la côte nord-est de la Terre des États, et qui reçurent le nom d'*Îles* et de *port du Nouvel-An*.

» La côte sud-ouest de la Terre du Feu, relativement aux goulets, îles, etc., peut, observe Cook, être comparée à celle de Norwége; car je ne crois pas qu'il s'y trouve un espace de trois lieues où on ne voie un goulet ou un havre capable de contenir et d'abriter le plus gros vaisseau; seulement jusqu'à ce que ces goulets soient mieux connus, il faut déterrer soi-même un mouillage. Plusieurs rochers cachés règnent le long de la côte; mais heureusement aucun n'est éloigné de la terre; la sonde peut en indiquer l'approche, en supposant que le temps obscur empêche de les voir; car, à en juger par les endroits que nous avons sondés, il est plus que probable que tout le long de la côte et à plusieurs lieues en mer, la sonde trouve fond : en un mot, cette côte ne me paraît point aussi dangereuse qu'on l'a représentée.

» La Terre des États a à peu près dix lieues de long dans la direction de l'est à l'ouest; sa largeur n'est nulle part de plus de trois ou quatre lieues. La côte est de roche, fort dentelée, et paraît former plusieurs baies ou goulets. Elle présente une surface de collines escarpées qui s'élèvent à une hauteur considérable, surtout près de l'extrémité occidentale: excepté les sommets de ces collines, la plus grande partie était couverte d'arbres et d'arbrisseaux ou d'herbages; on n'y apercevait que peu ou point de neige. Les courans entre le cap Déséada et le cap Horn portent de l'ouest à l'est, c'est-à-dire, dans la même direction que la

côte ; mais ils sont peu considérables. A l'est du cap, leur force s'augmente beaucoup, et leur direction est nord-est vers la Terre des États; ils sont rapides au détroit de Le Maire, et le long de la côte méridionale de la Terre des États.

» Les îles du Nouvel-An sont si différentes de la Terre des États, qu'elles méritent une description particulière : celle où nous débarquâmes présente une surface d'une hauteur égale, et élevée d'environ trente à quarante pieds au-dessus de la mer, dont elle est défendue par une côte de roches : l'intérieur est couvert d'une sorte de glaïeul très-vert et fort long, qui croît sur de petits mondrains de deux ou trois pieds de diamètre, et d'environ autant d'élévation, en grosses touffes qui paraissent composées des racines de la plante nattées ensemble : parmi ces mondrains, on voit beaucoup de sentiers tracés par des ours de mer et les manchots, qui se retirent au centre de l'île. On y marche difficilement, car les chemins sont si sales, qu'on est quelquefois dans la boue jusqu'au genou. Outre cette plante, nous y remarquâmes d'autres graminées, une espèce de bruyère et du céleri. Toute la surface est humide ou mouillée, et sur la côte on distingue plusieurs ruisseaux. L'herbe qui fut surnommée *glaïeul* semble être la même qui croît aux îles de Falkland, et dont parle Bougainville comme d'une espèce de *gladiolus*, ou plutôt d'une sorte de graminée.

» Nous avons remarqué sur cette petite terre les espèces de phoques nommés lions et ours de mer, divers oiseaux de mer, et quelques-uns de terre. Comme c'était le temps des amours, nous avons vu un phoque mâle entouré de vingt ou trente femelles, très-occupé à les retenir toutes près de lui, et écartant à force de coups les autres mâles qui voulaient se mêler dans son sérail. Plusieurs avaient une moindre quantité de lionnes. Quelques-uns n'en avaient qu'une ou deux; et nous en observions çà et là un couché seul, et grondant dans un lieu écarté, sans souffrir que les mâles ni les femelles se tinssent dans les environs: nous jugeâmes que ceux-là étaient vieux et accablés par l'âge.

» Les ours de mer ne sont pas, à beaucoup près, aussi gros que les lions, mais ils le sont un peu plus que les phoques communs. Ils n'ont point ce long poil qui distingue le lion; le leur est partout d'une longueur égale, et plus beau; il ressemble à celui de la loutre, et en général il est gris de fer. Il n'était pas dangereux de marcher au milieu de ces animaux, car ils s'enfuyaient alors, ou ils restaient tranquilles. On courait seulement des risques à se placer entre eux et la mer; si quelque chose les épouvante, ils se précipitent vers les flots en si grand nombre, que, si l'on ne sort pas de leur chemin, l'on est terrassé. Quelquefois, lorsque nous les surprenions tout à coup, ou que nous les éveillions (car ils dorment beau-

coup, et ils sont très-lourds), ils élevaient leurs têtes, ils ronflaient, et montraient les dents d'un air si farouche, qu'ils semblaient vouloir nous dévorer; mais, dès que nous avancions sur eux, ils s'enfuyaient.

» Le manchot est un oiseau amphibie très-connu; je ferai observer seulement qu'il y en a des quantités prodigieuses sur ces îles : de sorte que nous en assommions autant qu'il nous plaisait avec un bâton. Je ne puis pas dire qu'ils sont bons à manger: souvent dans la disette nous les trouvions excellens; mais c'était faute d'autres alimens frais. Ils ne pondent pas ici, ou bien ce n'était pas la saison, car nous n'aperçûmes ni œufs ni petits.

» Les nigauds pullulent aussi en grand nombre, et nous en apportâmes beaucoup à bord, parce qu'ils sont bons à manger. Ils s'approprient certains cantons, et y construisent leurs nids près du bord des rochers, sur les petits mondrains où croît le glaïeul : une autre espèce, plus petite que celle-ci, pond dans les crevasses des rochers.

» Les oies sont de l'espèce de celles de la rade de Noël : nous en aperçûmes peu; quelques-unes avaient des petits. M. Forster en tua une différente de celles-ci en ce qu'elle était plus grosse, qu'elle avait un plumage gris et des pieds noirs. Les autres faisaient un bruit exactement pareil à celui du canard. Les canards sont en petit nombre; quelques-uns sont de ceux que nous avons appelés *chevaux de*

course. Ceux que nous tuâmes pesaient de vingt-neuf à trente livres; ils étaient assez bons.

» Les oiseaux de mer étaient des mouettes, des hirondelles de mer, des goelands bruns, et un grand oiseau brun de la grosseur d'un albatros, que Pernetty appelle *quebrantahuessos :* nous le trouvâmes assez bon. Les oiseaux de terre sont des aigles ou des faucons, des vautours à tête chauve, des grives et quelques petits oiseaux.

» J'oubliais de dire qu'il s'y trouve des pies de mer ou des oiseaux auxquels nous donnions le nom de *corlieux* quand nous étions à la Nouvelle-Zélande; mais nous en vîmes seulement quelques couples dispersés çà et là. Il ne sera pas inutile de faire observer que les nigauds sont les mêmes oiseaux que Bougainville appelle *becs-scies ;* mais il s'est trompé en disant que les quebrantahuessos sont leurs ennemis; car cet oiseau est de la classe des pétrels: il ne se nourrit que de poisson, et on le trouve dans toutes les hautes latitudes méridionales.

» On est étonné de la paix dans laquelle vivent les animaux de ce petit canton: ils paraissent avoir formé une ligue pour ne pas troubler leur tranquillité mutuelle. Les lions de mer occupent la plus grande partie de la côte; les ours de mer habitent l'intérieur de l'île, et les nigauds les rochers plus élevés : les manchots s'établissent où il leur est plus aisé de

communiquer avec la mer et les autres oiseaux choisissent des lieux plus retirés. Nous avons vu tous ces animaux se mêler, et marcher ensemble comme un troupeau domestique, ou comme des volailles dans une basse-cour, sans jamais essayer de se faire du mal. J'ai souvent observé les aigles et les vautours eux-mêmes assis sur les mondrains parmi les nigauds, sans que ceux-ci, jeunes ou vieux, fussent alarmés de ce voisinage. On demandera peut-être comment vivent ces oiseaux de proie; je crois qu'ils se nourrissent de carcasses de phoques, et des oiseaux qui meurent de différentes manières; il est probable qu'ils ne manquent pas d'alimens.

» Des vaisseaux qui entreprendraient des expéditions pareilles à la nôtre pourraient se rafraîchir sur ces îles; quoique la chair des phoques et des manchots ne soit pas très-bonne à manger, elle est infiniment plus salutaire que la viande salée. Si on cherchait avec soin les productions de ces différentes terres, il est vraisemblable qu'on y trouverait une quantité suffisante de céleri et de cochléaria pour en fournir à tout un équipage; car nous avons remarqué ces deux plantes dans nos excursions. Les matelots mangèrent plusieurs jours des petits nigauds et des manchots; ils comparaient les premiers à des poulets : ils rôtirent aussi plusieurs jeunes phoques; mais la chair avait un degré de mollesse qui la rendait dégoûtante : les jeunes ours de mer qui avaient pris toute

leur croissance étaient préférables, et d'un goût pareil à celui d'un mauvais bœuf; mais il était impossible de toucher à celle des vieux lions et des vieux ours de mer.

» On quitta l'île du Nouvel-An le soir du 3 janvier 1775. Le lendemain, le vent du sud-est continua à souffler grand frais jusqu'à six heures du soir, qu'il sauta au nord-ouest en rafales violentes, qui nous assaillirent si subitement, que, n'ayant pas le temps de serrer les voiles, nous perdîmes un mât de perroquet, le bout-dehors d'une bonnette et une bonnette; la bourrasque finit par une grosse pluie; mais le vent resta au sud-ouest. Notre route fut sud-est, dans la vue de découvrir la côte étendue que marque Dalrymple dans sa carte, et où l'on place le golfe de Saint-Sébastien. Je projetai d'attaquer la pointe occidentale de ce golfe, afin d'avoir toutes les autres parties devant moi. Doutant un peu de l'existence de cette côte, cette route me parut la meilleure pour éclaircir cette matière, et reconnaître la partie australe de cet océan.

» Le 14 janvier, par 53° 56' $\frac{1}{2}$ sud, et 39° 24' ouest, on vit quelque chose que l'on prit d'abord pour une île de glace; mais, dans la soirée, on reconnut que c'était une terre d'une hauteur considérable. En consultant le journal de Duclos-Guyot, il parut certain que c'était la terre qu'il avait vue à la fin de juin 1756, et qu'il avait nommée *île Saint-Pierre*.

» Le 15 on découvrit une île isolée, qui fut

appelée *Willis*, du nom de la personne qui la vit la première. Il venait du sud une houle très-forte, indice certain qu'il n'y avait point de terre dans cette direction. Cependant la grande quantité de neige qui couvrait celle que nous avions en vue nous donna lieu de penser qu'elle était d'une étendue considérable, et je préférai de commencer par explorer sa côte nord.

» Le 16, j'arrivai sur l'île de Willis. En avançant au nord, nous découvrîmes une autre île à l'est de l'île de Willis, entre celle-ci et la grande terre : remarquant qu'il existait un passage entre les deux îles, je gouvernai pour y entrer; à cinq heures je me trouvai au milieu, et j'observai qu'il était large d'environ deux milles.

» L'île de Wallis est un rocher élevé, peu étendu et entouré d'îlots de roches. L'autre île, que je nommai l'*île Bird* (de l'Oiseau), à cause du grand nombre d'oiseaux dont elle était remplie, n'est pas si élevée; mais elle est beaucoup plus étendue, et elle est tout près de la pointe nord-est de la grande terre, que j'appelai le *cap Nord*.

» La côte sud-est de cette terre paraît former plusieurs baies en goulets au fond desquels nous observâmes des masses énormes de neige ou de glace, et surtout dans une baie qui gît à dix milles au sud-sud-est de l'île de l'Oiseau.

» Après avoir traversé le passage, nous rangeâmes la terre à une lieue de distance, jusqu'à près de dix heures du soir. A deux heures du matin du 17 on fit route vers la terre, avec

un joli vent du sud-ouest; je gouvernai le long de la côte, à la distance de quatre ou cinq milles, jusqu'à sept heures; voyant alors l'apparence d'un goulet, je m'y dirigeai. Dès que nous approchâmes, de la côte, on mit en mer un canot sur lequel je montai avec MM. Forster et le docteur Sparrman, afin de reconnaître la baie avant d'y conduire le vaisseau : quand je quittai *la Résolution*, nous étions à environ quatre milles de la côte, la sonde rapportait quarante brasses. Je continuai à sonder sur la route, mais je ne trouvai point de fond pour trente - quatre brasses, longueur de la ligne que j'avais dans la chaloupe; cette ligne fut aussi trop courte pour sonder la baie dans tous les endroits où je la remontai; elle est large d'environ deux milles, et bien à l'abri de tous les vents; je jugeai qu'elle peut avoir un bon mouillage. Comme j'étais résolu de ne pas y mener le vaisseau, je ne crus pas devoir employer mon temps à examiner ces lieux; car il ne me paraissait pas probable qu'aucun navigateur dût profiter de mes découvertes : je débarquai en trois différens endroits, déployai notre pavillon, et pris possession du pays au nom du roi d'Angleterre, en faisant une décharge de mousqueterie.

» Le fond de la baie et les environs de chaque côté se terminaient par des rochers de glace perpendiculaires d'une hauteur considérable. Il s'en détachait continuellement des morceaux : pendant que nous étions dans la

baie, une masse énorme tomba, et fit un bruit pareil à celui du canon.

» Ces masses sont absolument les mêmes que celles qu'on trouve dans les havres du Spitzberg : la glace ressemblait beaucoup à ces îles détachées que nous avions vues flotter en grande quantité dans les hautes latitudes méridionales.

» L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage ni moins affreux. Les cimes des rochers se perdaient dans les nues, et les vallées étaient couvertes d'une neige éternelle; on ne voyait pas un arbre, pas le plus petit arbrisseau : les seuls végétaux que nous y remarquâmes furent une sorte de graminée grossière, dont le chaume était fort, et qui croissait en touffes (*dactylis glomerata*), la pimprenelle, et une plante pareille à la mousse, qui sortait des rochers.

» Les rochers sont d'un schiste gris bleuâtre, en couches horizontales; plusieurs fragmens de ce schiste couvraient partout la grève. Autant que nous pûmes les examiner, ils ne contenaient pas de minéraux.

» Les phoques étaient assez nombreux, mais plus petits que ceux de la Terre des États : peut-être que nous ne vîmes guère que des femelles, car les côtes fourmillent de leurs petits : nous n'en aperçûmes aucun de l'espèce que nous appelons lions; mais il y en avait quelques-uns de ceux que le rédacteur du Voyage d'Anson décrit sous ce nom.

» L'un de ceux-ci que nous tuâmes avait tout le corps d'un gris foncé, avec une légère teinte olive, à peu près comme les phoques de l'hémisphère septentrional : il ressemblait aussi à ces animaux par la forme de ses pieds de devant, et il n'avait pas non plus d'oreilles extérieures. Son nez, très-saillant au delà de sa bouche, était surmonté d'une peau ridée et flottante : peut-être qu'elle est mobile, et que, quand le phoque est en colère, elle forme une espèce de crête telle que la représente la figure qui est dans le Voyage d'Anson (1). Celui que nous examinâmes était long d'environ treize pieds, mais à proportion plus mince que le lion de mer à crinière de la Terre des États.

» Tous les phoques y étaient plus hardis que ceux des îles du Nouvel-An ; ils ne s'enfuyaient pas pour nous faire place. Le petits aboyaient après nous : ils nous poursuivaient quand nous passions près d'eux, et ils essayaient de nous mordre les jambes.

» Les manchots étaient les plus gros que j'aie jamais vus ; nous en rapportâmes à bord quelques-uns qui pesaient de vingt-neuf à trente-huit livres : ils avaient trente-neuf pouces de long. Leur ventre était d'une grosseur énorme, et couvert d'une grande quantité de graisse : ils ont de chaque côté de la tête une tache ovale d'un jaune brillant, ou de couleur d'o-

(1) Ce lion de mer du lord Anson (*phoca leonina* LINN.) semble être le même que celui que les Anglais ont appelé aux îles Falkland *clap-match-seal.*

range bordé de noir : tout le dos est d'un gris noirâtre ; le ventre, le dessous des nageoires, et l'avant du corps sont blancs ; ils étaient si stupides, qu'ils ne nous fuyaient point, et nous les tuâmes à coups de bâton.

» On voit, par la description que fait Bougainville, des animaux des îles Falkland, que ces manchots s'y trouvent. Il y avait aussi des albatros, des mouettes communes, des goelands bruns, des hirondelles de mer, des nigauds, des plongeons, et des petits oiseaux blancs et jaunes : nous en tuâmes deux qui étaient d'un excellent goût.

» Nous ne vîmes d'autres oiseaux de terre que de petites alouettes : nous n'y rencontrâmes aucun quadrupède. M. Forster, à la vérité, observa de la fiente qu'il jugea être celle d'un renard, ou de quelque autre animal semblable. Les terres, ou plutôt les rochers qui bordent la côte de la mer, n'étaient pas couverts de neige comme l'intérieur du pays. Après avoir fait ces observations, je me rembarquai avec une assez grande quantité de phoques et de manchots, que je distribuai à l'équipage. Je donnai le nom de *baie de Possession* à celle que nous avions visitée : quelques milles à l'ouest de la baie de Possession, entre cette baie et le cap Buller, se trouve la *baie des Iles*, que j'ai ainsi appelée à cause de plusieurs petites îles qui gisent dans son travers et dans son intérieur.

» Dès que la chaloupe fut remontée, nous

fîmes voile le long de la côte jusqu'à une pointe avancée, qui a obtenu le nom de *cap Saunders*. Au delà de ce cap, s'ouvre une baie assez large que j'ai nommée *baie Cumberland*. En plusieurs endroits du fond de cette baie, ainsi que dans quelques autres baies de moindre étendue qui gisent entre le cap Saunders et la baie de Possession, on voyait de grands espaces couverts de neige glacée ou de glace solide.

» L'aspect de la terre est à peu près le même partout : les montagnes, extrêmement élevées au sud, offraient des cimes déchirées et aiguës.

» Le 28 nous découvrîmes au sud-ouest une île qui reçut le nom de *Cooper*, mon premier lieutenant.

» A deux heures du matin du 20 nous fîmes voile au sud-ouest pour doubler l'île Cooper. C'est un rocher d'une hauteur considérable, d'environ cinq milles de tour, et situé au milieu de la grande terre, dont la côte prend ici une direction sud-ouest.

» On vit, en allant au sud-ouest, que la côte de la grande terre se dirigeait au nord-ouest. A neuf lieues de distance, dans cette direction, était une île qui fut appelée île *Pickersgill*, du nom de mon troisième lieutenant : bientôt une pointe de la grande terre au delà de cette île se montra dans la direction du nord-ouest. Il nous fut démontré par-là que cette grande terre, que nous avions jugée comme faisant

partie d'un grand continent, n'est qu'une île de soixante-dix lieues de tour.

» Qui aurait jamais pensé qu'une terre aussi peu étendue que celle-ci, située entre le 54e. et le 56e. parallèle, fût, au milieu de l'été, couverte presqu'en entier, à plusieurs brasses de hauteur, d'une neige glacée, et surtout sur sa côte sud-ouest? Les flancs et les sommets escarpés des hautes montagnes étaient eux-mêmes revêtus de neige et de glace; mais la quantité qui se trouva dans les vallées est incroyable; et au fond des baies, la côte aboutissait à une muraille de glace d'une élévation considérable. Sans doute il se forme ici pendant l'hiver beaucoup de glaces, qui, au printemps, se détachent et se dispersent sur la mer; mais cette île ne peut pas produire la dix-millième partie de celle que nous vîmes; de sorte qu'il doit y avoir d'autres terres où la glace se forme en pleine mer. Ces réflexions m'ont conduit à penser qu'une terre vue la veille appartenait peut-être à une côte étendue : j'espérais donc toujours découvrir un continent. Il faut avouer que je ne fus pas beaucoup affligé en reconnaissant que je me trompais.

» Je donnai à cette terre le nom d'*île de Géorgie*, en l'honneur de S. M. Georges III : elle gît entre 53° 57′ et 54° 57′ de latitude sud, et entre 38° 13′ et 35° 34′ de longitude ouest; elle s'étend du sud-est au nord-ouest; elle a trente-une lieues de long dans cette direction, et sa plus grande largeur est d'environ dix

lieues. Elle paraît remplie de baies et de havres, surtout sur la côte du nord-est; mais la prodigieuse quantité de glaces doit la rendre inaccessible la plus grande partie de l'année, ou du moins il doit être dangereux d'y mouiller, à cause de la rupture des rochers de glace. Il faut remarquer que, sur toute la côte, nous ne vîmes par une rivière ou un courant d'eau douce. Il est très-probable que les sources y tarissent quelquefois, et que l'intérieur, étant fort élevé, ne jouit jamais d'assez de chaleur pour fondre toute la neige qui serait nécessaire à la formation d'une rivière ou d'un courant d'eau. La côte seule reçoit une chaleur suffisante pour fondre la neige, ce qui arrive seulement sur la partie nord-est; car l'autre, se trouvant exposée aux vents froids du sud, est un peu privée des rayons du soleil par la hauteur extraordinaire des montagnes. J'avais supposé que Bouvet ne découvrit que de grandes îles de glace, dans la persuasion que la côte d'une terre située par 54 degrés de latitude ne pouvait pas, au milieu de l'été, être entièrement couverte de neige; mais, après avoir vu celle-ci, je n'eus plus de doute sur l'existence du cap de la Circoncision, et je crus que je rencontrerais plus de terre que je ne pourrais en reconnaître. C'est avec ces idées que je quittai la côte, et je dirigeai ma route à l'est-sud-est, vers celle que nous avions vue la veille.

» Nous ne nous fûmes pas plus tôt éloignés

de la côte, que le temps, qui avait été très-beau depuis quatre jours et très-favorable pour explorer les terres nouvelles, vint à changer. Il s'éleva un coup de vent accompagné de brume et de pluie : heureusement qu'il ne dura que jusqu'à minuit. La terre vers laquelle on se dirigeait était si enveloppée dans la brume, que l'on n'était pas sûr de sa position. Les brouillards continuèrent les 21, 22 et 23; ce qui nous obligea de changer fréquemment de route.

» Le 23, tandis que par la bordée que l'on courait on croyait s'éloigner de terre, le lieutenant Clerke aperçut à onze heures des brisans à un demi-mille à l'avant; en même temps des cormorans, qui ne s'éloignent pas beaucoup de terre, vinrent à bord. Nous reconnûmes alors que nous avions, sans le savoir, tourné fort heureusement tout autour d'une terre sur laquelle, sans cela, nous nous serions brisés. C'était un groupe d'îlots qui reçut le nom de *Clerke*.

» On a supposé, observe Forster, que toutes les parties de ce globe, même celles qui sont les plus affreuses et les plus stériles, sont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder sur la Géorgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puisque les rochers sauvages de la Terre du Feu sont peuplés : mais le climat de la Terre du Feu est doux en comparaison de celui de la Géorgie ; car le thermomètre était ici au moins de 10 de-

grés plus bas. L'extrémité sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire assez d'arbrisseaux et de bois pour fournir aux besoins des naturels, qui peuvent se garantir de la rigueur du froid, et rendre par la cuisson leurs alimens plus sains. Comme la Nouvelle-Géorgie ne produit ni bois ni aucun combustible qui puisse en tenir lieu, je crois qu'il serait impossible à une race d'hommes de s'y perpétuer, lors même qu'à la place de la stupidité des Pecherais ils auraient toute l'industrie des Européens. Les étés de cette nouvelle île sont très-froids : le thermomètre n'a jamais monté à plus de 10° au-dessus du point de congélation pendant notre séjour sur la côte ; et, quoique nous ayons lieu de croire que les hivers n'y sont pas aussi froids en proportion que dans notre hémisphère, il est probable qu'il existe au moins entre les deux saisons une différence de 20 ou 30 degrés suffisante pour tuer tout homme qui aurait survécu aux rigueurs de l'été, surtout s'il n'avait pas contre la rigueur des élémens d'autres préservatifs que ceux que fournit le pays; mais, outre que la Géorgie australe est inhabitable, elle ne paraît pas contenir de productions qui puissent y attirer de temps en temps les vaisseaux européens. Les phoques, dont la graisse est un objet de commerce, sont beaucoup plus nombreux sur les côtes désertes de l'Amérique méridionale, des îles Falkland et du Nouvel-An, et on les y prend avec bien moins de danger.

Si nos pêches annuelles dépeuplent entièrement l'Océan septentrional de baleines, peut-être qu'on recourra à l'autre hémisphère, où elles abondent; mais il semble qu'il serait peu nécessaire, pour en rencontrer, de s'avancer au sud jusqu'à la Nouvelle-Géorgie, puisque les Portugais et les habitans de l'Amérique nord en ont dernièrement tué une grande quantité sur la côte de l'Amérique méridionale sans dépasser les îles Falkland. Il est donc probable que, si jamais la Géorgie australe devient importante dans l'histoire du monde, cette époque fort éloignée n'arrivera peut-être que lorsque la côte des Patagons et la Terre du Feu seront civilisées comme l'Écosse et la Suède.

» Le 25 janvier 1775 *la Résolution* fit route à l'est, et bientôt les îles de glace et les glaçons flottans reparurent. Un temps brumeux, accompagné de neige et de pluie, rendait la navigation dangereuse et fatigante; on fut obligé de changer plusieurs fois de route.

» Tout l'équipage était épuisé. Nous n'avions pénétré, ajoute Forster, qu'à quelques minutes au delà de 60 degrés sud lorsqu'on revira. La plupart des matelots étaient attaqués de rhumatismes et de rhumes; quelques-uns éprouvaient de temps en temps des maux de cœur qui les faisaient subitement tomber en défaillance. Le thermomètre se tint à 35 degrés dans ces hautes latitudes, et ce degré de froid, ainsi que les pluies de neige et les brumes humides, retardaient infiniment la convalescence des malades.

» Je n'avais pas dessein, dit Cook, d'aller plus loin au sud, à moins que je n'observasse des signes certains de l'approche de la terre. En effet, il n'eût pas été prudent de ma part d'employer mon temps à vouloir pénétrer dans le sud, quand il était au moins aussi probable qu'on pouvait trouver une grande terre près du cap de la Circoncision. Enfin j'étais las de ces latitudes élevées où l'on ne rencontre que de la glace et des brumes épaisses. Nous avions alors une forte houle de l'ouest, indication qu'il n'y avait pas de terre dans cette direction.

» Continuant à cingler au nord-est, le 30, nous dépassâmes une des plus grandes îles de glace que nous eussions vues pendant le voyage; et quelque temps après, nous en laissâmes de l'arrière d'autres beaucoup plus petites : toujours des brumes et de la pluie mêlée de neige.

» A six heures du lendemain au matin, vent à l'ouest, la brume s'éclaircit heureusement un peu, et nous découvrîmes terre à trois ou quatre milles de l'avant. Sur cela, je serrai le vent au nord; mais, trouvant que nous ne pouvions pas la doubler sur ce bord, je revirai bientôt par cent soixante-quinze brasses à trois milles de la côte, et à environ une demi-lieue de quelques brisans. Le ciel s'éclaircit encore davantage, et nous vîmes assez bien la terre. Nous reconnûmes que c'étaient trois îlots de roche, d'une hauteur considérable, noirs, caverneux et escarpés, habités par des troupes d'oiseaux, et battus par des lames terribles :

des brouillards épais voilaient la partie supérieure des montagnes. Le plus extérieur des îlots se terminait en un pic très-haut; il fut appelé pic de *Freezeland*, du nom de celui qui le découvrit le premier. Tout le monde crut que la hauteur perpendiculaire de ce pic couvert de neige n'était guère moins de deux milles. Notre latitude était de 59° sud, et notre longitude de 27° ouest. Derrière et à l'est de ce pic se montrait une côte élevée, dont les sommets couverts de neige se voyaient au-dessus des nuages; je la nommai cap *Bristol*. Nous apercevions dans le même temps, au sud-ouest, une autre côte élevée : la latitude observée fut de 59° 13′ sud, et la longitude 27° 45′ ouest. J'appelai cette terre *Thulé australe*, parce que c'est la terre la plus méridionale qu'on ait encore découverte : elle présente une surface très-haute, et elle est partout couverte de neige. Quelques personnes de l'équipage crurent voir terre dans l'espace qui est entre Thulé et le cap Bristol : il est plus que probable que ces deux terres sont liées, et que cet intervalle est une baie profonde, que j'ai appelée baie *Forster*.

» A une heure, comme nous ne pouvions pas doubler Thulé, nous revirâmes pour faire route au nord. Bientôt après le vent diminua, et nous fûmes abandonnés à la merci d'une grosse houle de l'ouest, qui portait directement sur la côte.

» Le sommet des hautes montagnes étant

enveloppé de brouillards, et leurs flancs d'une neige qui se prolongeait jusqu'au bord de l'eau, il aurait été difficile de prononcer si ce que nous avions devant les yeux était une terre ou une île de glace, sans les rochers creux qui nous offrirent l'aspect de leurs cavernes noires.

» Nous sondâmes; mais une ligne de deux cents brasses ne rapporta point de fond. A huit heures, le temps, qui avait été très-brumeux, s'éclaircissant, nous vîmes le cap Bristol qui se terminait en une pointe au nord, au delà de laquelle nous ne pouvions pas apercevoir de terre. Cette découverte nous délivra de la crainte d'être portés par la houle sur la plus affreuse côte du monde, et nous continuâmes à marcher au nord toute la nuit avec un vent léger de l'ouest.

» Le 1er. février, à quatre heures du matin, nous découvrîmes une nouvelle côte qui, à six heures, nous restait au nord-est. Nous reconnûmes ensuite que c'était un promontoire, que je nommai *cap Montague :* il est à sept ou huit lieues au nord du cap Bristol. La terre se montrait d'espace en espace entre ces deux caps, ce qui me fit conclure que toutes ces côtes sont liées entre elles. Je fus fâché de ne pouvoir pas déterminer ce point avec plus de certitude; mais la prudence ne permettait pas de me hasarder près d'une côte sujette à des brumes épaisses et dépourvue de mouillage, où chaque port était bloqué et rempli de glace, et tout le pays, depuis le sommet des montagnes

jusqu'au bord des rochers qui terminent la côte, couvert à plusieurs brasses de profondeur d'une neige éternelle. Les rochers indiquaient seuls qu'il y avait de la terre au-dessous.

» Plusieurs grandes îles de glace paraissaient sur la côte. L'une d'elles attira mon attention; sa hauteur et son contour étaient d'une étendue considérable; elle avait une surface plate et des côtes perpendiculaires, sur lesquelles les vagues de la mer n'avaient fait aucune impression, ce qui me fit juger qu'elle n'était pas détachée depuis long-temps de terre, et qu'elle venait peut-être de sortir de quelque baie sur la côte où elle s'était formée.

» A midi, la latitude observée fut de 58° 25′ sud. A deux heures de l'après-midi, comme nous courions au nord, nous vîmes une terre au nord-nord-est, à quatorze lieues de distance. La nouvelle terre s'étendait du nord à l'est. Nous crûmes en avoir une autre plus à l'est, et derrière celle-ci.

» Après avoir gouverné au nord toute la nuit, à six heures du lendemain au matin nous aperçûmes une nouvelle terre au nord-est, à environ dix lieues; elle se montrait sous l'apparence de deux mondrains qui s'élevaient au-dessus de l'horizon; mais nous la perdîmes bientôt de vue; il s'éleva un vent frais du nord-nord-est; je courus sur la terre la plus septentrionale que nous avions vue la veille; nous ne pûmes pas la doubler; la côte, qui s'étendait de l'est au sud-est, ressemblait beaucoup à

une île d'environ huit ou dix lieues de tour. Elle présente une surface d'une hauteur considérable, dont le sommet se perdait dans les nues. Nous observâmes une pente ou grève plate qui se prolongeait au nord, et qui était remplie de rochers empilés dans tout le désordre du chaos. Cette côte semblait privée même des animaux amphibies qui habitent la Géorgie australe.

» Comme toutes les terres voisines, elle était couverte d'une nappe de neige ou de glace, excepté sur une pointe avancée à la côte septentrionale, et sur deux collines qu'on apercevait au delà de cette pointe, et qui étaient probablement deux îles : ces cantons paraissaient revêtus d'un gazon vert. Quelques grandes îles de glace se voyaient au nord-est, et d'autres au sud.

» Ayant couru au large jusqu'à midi, je revirai sur la terre, afin de reconnaître si c'était une île. Le ciel, devenu très-brumeux, se chargea enfin d'un brouillard épais qui m'arrêta : il était dangereux de m'approcher de la côte; de sorte qu'après avoir couru vers le rivage le même espace que nous avions couru au large, je revirai de bord, et je mis le cap au nord-ouest sur la terre que nous avions vue le matin, et qui était encore à une distance considérable. Ainsi nous fûmes obligés d'abandonner l'autre, supposant que c'était une île, que j'ai appelée *île Saunders*. Elle gît par 57° 49′ de latitude sud, et 26° 44′ de longitude ouest.

» Nous ignorions si c'était réellement une île, car on voyait alors dans l'est une terre qui peut être liée avec celle-ci, ou qui en est séparée ; c'était peut-être aussi la même que nous avions vue le soir de la veille. Quoi qu'il en soit, il était nécessaire d'examiner la terre au nord avant d'avancer plus loin à l'est. Le 3 nous aperçûmes la terre que nous cherchions, et que nous reconnûmes ensuite pour être deux îles. Je les appelai *îles de la Chandeleur*, à cause du jour où on les a découvertes : elles ne sont pas d'une grande étendue; mais leur élévation est considérable, et la neige en couvrait partout la surface. Le temps était si brumeux, que nous perdîmes bientôt ces îles de vue, et nous ne les revîmes pas jusqu'à midi à la distance de trois ou quatre lieues.

» Nous rencontrâmes plusieurs grandes îles de glace, des glaces flottantes et beaucoup de manchots. A minuit nous atteignîmes tout à coup des lames d'une eau extraordinairement blanche, qui alarmèrent tellement l'officier de quart, qu'il revira de bord sur-le-champ. Quelques personnes crurent que c'était un radeau de glace, d'autres que c'était un bas-fond : on reconnut ensuite que c'était un banc de poissons.

» Nous portâmes au sud jusqu'à deux heures du lendemain au matin, que nous reprîmes notre route à l'est avec une brise faible du sud-sud-est, qui, ayant fini par un calme à six heures, me fournit l'occasion de mettre une cha-

loupe en mer, pour reconnaître s'il existait un courant : on reconnut qu'il n'y en avait point. Quelques baleines jouaient autour de nous, et une grande quantité de manchots nous environnaient. Nous tuâmes quelques-uns de ces oiseaux : ils étaient de la même espèce que nous avions vue auparavant au milieu des glaces, et différens de ceux de la terre des États et de l'île de la Géorgie. Il est à remarquer que nous n'avions pas vu un phoque depuis notre départ de cette côte. Le temps était toujours brumeux, accompagné de neige et de pluie; les glaces flottantes étaient fréquentes.

» Aucun manchot ne frappa nos regards le 5, ce qui me fit conjecturer que nous laissions la terre derrière nous, et que nous avions déjà vu son extrémité septentrionale.

» Nous fîmes route au sud et au sud-est jusqu'au lendemain à midi : étant alors par 58° 15′ de latitude sud, et 21° 34′ de longitude ouest, ne voyant ni terre ni rien qui en indiquât, je conclus que celle que nous avions aperçue, et que j'ai nommée *Terre de Sandwich*, est un groupe d'îles ou une pointe du continent; car je crois fermement qu'il y a près du pôle une étendue de terre où se forment la plupart des glaces répandues sur ce vaste océan austral; il me paraît probable aussi qu'il se prolonge le plus au nord, vis-à-vis l'Océan atlantique austral, et vis-à-vis la mer de l'Inde, parce que nous y avons toujours trouvé la glace plus loin au nord que partout ailleurs; ce

qui, je crois, n'arriverait pas, s'il n'y avait point de terre au sud; je veux dire, s'il n'y avait pas de terre d'une étendue considérable; car, en supposant qu'il n'existe point de pareilles terres, et que la glace peut se former sans elles, il s'ensuit que le froid doit être partout à peu près égal autour du pôle jusqu'au 70 ou 60e. parallèle, ou assez loin pour se trouver hors de l'influence d'aucun des continens connus; par conséquent nous devions voir de la glace partout sous le même parallèle ou aux environs; et cependant nous avions éprouvé le contraire. Très-peu de vaisseaux ont rencontré de la glace en doublant le cap de Horn; et nous en avons vu très-peu au-dessous du 60e. degré de latitude dans le grand Océan austral; au lieu que dans l'Océan atlantique, vers le méridien de 40° ouest, et le 50 ou 60e. degré est, nous en avons rencontré au nord jusqu'au 51e. degré. Bouvet en a rencontré par 48°, et d'autres en ont vu dans une latitude beaucoup plus basse. J'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent austral (en supposant qu'il existe) doit être en dedans du cercle polaire, où la mer est si remplie de glaces, qu'elle devient inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte dans ces mers inconnues et glacées, est si grand, que personne, j'ose le dire, ne se hasardera à aller plus loin que moi, et que les terres qui peuvent être au sud ne seront jamais reconnues: il faut affronter des brumes épaisses, des tourmentes de neige, un froid perçant, et tout

ce qui peut rendre la navigation dangereuse : l'aspect des côtes, plus horribles qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ce pays est condamné par la nature à ne jamais sentir la chaleur des rayons du soleil, et à rester enseveli dans des neiges et des glaces éternelles. Les ports, s'il s'en trouve sur ces côtes, sont sûrement remplis de neiges glacées d'une grande profondeur; mais s'il en était d'assez ouvert pour y admettre un vaisseau, le bâtiment courrait risque d'y rester attaché pour jamais, ou d'en sortir au milieu d'une île de glace. Les îles et les glacons qui sont sur la côte, les gros morceaux de glace qui tombent, ou bien des tourmentes d'une neige épaisse, accompagnées d'une gelée vive, seraient également funestes.

» Après cette explication, le lecteur ne doit pas s'attendre à me trouver désormais dans une latitude plus avancée au sud : j'avais cependant grande envie d'approcher davantage du pôle; mais il aurait été imprudent de risquer de faire perdre au public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant et reconnaissant une côte dont les relèvemens ne seraient d'aucune utilité, ni à la navigation, ni à la géographie, ni à aucune autre science. Il nous restait encore à vérifier la découverte qu'on disait avoir été faite par Bouvet : d'ailleurs nous n'étions pas en état d'entreprendre de grandes choses; et quand le vaisseau aurait été bien équipé et bien pourvu, nous manquions

de temps. Les soixante grands tonneaux de choucroûte étaient entièrement consommés ; tout le monde éprouvait un malaise de cette privation.

» Je me déterminai donc à changer de route, et à courir à l'est avec un vent très-fort du nord, accompagné de neige, qui tombait en gros flocons. La quantité qui remplissait nos voiles était si grande, que nous étions souvent obligés de jeter le vaisseau dans le milieu du vent pour les en débarrasser : sans cette précaution, la voilure ni le bâtiment n'auraient pu en supporter le poids.

» Le 17 février à midi nous atteignîmes le parallèle assigné au cap de la Circoncision. Le temps et le vent étaient favorables à la recherche que je m'étais proposé de faire; le 19 je passai sur l'endroit où il est placé par Bouvet. On ne rencontra pas la moindre apparence de terre, et l'on ne vit passer qu'un petit nombre d'îles de glace. Nous courûmes sous le même parallèle jusqu'au 25, que nous fîmes route au nord.

» Le 16 mars, à la pointe du jour, nous vîmes enfin des vaisseaux, dont l'un portait pavillon hollandais : il était à environ deux lieues; mais nous désirions trop avidement des nouvelles d'Europe pour faire attention à cette distance.

» Le 18 je fis mettre la chaloupe en mer, et à une heure après midi elle revint nous dire que ce vaisseau arrivait du Bengale. Le capitaine, M. Bosch, eut la bonté de nous offrir du sucre,

de l'arak, et tout ce qu'il put nous donner. Des matelots anglais, qui se trouvaient à bord de ce bâtiment, apprirent à nos gens que *l'Aventure* était arrivée au cap de Bonne-Espérance une année auparavant, et que l'équipage d'une de ses chaloupes avait été massacré et mangé par les habitans de la Nouvelle-Zélande; le lendemain, le second vaisseau vint à nous; il il était Anglais, il nous donna du thé, des provisions fraîches et de vieilles gazettes, qui eurent à nos yeux le mérite de la nouveauté.

» Le 22 mars 1775, qui était pour nous le mercredi, mais pour les habitans du Cap le mardi 21, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table, où mouillaient plusieurs vaisseaux hollandais, quelques-uns français, et *la Cérès*, capitaine Newte, bâtiment anglais de la Compagnie des Indes, venant de Chine, et allant directement en Angleterre : j'envoyai par le capitaine, à l'amirauté, une copie de mon journal, avec des cartes et des dessins.

» Tandis qu'on arrangeait l'ancre, je dépêchai un officier au gouverneur, pour l'informer de notre arrivée, et lui demander les munitions et les rafraîchissemens dont nous avions besoin: il les accorda avec empressement. Dès que l'officier fut de retour, nous saluâmes la garnison de treize coups de canon, et à l'instant on nous rendit ce salut coup pour coup.

» J'appris alors que *l'Aventure* avait relâché au Cap en retournant en Angleterre, et j'y trouvai une lettre du capitaine Furneaux, qui

m'instruisait de la perte de sa chaloupe, et de dix de ses meilleurs hommes dans le canal de la Reine Charlotte. » Voici la relation qu'il en donne.

« Sur la fin de notre séjour à la Nouvelle-Zélande, en décembre 1773, les insulaires du port de la Reine Charlotte se rendirent à bord comme auparavant; ils nous vendirent du poisson, des armes et des outils de leur fabrique, pour des clous, etc.: ils paraissaient très-bien disposés pour nous: cependant ils vinrent deux fois à nos tentes au milieu de la nuit dans l'intention de nous voler; mais on les découvrit avant qu'ils se fussent emparés de rien.

» Le 17, après avoir achevé l'eau et le bois dont nous avions besoin, et tout disposé pour appareiller, le grand canot alla cueillir des plantes comestibles: je chargeai M. Rowe, midshipman, de commander ce petit équipage, et je lui ordonnai de revenir le soir, parce que je voulais mettre à la voile le lendemain; mais le bateau ne revenant pas le même soir, ni le lendemain au matin, je conçus de vives inquiétndes; j'envoyai donc un canot sous le second lieutenant M. Burney, avec des matelots et dix soldats de marine. Je chargeai M. Burney de bien examiner la baie orientale, et ensuite de se rendre à l'anse où M. Rowe avait dû aller; et s'il n'y trouvait aucun vestige de la chaloupe, de remonter le canal, et de s'en revenir le long de la côte ouest. Comme M. Rowe était parti du vaisseau une heure avant le temps fixé, et à la

hâte, j'étais persuadé que sa curiosité l'avait conduit dans la baie orientale, où personne de l'équipage n'avait jamais été, ou bien que quelque accident était arrivé au canot, qu'il avait été emporté à la dérive par la négligence de celui qui le gouvernait, ou qu'il s'était brisé au milieu des rochers : ce fut l'opinion générale ; et d'après cette supposition, l'aide du charpentier s'embarqua, et prit quelques feuilles de fer-blanc. Je ne soupçonnai pas que nos gens pussent avoir été attaqués par les naturels, car nos canots avaient souvent été beaucoup plus haut avec moins de monde. Je reconnus bientôt quelle était mon erreur. M. Burney, de retour à onze heures le même soir, nous raconta ce qui suit :

» Ayant doublé l'île en dedans de la pointe, j'examinai chaque anse à bas-bord sur ma route; je regardai soigneusement tout autour avec une lunette que j'avais prise à cet effet. A une heure et demie, nous nous arrêtâmes à une grève à gauche, qui se prolongeait vers le haut de la baie, pour y cuire quelques alimens, car nous n'avions emporté que de la viande crue. Durant cette opération, je vis sur la côte opposée un Indien qui courait le long du rivage au fond de la baie : notre viande étant apprêtée, nous nous rembarquâmes, et bientôt nous arrivâmes au fond, où nous aperçûmes une bourgade zélandaise.

» Comme nous nous approchions, quelques insulaires descendirent sur les rochers, et nous

avertirent par signes de nous en retourner; mais voyant que nous ne faisions aucune attention à eux, ils changèrent de ton. Nous trouvâmes six grandes pirogues tirées sur la grève; la plupart doubles, et beaucoup de naturels, quoiqu'il n'y en eût pas autant qu'on aurait pu l'attendre du nombre des maisons et de la grandeur des pirogues. Laissant les matelots pour garder le canot, je descendis à terre avec le caporal et cinq soldats de marine. J'examinai la plupart des habitations; je n'y vis rien qui pût me donner du soupçon. Trois ou quatre sentiers bien battus conduisaient par les bois à plusieurs autres maisons; mais les insulaires continuant à montrer à notre égard des dispositions amicales, je crus inutile de pousser plus loin nos recherches. En retournant à la grève, je vis qu'un Indien avait apporté un paquet d'*hepatous* (de longues piques); mais observant que je le regardais d'un air très-sérieux, il les mit à terre et se promena avec une indifférence apparente. Quelques-uns de ses compatriotes semblèrent effrayés: je donnai un miroir à un, et un grand clou à un second. A l'aide de ma lunette j'examinai tous les environs; mais je ne vis ni chaloupe, ni pirogue, ni rien qui annonçât des habitans. Je me contentai de tirer des coups de fusil, comme j'avais fait dans toutes les anses que j'avais dépassées dans ma route.

» Je rangeai alors de près la côte orientale, et j'arrivai à un autre village où les Indiens nous invitèrent à descendre à terre: je leur de-

mandai des nouvelles de la chaloupe ; ils répondirent qu'ils n'en savaient point. Ils semblaient tous bien intentionnés, et nous vendirent du poisson. Une heure après notre départ de cette plage, je remarquai sur une petite grève une grande double pirogue qui venait d'y échouer, avec deux hommes et un chien. Dès que les naturels nous aperçurent, ils sortirent de leurs pirogues et s'enfuirent dans les bois. J'espérais qu'on me donnerait dans ce lieu des nouvelles du canot de M. Rowe. Nous allâmes à terre, nous y trouvâmes des débris du canot, et des souliers, dont l'un fut reconnu pour avoir appartenu à M. Wood-House, un de nos midshipmen. Un matelot m'apporta en même temps un morceau de viande, croyant que c'était de la viande salée qu'avait emportée l'équipage du canot ; mais en l'examinant et la sentant, je trouvai qu'elle était fraîche. M. Fanin (le maître d'équipage), qui m'accompagnait, supposa que c'était de la chair de chien. J'adoptai son opinion, car j'ignorais encore que cette peuplade fût cannibale ; mais la preuve la plus horrible et la plus incontestable nous en convainquit bientôt.

» Apercevant une vingtaine de paniers placés sur la grève, et fermés avec des cordages, nous les ouvrîmes : les uns étaient remplis de chair rôtie, et d'autres de racines de fougère, qui servent de pain aux naturels. En continuant nos recherches, nous trouvâmes plusieurs autres souliers, et une main, que nous reconnûmes

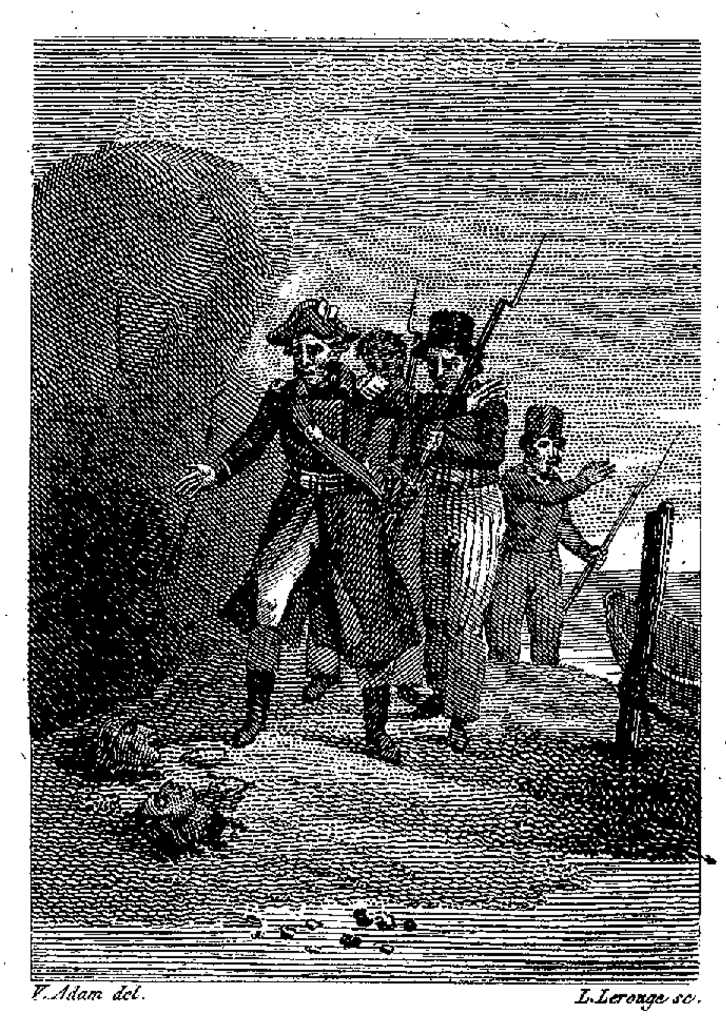
sur-le-champ pour être celle de Thomas Hill, parce qu'elle représentait les lettres *T. H*, tatouées à la manière des Taïtiens. Nous remontâmes, à quelque distance, dans les bois; mais nous n'aperçûmes rien autre chose. En descendant, nous découvrîmes un espace rond, couvert nouvellement de terre, d'environ quatre pieds de diamètre, où quelque chose avait été enterré. Comme nous n'avions point de bêche, nous nous mîmes à creuser avec un coutelas; et sur ces entrefaites, je lançai en mer la pirogue des Zélandais, dans le dessein de la détruire; mais voyant beaucoup de fumée qui s'élevait par-dessus la colline la plus proche, je fis rentrer tout le monde à bord de la chaloupe, et je me hâtai de profiter du temps qui me restait avant le coucher du soleil.

» A l'ouverture de la baie voisine, nous vîmes quatre pirogues, une simple et trois doubles, et sur le rivage, un grand nombre d'Indiens qui, à notre approche, se retirèrent sur une petite colline, tout près du bord de l'eau, et d'où ils nous parlèrent; un grand feu était allumé au sommet de la haute terre, derrière les bois; et de là jusqu'au bas de la colline tout le terrain était rempli de Zélandais, comme si c'eût été une foire : dès que nous approchâmes, je fis tirer un coup de mousqueton sur une des pirogues, car je les soupçonnais pleines d'hommes cachés au fond : elles étaient toutes à flot; cependant on ne voyait personne dedans. Les sauvages, sur la petite colline, con-

tinuaient à pousser des cris, et nous invitaient par signes à débarquer. Dès que nous fûmes près de terre, nous fîmes une décharge générale. La première volée ne parut pas leur causer une vive impression; mais à la seconde, ils décampèrent le plus vite qu'ils purent, et quelques-uns poussèrent des hurlemens. Nous continuâmes à tirer des coups de fusil, tant que nous en aperçûmes quelques-uns à travers les buissons. Deux des Indiens, très-grands et très-forts, ne pensèrent à s'en aller que lorsqu'ils furent abandonnés par tous leurs compatriotes; ils se retirèrent ensuite avec beaucoup de sang-froid : leur fierté ne leur permettait pas de courir. L'un d'eux cependant tomba, et resta étendu, ou bien se traîna sur les pieds et les mains pour se sauver : l'autre échappa sans paraître blessé. Je débarquai ensuite avec les soldats de marine, et M. Fanin resta pour garder le canot.

» Sur la grève, je trouvai deux paquets de céleri qu'avait cueillis M. Rowe pour en charger son canot. Un aviron brisé était fiché en terre; les naturels y avaient attaché leurs pirogues, preuve que l'attaque s'était passée en ce lieu. Je fis alors des recherches soigneuses derrière la grève, pour voir si le bateau s'y trouvait; bientôt une scène affreuse de carnage s'offrit à nos yeux : les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs de nos gens étaient épars sur le sable, et à peu de distance les chiens rongeaient leurs entrailles.





V. Adam del. L. Lerouge sc.

Les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs de nos gens étoient épars sur le sable.

» Tandis que nous contemplions ces déplorables restes sans pouvoir nous en séparer, M. Fanin nous héla, pour nous avertir qu'il voyait les sauvages se rassembler dans les bois; nous retournâmes sur-le-champ au canot, et, traînant avec nous les pirogues des Indiens, nous en détruisîmes trois. Sur ces entrefaites, le feu du sommet de la colline disparut : nous entendions les Indiens parlant fort haut dans les bois ; je crois qu'ils se disputaient pour savoir s'ils nous attaqueraient et s'ils essaieraient de reprendre leurs pirogues. Comme il se faisait tard, je descendis de nouveau à terre, et je regardai encore une fois derrière la grève, afin de voir si le canot du malheureux M. Rowe avait été traîné dans les buissons ; mais comme je ne l'aperçus point, je me mis en route pour le vaisseau; toutes nos forces auraient à peine suffi pour monter la colline, et c'eût été une témérité folle de nous hasarder dans l'intérieur du pays avec la moitié du monde que j'avais, car il fallait en laisser une moitié pour garder le canot.

» En débouquant de la partie supérieure du canal, nous découvrîmes un très-grand feu, environ trois ou quatre milles plus haut; il formait un ovale complet, s'étendant du sommet de la colline presqu'au bord de l'eau. Je consultai M. Fanin ; nous fûmes tous deux d'avis que nous ne pouvions espérer que la triste satisfaction de tuer quelques sauvages de plus. En laissant l'anse, nous avions fait une décharge

générale vers l'endroit où parlaient les Indiens; mais commes nos armes étaient humides, les fusils ne partirent pas. Ce qu'il y a de pis, la pluie commença à tomber, nos munitions étaient plus qu'à moitié consommées, et nous laissions six grandes pirogues derrière nous. Avec tant de désavantage, je ne crus pas devoir m'avancer plus loin, uniquement pour goûter le plaisir de la vengeance.

» En passant entre deux îles rondes situées au sud de la baie, nous crûmes entendre quelqu'un qui nous appelait : on cessa de ramer, nous écoutâmes; mais aucun bruit ne frappa nos oreilles. Il est probable que M. Rowe et tous ses camarades avaient été tués sur le lieu.

» Les malheureux qui furent ainsi massacrés étaient M. Rowe, M. Wood-House, François Murphy, quartier-maître, Guillaume Facey, Thomas Hill, Michel Bell, et Edouard Jones, Jean Cavenaux, Thomas Milton, et Jacques Sevilley, valet du capitaine. La plupart étaient de mes meilleurs matelots, très-robustes et d'une bonne santé. M. Burney rapporta à bord deux mains : l'une de M. Rowe, qu'on reconnut à une cicatrice; l'autre, de Thomas Hill, comme on l'a déjà dit; et la tête de Jacques Sevilley. On les enveloppa dans un hamac, et on les jeta à la mer avec assez de lest et de boulets de canon pour les faire tomber au fond. M. Burney ne retrouva point d'armes, mais seulement des lambeaux d'une paire de culottes, un habit et six souliers. »

On se figure aisément combien les détails de ce malheur durent affecter l'équipage du capitaine Cook. Il ne séjourna au cap de Bonne-Espérance que le temps nécessaire pour se réparer. *La Résolution* remit à la voile le 27 avril, toucha le 16 mai à l'île Sainte-Hélène; elle arriva la 28 à l'île de l'Ascension, le 9 juin à l'île de Fernando de Noronha; le 14 juillet à Fayal, l'une des Açores; et le 29 à Portsmouth, après une navigation de trois ans et dix-huit jours.

Tel a été le second voyage entrepris pour la découverte d'un continent austral, par un homme aussi heureux qu'intrépide; aussi humain qu'éclairé, aussi digne de l'admiration et de la reconnaissance des siècles que les Colomb et les Magellan, et dont la gloire est bien plus pure que celle des Gama et des Cortez. Que ne lui doivent point en effet la géographie, l'art nautique, l'histoire naturelle, et la philosophie morale! Mais outre la multitude d'observations intéressantes dont sa relation a enrichi le domaine des sciences, ce navigateur intrépide a tâché d'introduire dans les diverses régions éparses sur la surface du grand Océan plusieurs races d'animaux et différentes espèces de végétaux utiles; et si l'intelligence des insulaires seconde ses généreux desseins, il aura enrichi leur pays de beaucoup de choses précieuses qui leur manquaient.

La relation de son second voyage, dont on vient de voir l'extrait, a été écrite par lui-

même. Il faut la lire dans l'original pour se faire une juste idée de l'étendue de son mérite. C'est un modèle de simplicité et de précision; et, sans qu'il fasse un vain étalage de ses sentimens, on reconnaît dans son auteur un homme vraiment humain et sensible.

EXTRAIT

DE

L'OUVRAGE DE J.-R. FORSTER,

INTITULÉ :

Observations faites pendant un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale. (1)

Continens.

« Le globe terrestre, autant du moins que nous le connaissons, comprend trois grandes masses de terre. On trouve d'abord dans l'hémisphère oriental la masse la plus considérable, appelée communément *l'Ancien-Monde*; elle renferme trois grandes parties désignées par la dénomination de *continent*, et qui sont distinguées par les noms d'*Europe*, d'*Asie*, et d'*Afrique*. La masse qui est la seconde, et par son étendue, et par l'époque à laquelle les

(1) Pour ne rien laisser à désirer sur ce voyage du capitaine Cook, on a cru devoir rassembler ici les principales observations contenues dans l'ouvrage de Forster père. On peut les regarder comme une récapitulation de son voyage, et même de tous les voyages autour du monde, ou comme des conséquences qui en découlent immédiatement.

Européens la connurent, est située dans l'hémisphère occidental, et porte le nom d'*Amérique*. La troisième masse de terre est située dans la partie sud-est de notre hémisphère, et ce n'est qu'assez récemment que ces limites orientales ont été reconnues, en 1770, par le capitaine Cook, cet infatigable et habile navigateur. Ses côtes occidentales et orientales avaient été découvertes en 1616, et dans les années suivantes, par les navigateurs hollandais : ce qui fit donner, en 1644, à ce continent, le nom de *Nouvelle-Hollande*. Quelques personnes refuseront peut-être à ce pays le nom de *continent*, quoiqu'il ne soit par son étendue que peu inférieur à l'Europe, à laquelle on n'a pas, jusqu'à présent, hésité à donner cette dénomination. Il n'est encore que très-imparfaitement connu.

» Tout le reste des terres non comprises dans l'énumération qui précède ne consiste qu'en îles. Dans notre voyage nous avons touché au cap de Bonne-Espérance ; nous n'avons vu, en quelque sorte, que les derniers fragmens de l'Amérique en côtoyant la Terre du Feu ; et, indépendamment de ces deux points, le continent d'où nous étions partis et où nous sommes retournés. Nous n'avons en conséquence rien à dire de particulier sur les continens que ce que nous avons appris de nos compagnons de voyage sur *l'Aventure*, qui en 1773 avaient vu une partie de la Nouvelle-Hollande. L'extrémité la plus méridionale de

ce continent a une grande ressemblance avec les pointes et les extrémités méridionales des autres continens, par son aspect noirâtre, les rochers qui forment ses côtes, et son élévation considérable (1), quoique, plus au nord, le pays soit uni, et ne présente pas de hautes montagnes, au moins près des côtes.

» Je n'ai pas le dessein de défendre aucune hypothèse particulière relativement à la théorie de la terre; mais si l'on jette les yeux sur les deux hémisphères du globe, tels qu'on les connaît depuis notre dernier voyage, ils semblent offrir à nos regards quelques particularités curieuses.

» Les pointes méridionales des grandes terres de notre globe présentent une ressemblance frappante dans leur forme et dans la situation des îles qui les avoisinent : elles sont toutes hautes et composées de rochers, chacune semble être l'extrémité d'une chaîne de hautes montagnes qui courent au nord : toutes ont à l'est une ou plusieurs grandes îles. Bien plus, si l'on continue la comparaison, l'on verra que tous les continens ont une grande sinuosité au nord de leur côté occidental. Tant de circonstances coïncidentes paraissent non-seulement ne pas être accidentelles, mais plutôt résulter d'une seule et même cause générale.

(1) Le cap de Bonne-Espérance présente une pointe haute, noirâtre, et composée de rochers. Le cap Comorin, dans l'Inde, et le cap Froward, en Amérique, sont de la même nature.

» Loin de moi la prétention d'assigner cette cause, mais je ne puis m'empêcher de soupçonner qu'une énorme masse d'eau, en se précipitant du sud avec impétuosité, a produit cette identité frappante dans la conformation de ces pays, quoique je ne puisse ni indiquer l'époque à laquelle arriva cette grande révolution, ni découvrir la raison pour laquelle elle a agi de cette manière. Il me suffit simplement d'avoir cité le fait, et fixé l'attention sur la cause prochaine.

» L'Amérique a la chaîne des Andes qui la parcourent du nord au sud, qui se terminent au cap Froward, et qui même s'étendent au delà du détroit de Magellan jusqu'au cap de Horn. La sinuosité de sa côte occidentale est évidente vers le tropique du capricorne, et à l'est de sa pointe méridionale sont la Terre du Feu, la Terre des États, et les îles Falkland.

» L'Afrique, à sa côte occidentale, a une grande sinuosité au nord de la ligne. Les hauts rochers de son extrémité méridionale au cap de Bonne-Espérance se continuent en une longue chaîne de hautes montagnes qui se dirigent de là au nord-est. Madagascar, et plusieurs petites îles, sont à l'est et au nord-est de cette extrémité méridionale.

» L'Asie se termine au cap Comorin par une pointe haute composée de rochers, et qui forme l'extrémité des montagnes des Gates. Au delà de Cambaye, vers l'embouchure du Sind existe une sinuosité semblable à celles dont i

a été question. A l'est du cap Comorin est située l'île de Ceylan.

» La Nouvelle-Hollande offre à sa pointe méridionale une haute pointe de rochers qui, d'après les récits de Tasman et de nos compagnons de navigation, semble se continuer dans une chaîne de montagnes qui s'étend assez avant vers le nord. Quiconque jette un regard sur l'Afrique et sur la Nouvelle-Hollande doit être frappé de la ressemblance de leurs contours généraux, la sinuosité de l'ouest étant très-remarquable dans ces deux continens; à l'est de la Nouvelle-Hollande sont les deux grandes îles qui composent la Nouvelle-Zélande. (1)

Des îles.

» Toutes les îles que nous avons vues pendant notre voyage sont situées en dedans du tropique ou dans les zones tempérées. Les îles du tropique peuvent se diviser en hautes et basses.

» Les hautes îles du tropique sont ou entourées par des récifs, et ont des plaines près du rivage de la mer, ou bien elles sont sans récifs. Taïti, toutes les îles de la Société et Maïtéa, les

(1) On a reconnu depuis 1778, époque de la publication de l'ouvrage de Forster, que ce que l'on prenait alors pour l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Hollande est celle d'une île séparée de ce continent par un détroit assez large, et où sont situées d'autres îles. Cette découverte n'a fait que confirmer l'observation de Forster, puisque l'île au sud du continent en est bien plus rapprochée que la Nouvelle-Zélande.

îles des Amis, les plus hautes, telles que Tongatabou, Eouah, Anamocka, et l'île de la Tortue, ainsi que la Nouvelle-Calédonie, sont de la première espèce.

»Parmi les hautes îles du tropique, sans récifs, je compte les Marquésas et toutes les Nouvelles-Hébrides, ainsi que l'île Sauvage ; enfin Tofoua, et Oghao, deux des îles des Amis.

» Les îles basses que nous connaissons sont celles de la Chaîne, et quatre autres îles, qui peut-être ont été vues par Bougainville ; Téthooua, Tioukea, et quatre autres appelées les îles *de Palliser*, *Toupaï*, et *Moupiha*, ou les îles d'Hoowe, les îles de *Palmerston*, ainsi qu'Immer, l'une des Nouvelles-Hébrides, et l'archipel des îles basses des Amis.

»Au premier coup d'œil, on reconnaît la différence de ces îles d'une nature si dissemblable. Les îles basses sont communément des bancs de corail étroits et circulaires, qui renferment au milieu une espèce de lagune ; leur surface offre çà et là de petits espaces sablonneux, un peu élevés au-dessus de la marque de la marée haute, et sur lesquels croissent des cocotiers et quelques autres plantes ; le reste du banc de corail est si bas, que la mer le couvre souvent à la marée haute, et de temps en temps à la marée basse. Plusieurs des grandes îles de cette espèce sont habitées : les insulaires vont par intervalles pêcher, tuer des oiseaux, et chasser à la tortue sur les plus basses ; plusieurs sont inhabitées, quoiqu'elles soient remplies de cocotiers, et

fréquentées par des nuées de frégates, de fous, d'hirondelles de mer, de goelands et de pétrels.

» Les hautes îles des deux espèces ressemblent de loin à de grandes montagnes qui s'élancent du milieu de l'Océan: plusieurs sont si hautes, que leur sommet est rarement sans nuages. Celles qui sont entourées d'un récif et d'une plaine fertile le long des bords de la mer ont communément une pente plus douce, au lieu que les autres ont un escarpement brusque. Il faut convenir cependant que les montagnes de quelques-unes des Nouvelles-Hébrides, savoir, d'Ambrym, de l'île Sandwich, de Tanna, etc., offrent aussi, en divers endroits, une pente aisée.

» Les îles du grand Océan, que nous avons vues dans la zone tempérée australe, sont l'île de Pâques, l'île Norfolk et la Nouvelle-Zélande : toutes celles-ci sont hautes, et ne sont pas environnées de récifs. L'île Norfolk est cependant située sur un banc qui s'étend à plus de dix milles tout alentour. La Nouvelle-Zélande, autant que nous avons eu occasion de l'examiner, est composée de très-hautes montagnes, dont quelques-unes ont des sommets presque toujours enveloppés de nuages: quand l'œil peut percer ces nuages, on les voit ordinairement couverts de neige à plus de vingt ou trente lieues de distance. Les montagnes inférieures de ces mêmes îles sont revêtues presque partout de bois et de forêts; la cime la plus élevée paraît seule stérile.

» La Terre du Feu, dans les cantons que

nous avons aperçus, semble être un groupe d'îles séparées par des bras de mer profonds : on y voit des rochers pelés, sourcilleux et escarpés, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle, surtout vers les parties intérieures, qui sont moins exposées à l'air doux et humide de la mer. Sa côte la plus orientale autour du détroit de Le Maire a une pente aisée, et est boisée en quelques endroits. La Terre des États a le même aspect que la partie stérile de la Terre du Feu : on y trouve de la neige au commencement de janvier, c'est-à-dire au milieu de l'été de ce climat.

» La Géorgie australe est une île d'environ quatre-vingts lieues d'étendue, composée de hautes montagnes toutes couvertes de neige au milieu de janvier; si on en excepte quelques rochers du côté de la mer, le tour de tous ces havres est rempli de glaces.

» La dernière terre que nous ayons vue dans ces climats affreux a été appelée *Terre de Sandwich*, et la partie la plus méridionale *Thulé australe* : toute cette contrée ou tout ce groupe d'îles est rempli de glaces, et entièrement caché sous les neiges.

» Toutes les îles basses du tropique semblent avoir été produites par des animaux ressemblant aux polypes qui forment les lithophytes ; ces animalcules élèvent peu à peu leur habitation de dessus une base imperceptible, qui s'étend de plus en plus, à mesure que la construction s'élève davantage ; ils emploient pour maté-

riaux une espèce de chaux mêlée de substances animales : j'ai vu de ces grandes constructions à tous les degrés de leur formation, et de différentes étendues. A quelques milles de distance, et au vent de l'île de la Tortue, s'étend un récif circulaire d'une étendue considérable, sur lequel la mer brise partout : aucune de ces parties ne s'élève au-dessus de l'eau ; dans les autres, les parties saillantes sont liées par des récifs, dont quelques-uns sont secs à la marée basse, et d'autres toujours sous l'eau ; les parties hautes consistent en un sol formé de coquilles et de rochers de corail, mêlé d'un terreau léger et noirâtre, produit par des végétaux pouris et de la fiente d'oiseaux de mer, communément couvert de cocotiers et d'autres arbres, et d'un petit nombre de plantes anti-scorbutiques ; les parties basses n'offrent que quelques arbrisseaux, et les plantes dont on vient de parler. Plusieurs, qui se trouvent encore plus bas, sont lavées par la marée haute ; toutes ces îles sont réunies, et renferment au milieu une lagune pleine d'excellens poissons ; quelquefois il s'y trouve une ouverture qui admet un bateau ou une pirogue dans le récif : mais je n'ai jamais aperçu un goulet assez grand pour laisser passer un vaisseau.

» Le récif, premier fondement des îles, est formé par les animaux qui habitent les lithophytes : ils construisent leurs habitations à peu de distance de la surface de la mer : des coquillages, des algues, du sable, de petits morceaux

de corail et d'autres choses s'amoncellent peu à peu au sommet de ces rochers de corail, qui enfin se montrent au-dessus de l'eau : ce dépôt continue à s'accumuler jusqu'à ce qu'un oiseau ou les vagues y portent des graines de plantes qui croissent sur le bord de la mer ; leur végétation commence alors : ces végétaux, en se pourissant annuellement, et en reproduisant des semences, créent peu à peu un terreau qui s'augmente à chaque saison par le mélange du sable : une autre vague y porte un coco qui conserve long-temps sa puissance végétative dans les flots, et qui croît d'autant plus vite sur cette espèce de sol, que toutes les terres lui sont également bonnes : c'est par ce moyen que ces îles basses ont pu se couvrir de cocotiers.

» Les animalcules qui bâtissent ces récifs ont besoin de mettre leurs habitations à l'abri de l'impétuosité des vents et de la fureur des vagues ; mais comme en dedans des tropiques le vent souffle communément du même côté, l'instinct ne les porte qu'à étendre le banc en dedans duquel est une lagune : ils construisent donc des bancs de rochers de corail très-étroits, pour s'assurer au centre de l'enceinte un espace calme et abrité. Cette théorie me paraît la plus probable de celles qu'on peut donner sur l'*origine des îles basses du tropique* dans le grand Océan.

» Quant aux îles plus hautes, je dois avouer qu'on en trouve à peine une seule qui n'offre pas des vestiges frappans d'une altération vio-

lente, produite à sa surface par le feu, ou plutôt par un volcan.

» On sait que beaucoup d'îles sont sorties de la mer par l'action d'un feu souterrain, comme le prouvent celles de Santorini, et les deux Kamenis dans l'archipel de la Grèce, et l'île formée en 1720 dans celui des Açores; elles semblent être des espèces de volcans qui ont paru tout à coup au milieu des vagues. Nous avons abordé sur des îles qui ont encore de ces fournaises; d'autres avaient seulement une élévation et des marques qui annonçaient un ancien volcan: enfin nous en avons trouvé qui n'offraient point de vestiges de volcan, mais bien d'une altération violente et d'une subversion produites, ou par un tremblement de terre, ou par un feu souterrain. Tofoua, Ambrym, Tanna et Pico sont de la première classe; Maïtea, Taïti, Houaheiné, Ouliétéa, O-taha, Bolabola, Maouroua, Ouaïtahou, ou Sainte-Christine, et le reste des Marquésas, plusieurs des Nouvelles-Hébrides, et Fayal, appartiennent à la seconde; et l'île de Pâques, Sainte-Hélène et l'Ascension, à la dernière.

» Je n'en conclurai pas que toutes ces îles ont été originairement produites par des tremblemens de terre et des volcans; mais je puis le dire de plusieurs, à en juger par leur aspect extérieur; et je suis sûr que les autres existaient au-dessus de l'eau avant d'avoir ces volcans, et qu'elles ont été changées et bouleversées en partie par un feu souterrain.

» L'île de l'Ascension m'a fourni des remarques très-curieuses sur cette matière. Mouillés dans Cross-Bay, nous aperçûmes la plus haute montagne de cette terre à environ cinq milles de distance de la côte ; elle est composée d'un tuf calcaire graveleux, entremêlé de marne et de sable. Quelques parties de cette pierre dissoutes par le laps de temps, mêlées à un peu de terreau, produisent du pourpier et quelques graminées. Cette montagne est à tous égards différente du reste de l'île, surtout aux environs de Cross-Bay; car, dès que nous eûmes gagné la plaine élevée située entre la baie et la montagne qui est en face, nous reconnûmes qu'elle est dans un espace de deux milles de diamètre, couverte de scories noires, graveleuses, et en quelques endroits d'un ocre jaune-foncé. A deux cents ou deux cent cinquante pieds de distance, la plaine est partout remplie de tertres de dix à vingt pieds de haut, formés de scories très-raboteuses, et de fraisil poreux, en un mot, de lave; elle est environnée d'ailleurs de plusieurs montagnes de forme conique, d'un brun rougeâtre ou de couleur de rouille, composée entièrement de cendres et de scories brisées et graveleuses, dont quelques-unes sont noires, et d'autres de nature ocreuse et de couleur jaune ou rouge. Sur un des côtés de la plaine, règne une haute chaîne de rochers de l'aspect le plus scabreux, disposés en masses très-irrégulières, et qui se termine d'une manière

remarquable, en pointes et en proéminences aiguës.

» Au premier coup d'œil, le spectateur juge que le pic élevé du milieu de l'île est une des terres primordiales, et peut-être la seule qui formait l'île avant qu'elle fût parvenue à l'état de désolation où elle se trouve. Les masses sorties du volcan se sont détruites peu à peu, et ces débris, mêlés à des matières étrangères que les grosses pluies ont détachées des monticules de cendres et de fraisils, ont contribué à combler le cratère et à rendre sa surface de niveau. Le volcan a bouleversé entièrement l'île, et on n'y aperçoit plus que la nature en ruine.

» L'aspect des bords de Sainte-Hélène, surtout à l'endroit où mouillent les vaisseaux, est peut-être encore plus horrible et plus informe que celui de l'Ascension; mais à mesure que l'on avance, le pays est moins affreux, et les cantons intérieurs sont toujours couverts de plantes, d'arbres et de verdure. Cependant on aperçoit partout des traces d'un bouleversement qu'y a causé un volcan ou un tremblement de terre, qui peut-être a plongé la plus grande partie de l'île dans l'Océan.

» L'île de Pâques, ou Ouaïhou, est aussi de la même nature: tous ses rochers sont noirs, brûlés et poreux comme des rayons de miel; quelques-uns ressemblent parfaitement à des scories; le sol lui-même, qui recouvre en très-petite quantité les rochers brûlés, est un ocre

brun ou jaune. Nous avons découvert beaucoup de pierres vitrifiées, noires, éparses au milieu de la grande quantité de pierres dont l'île est couverte ; elles sont connues des minéralogistes sous le nom d'*agate d'Islande*, et on les trouve toujours près des volcans, ou près des endroits exposés à leur violence; ainsi, par exemple, elles abondent en Italie et en Sicile, dans l'Islande, près des volcans, et à l'île de l'Ascension. On a déjà dit, dans la relation du voyage, qu'Ouaïhou n'offre que peu de végétaux; quoique j'en aie parcouru la plus grande partie, je n'y ai recueilli qu'environ vingt plantes, y compris celles qui sont cultivées, et aucun arbre; ce qui est remarquable dans une île de cette étendue, habitée depuis si long-temps, et située sous un aussi beau climat. Lorsque Roggeween la découvrit en 1722, il y remarqua les colonnes de pierre que nous avons retrouvées, et qui nous ont paru construites depuis bien des années. Les rédacteurs du Voyage de Roggeween mettent aussi des bois sur cette île; il paraît donc que depuis cette époque il lui est arrivé quelque désastre qui a détruit les bois et abattu plusieurs de ces énormes colonnes de pierre; en effet, nous en avons vu plusieurs couchées par terre. Cette révolution est peut-être arrivée en 1746, lorsque Lima et le Callao furent bouleversés par un tremblement de terre. On sait que les tremblemens de terre se font souvent ressentir fort loin. Le capitaine Davis, en 1687, étant à

quatre cent cinquante lieues du continent de l'Amérique, en ressentit un considérable, et on éprouva les effets les plus violens de ce même tremblement de terre à Lima et au Callao.

» Je n'insisterai pas sur ce que l'île était remplie de bois et de forêts au temps de Roggeween; car un des rédacteurs de son Voyage finit par contredire son propre récit, en racontant que l'homme qui vint à bord avait une pirogue formée de petits morceaux de bois, dont aucun n'excédait un demi-pied de longueur. Les pirogues sont encore aujourd'hui de la même espèce; ce qui est très-naturel, puisque les insulaires n'ont point de bois. J'ajouterai que nous avons trouvé toutes les figures et toutes les colonnes composées d'un tuf poreux qui avait subi une action violente du feu. Ces colonnes existaient déjà du temps de Roggeween; par conséquent l'île, ses pierres et ses couches avaient déjà subi la violence du feu; et les bouleversemens dont il est question ont dû être antérieurs à 1722, époque du voyage de Roggeween.

» Les îles du tropique du grand Océan offrent aussi des vestiges incontestables des mêmes révolutions, quoique leur culture actuelle, le terreau fertile qui couvre leur surface, et les différens végétaux qu'elles produisent cachent en partie les traces de ces bouleversemens, qui ne sont aperçues que par un homme accoutumé à ces recherches. Les sommets excavés des pics de Maïtéa, Bolabola et Moouroua, les

aiguilles, les rochers fracassés de l'intérieur de Tierrèbou ou de la petite péninsule de Taïti, ainsi que les rochers noirs, poreux et la lave de Tobréonou et des Marquésas, sont pour les naturalistes, et surtout pour ceux qui ont examiné les environs des volcans, des preuves incontestables de ces révolutions : de plus, toutes les Nouvelles-Hébrides, les Marquésas et les îles de la Société, ainsi que les Açores dans la mer Atlantique, attestent plus ou moins de grands bouleversemens arrivés dans les premiers âges du monde ; mais si nous nous souvenons que les tremblemens de terre et les feux souterrains ont, dans tous les temps, tiré des îles du fond de l'Océan ; si nous lisons l'histoire de l'origine de Therasia, d'Hiera ou de Santorini et de Volcanello ou des deux Kaménis, et d'une île située entre Tercère et Saint-Michel ; si nous comparons les couches et la structure de ces nouvelles îles et de quelques-unes de la mer Atlantique et du grand Océan ; si nous considérons que plusieurs de ces îles ont encore des volcans, et que d'autres sont encore sujettes à des tremblemens de terre, nous serons disposés à supposer que ces îles ont eu la même origine.

» Les Taïtiens et les habitans des îles de la Société semblent connaître les tremblemens de terre. Suivant leur mythologie, le dieu *O-maoui* est le créateur du soleil, et dans sa colère il ébranle la terre et produit des tremblemens ; ce qu'ils expriment par *O-maoui touroré té*

Ouennoua, c'est-à-dire Mahoui ébranle la terre. Au reste, quelque degré de vraisemblance que cette circonstance puisse donner à l'hypothèse exposée plus haut, je ne la présente pas comme démontrée, ni comme pouvant être appliquée à toutes les îles montagneuses du grand Océan. Je suis persuadé au contraire que plusieurs ont une origine plus ancienne, et formaient avant ces révolutions des terres plus grandes, qui n'ont été démembrées que par l'affaissement des parties intermédiaires. Les naturels des îles de la Société disent que leurs contrées ont été produites lorsque O-maoui traîna de l'ouest à l'est, à travers l'Océan, une grande terre qu'ils croient toujours située à l'est de leurs îles. Ils assurent que ces îles sont de petits morceaux qui se sont détachés de la grande terre pendant la route, et qui ont été laissés au milieu des flots. Cette tradition semble indiquer que les habitans eux-mêmes conservent l'idée d'une grande révolution. On pourrait en conclure que leur pays faisait peut-être partie jadis d'un grand continent détruit par des tremblemens de terre et une inondation violente. L'entraînement des terres à travers la mer paraît indiquer ces deux bouleversemens.

Des couches de terre.

» Excepté dans quelques crevasses de rochers, on ne voit point de terre à la Géorgie australe; partout ailleurs c'est un schiste com-

pacte rempli de particules ferrugineuses, qui se trouve en couches horizontales ou presque horizontales, et qui çà et là est entrecoupé perpendiculairement par des veines de quartz.

» Les rochers des côtes de la Terre du Feu sont de la même nature, et offrent, dans les parties les plus élevées, des masses de granit grossier.

» L'île méridionale de la Nouvelle-Zélande, où nous avons abordé en deux différens endroits, est revêtue, à la surface, d'une couche de terreau noir et léger, formé de mousses, de feuilles, et d'arbres tombés en putréfaction. Cette couche a quelquefois dix ou douze pouces d'épaisseur; mais en général elle n'est pas si profonde. Au-dessous nous avons remarqué une substance argileuse, approchant de la classe des pierres de talc, qui est devenue une espèce de terre, par l'action du soleil, de l'air, de la pluie, de la gelée, et dont l'épaisseur varie : un peu plus bas, la même substance est durcie en pierre qui se prolonge en couches obliques, qui en général s'inclinent au sud : sa dureté n'est pas partout la même; quelques-uns des morceaux les plus compactes font feu avec l'acier : sa couleur est communément d'un jaune pâle, et elle a en outre de temps en temps une teinte verdâtre. Ces couches sont entrecoupées perpendiculairement, ou presque perpendiculairement, par des veines de quartz blanc; elles renferment une espèce de pierre verte, lamelleuse, qui approche des

pierres de talc. Parmi les galets du rivage, j'ai trouvé (rarement à la vérité) un petit nombre de pierres noires et polies, de l'espèce des silex, et de gros morceaux isolés d'une lave solide, pesante, tachetée de gris, ou d'un vert noirâtre, dont les naturels font les armes qu'ils emploient dans les combats de corps à corps: j'ai remarqué aussi des pierres-ponces, mais en petite quantité: je ne puis pas dire si elles ont été produites par un volcan des environs, ou si la mer les y a charriées d'un parage éloigné. Parmi les autres productions de ce pays se trouve aussi une pierre verte, tantôt opaque, tantôt absolument transparente, dont les naturels fabriquent des haches, des ornemens, et qui semble être du talc néphrétique : ils la tirent des cantons de l'intérieur au sud-ouest des parties les plus lointaines du port de la Reine Charlotte; ils nous indiquaient toujours ce côté quand nous les interrogions sur ce sujet. Ils nomment cette pierre *poénammou;* et il est probable que tout le pays où on la trouve en a reçu son nom de Tavaï-Poénammou. Près de *Motouara*, sur le petit îlot où était jadis un hippa ou forteresse, on découvre des veines de cette pierre, perpendiculaires ou quelquefois obliques, d'environ deux pouces d'épaisseur, au milieu de roches de pierre de talc grisâtre. Le talc néphrétique est rarement solide ou en grosses masses; car les morceaux les plus considérables que j'ai vus n'excédaient pas dix à quinze pouces de largeur, et environ deux d'é-

paisseur. Sur le rivage, on rencontrait communément un schiste argileux, feuilleté, d'un gris bleuâtre, qui se dissout aisément quand on l'expose à l'air : quelquefois il est plus solide, plus pesant et d'une couleur plus foncée, probablement à cause des particules ferrugineuses qu'il contient.

» Nous avons remarqué sur l'île *Norfolk* presque les mêmes roches qu'à la Nouvelle-Zélande, et en outre, des morceaux de lave rouge et jaune. Cette île renferme aussi les mêmes plantes et les mêmes oiseaux que la Nouvelle-Zélande.

» L'île de Pâques paraît avoir subi récemment de violens changemens produits par un feu souterrain : tous ses rochers sont noirs, brûlés et poreux, et ressemblent à des scories. Le sol est couvert d'une terre rougeâtre, qui ressemble à de la poussière, et semble avoir été brûlé ; on pourrait le regarder avec raison comme une espèce de pouzzolane entremêlée d'une quantité innombrable de fragmens de pierres poreuses : quelques-uns des rochers que j'ai examinés étaient un tuf volcanique, ocreux et rougeâtre, rempli de crevasses, et mêlé de particules ferrugineuses. Les statues gigantesques de l'île sont faites de cette substance ; elles ne peuvent pas être d'une antiquité fort reculée, puisque cette pierre se décompose promptement à l'air. La partie méridionale de l'île, du côté de la mer, dans l'espace de plus d'un quart de mille, est de

lave ou de scorie poreuse et pesante, qui probablement contient des particules de fer. Nous avons aperçu en outre plusieurs pierres noires vitreuses, ou de l'agate noire d'Islande, que l'on trouve aussi, comme je l'ai dit plus haut, en Islande; près du Vésuve en Italie; près de l'Etna en Sicile, sur l'île de l'Ascension, en un mot, dans tous les environs des volcans: j'y ai observé encore une espèce de lave pierreuse, légère, spongieuse, d'un gris blanchâtre.

» Les Marquésas ont un rivage de rochers composés d'une argile durcie, d'un schiste compacte, pesant, gris bleuâtre, contenant un peu de fer, et enfin d'une lave pierreuse, qui est ou grise et poreuse, avec du schorl pentagonal, ou hexagonal, feuilleté et vitreux, brunâtre ou verdâtre; ou bien noire, avec du schorl radié, brun, et quelquefois blanc. Le sol est argileux, mêlé de terreau: les naturels le marnent avec des coquillages. Au-dessous se trouve une autre terre argileuse, mêlée de de trass et de pouzzolane. Notre court séjour aux Marquésas ne m'a pas permis d'examiner les parties plus élevées de l'île.

» Taïti et toutes les îles de la Société sont sans doute de la même nature; leurs côtes sont bordées de rochers de corail qui, à une certaine distance, s'étend depuis le récif qui environne ces îles jusqu'à la marque des plus hautes marées; là commence le sable formé soit de fragmens de coquillages et de corail, soit d'un mélange noirâtre avec des particules

d'un mica grossier, noires, souvent brillantes, et de minerai de fer réfractaire. Les plaines, depuis ce rivage jusqù'au pied des collines, sont revêtues d'une couche très-épaisse de beau terreau noir et gras, mêlé du sable de la rive au-dessous. Quand les naturels cultivent un canton pour y planter la plante de poivre enivrante, ou bien le mûrier à papier, ils se servent fréquemment de coquillages pour engrais. Les chaînes de montagnes les plus basses sont ordinairement formées d'une terre ocreuse, quelquefois très-rouge, que les naturels emploient à peindre leurs pirogues et leurs étoffes. Dans cette terre j'ai trouvé çà et là des morceaux d'ostéocolles; les montagnes plus élevées sont d'argile dure, compacte et tenace; elle se durcit en pierre dans les couches qui ne sont pas exposées au soleil, à l'air et à la pluie. On trouve sur le bord des rivières et dans les vallées, qui, entre les montagnes, pénètrent profondément dans l'île, de grosses masses de granit grossier, mélangé diversement. Près d'une cascasde que forme la rivière Matavaï, on voit une quantité de colonnes d'un basalte gris, solide et compacte; des fragmens d'un basalte brun-noir, avec lequel les naturels font ordinairement leurs battoirs à pâte, leurs haches, leurs ciseaux et leurs outils tranchans. A O-aïtipiha, les naturels m'apportèrent une espèce de pyrite qui avait exactement la forme d'une stalactite, ou d'une substance qui s'était figée en coulant. L'existence de la pyrite sul-

fureuse confirme ce que le savant et habile docteur Casimiro-Gomez Ortéga, botaniste du roi d'Espagne et intendant du jardin de botanique à Madrid, m'a raconté des vaisseaux de guerre espagnols qui ont été à Taïti, et qui en ont rapporté un gros morceau de soufre natif, de la plus belle cristallisation transparente. Ce morceau est déposé maintenant dans le cabinet royal d'histoire naturelle de Madrid. Au sommet des profondes vallées qui entrecoupent ces îles, on voit de grandes masses de rochers noirs et caverneux, remplis de paillettes de schorl blanches et de différentes couleurs; en un mot, de véritable lave. Ces rochers sont entremêlés aussi d'une lave grise en forme de stalactite et poreuse, qui renferme du schorl noir; enfin une pierre ferrugineuse, argileuse et lamelleuse, d'un brun rougeâtre sale.

» Je pense que les îles des Amis ont le même sol que celles de la Société, avec cette différence seulement qu'elles ne sont pas si hautes ni si remplies de rochers. Quand nous relâchâmes à Anamocka, en 1774, nous aperçûmes sur l'île Tofoua, le matin, une fumée qui, la nuit, paraissait enflammée. En passant entre cette île et O-ghao, nous vîmes des tourbillons considérables qui s'élevaient du milieu de l'île, et qui donnaient une odeur pareille à celle de la tourbe brûlée. Les particules dont l'atmosphère était remplie tombaient sur le vaisseau, et nous causaient une vive douleur à l'œil dès qu'elles le touchaient. Sur la côte septentrio-

nale de cette île nous remarquâmes un canton étendu qui paraissait évidemment avoir été brûlé depuis peu par le feu. La mer vomit souvent des pierres-ponces sur la côte d'Anamocka. Les naturels de toutes ces îles font aussi des haches et des outils avec des morceaux de basalte noir et compacte, comme aux îles de la Société. Parmi les instrumens de pêche de ces insulaires nous avons remarqué deux morceaux coniques d'une pierre calcaire; mais je ne puis pas dire s'ils étaient de spath calcaire ou de rocher de corail: je crois pourtant qu'ils étaient spathiques.

» Le sol des Nouvelles-Hébrides semble approcher beaucoup de celui des deux groupes d'îles dont on vient de parler.

» A Mallicolo il paraît être d'une argile jaunâtre, mêlée de sable commun. Les rochers, le long de la mer, sont de corail et de madrépores; et plus avant, dans l'intérieur du pays, d'une argile durcie : l'île d'Ambrym a certainement un volcan, et peut-être deux : on trouve des pierres-ponces sur les côtes de Mallicolo opposées à cette île. Nous n'avons vu Irromanga que de loin, et elle nous a paru ressembler aux premières îles. Tanna a ses côtes bordées de rochers de corail et de madrépores. la grève est couverte d'un sable noirâtre composé de petits fragmens de schorl, et de pierres-ponces, qui sont proprement des cendres volcaniques. Le vent les répand sur toute l'île; de sorte que sa surface est composée partout de

ce sable de pierres-ponces entremêlé de terreau noir produit par les végétaux tombés en putréfaction. Le volcan vomit ces cendres en si grande abondance, que souvent, dans une étendue de plusieurs milles alentour, il n'y a pas une feuille d'arbre, pas une plante, pas une herbe qui n'en soit entièrement couverte ; mais ces cendres forment un sol très-fertile, dans lequel tous les végétaux croissent avec la plus grande profusion. J'y remarquai un petit nombre de pierres éparses, qui étaient un mélange de quartz et de mica noir (*syénite*) : l'un des morceaux était même un granit grossier, revêtu d'un minerai noirâtre de fer.

» La principale roche de l'île, autant que j'ai pu en juger d'après les cantons qui environnent le havre, est composée de couches d'argile mêlées de terre alumineuse, et renfermant des rognons de craie pure; elles ont environ six pouces d'épaisseur, et s'écartent très-peu de la ligne horizontale. Dans quelques endroits je trouvai un grès mou et noir, composé de cendres volcaniques et d'argile. J'ai observé çà et là une substance qu'on appelle ordinairement *pierre cariée*, qui est un tripoli argileux brun; et entre la pierre cariée et le grès dont je viens de parler, se trouve une couche qui est un mélange de l'un et de l'autre. Dans les montagnes, entre le volcan et le port, j'ai rencontré une substance argileuse blanchâtre, d'où s'élevaient continuellement des vapeurs aqueuses et sulfureuses, qui en ren-

*...

daient les environs extrêmement chauds : elle a un goût styptique, et elle est, je crois, alumineuse. On aperçoit dans cette terre du soufre natif et plusieurs taches vertes, ou marques de cuivre. Au-dessous de ces solfatares (qui, à chaque éruption de volcan, jetaient des quantités considérables de vapeurs brûlantes) il y a près de la ligne de la marée haute différentes sources chaudes qui cependant ne semblent point du tout être sulfureuses. J'ai remarqué aussi aux environs de ces solfatares, ou lieux d'où jaillissaient des vapeurs chaudes, un ocre rouge ou terre vitriolique, semblable au *colchotar vitriolique*, avec laquelle les naturels se peignent le visage. Tous les cantons de l'île offrent des pierres-ponces de couleur violette, noire et blanche, et de gravités spécifiques différentes. A la côte méridionale de l'île est un rocher contenant plusieurs morceaux de lave, dont quelques-uns étaient noirs et compactes, d'autres poreux et remplis de cristaux de schorls verts et blancs : plusieurs étaient gris et spongieux, et renfermaient du schorl jaune et noir. Nous avons découvert en outre une lave, un trass rougeâtre et aussi léger qu'une pierre-ponce. Sur les côtes on voit des tufs calcaires remplis de trous de pholades.

» Je suppose qu'Anattom, île voisine, renferme des productions volcaniques aussi-bien que Tanna; les naturels de cette dernière possédaient des haches d'un basalte noir et solide, qu'ils disaient venir d'Anattom; ils avaient un

nom particulier pour les distinguer des haches faites d'un coquillage blanc qu'ils tirent de l'île d'Immer.

» Un récif de corail et de madrépores entoure la Nouvelle-Calédonie et les îles adjacentes : les rivages sont couverts de sable, de fragmens de coquilles et de particules de quartz. Le sol des plaines est un terreau mêlé de ce sable ; il est très-fertile quand on l'arrose et qu'on le fume. Les flancs des montagnes que j'ai examinées sont d'une argile jaune, ocreuse, remplie de petites paillettes d'une espèce de mica blanc. Dans les parties les plus hautes des montagnes, c'est une pierre composée de quartz et de gros morceaux de ce mica, qui est quelquefois d'un rouge foncé ou de couleur d'orange que lui donne un ocre ferrugineux. A l'ouest de notre mouillage, près de la côte, on rencontre de grosses masses extrêmement dures d'amphibole d'un vert noirâtre, remplie de petits grenats de la grosseur d'une tête d'épingle. En plusieurs endroits on voit des fragmens de quartz blanc transparent, et quelquefois teints de rouge dans les fentes. Les naturels ont l'adresse de casser ces pierres de manière à leur donner un tranchant aigu : ils s'en servent pour couper leurs cheveux. Ils portent constamment dans de petits sacs des pierres pour leurs frondes ; ces pierres sont d'une forme oblongue et arrondie, un peu pointues aux deux extrémités, et faites d'une espèce de stéatite ; j'y ai découvert en

outre une espèce d'asbeste verdâtre, grossier et fibreux.

» Si j'en excepte les rochers de corail et les madrépores qui servent d'entourage aux côtes de la plupart de ces îles, je ne puis pas dire que j'aie vu une seule pétrification sur toutes les terres que nous avons visitées durant le cours de l'expédition.

» D'après ce qui précède, il est évident, je crois, que toutes les îles hautes et montagneuses et les volcans situés entre les tropiques, dans le grand Océan, ont subi des changemens; vérité qu'attestent encore d'une manière frappante les volcans en activité que nous avons observés à Tofoua, Ambrym et Tanna.

» On trouve sans doute, sur plusieurs de ces îles, des substances pyriteuses et sulfureuses, ainsi que des particules ferrugineuses et cuivreuses; mais les montagnes de la Nouvelle-Calédonie et celles de la Nouvelle-Zélande sont celles qui semblent renfermer les veines métalliques les plus riches : la violence du feu souterrain a probablement détruit et scorifié les substances métalliques de toutes les îles volcaniques : celles de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande, au contraire, paraissent encore intactes, parce que les roches qui y dominent sont des substances que les minéralogistes ont regardées jusqu'à présent comme primitives, dans lesquelles se trouvent toutes les veines métalliques de notre globe. Cette conjecture générale est la seule proba-

ble qu'on puisse offrir sur cette matière : la courte relâche que nous avons faite dans ces deux îles nous a empêchés d'examiner plus en détail leurs productions minérales.

Des montagnes.

» On peut considérer toutes les îles des différentes mers que nous avons parcourues comme formant une chaîne de montagnes sous-marines, dont le sommet est saillant hors de l'eau; le fond de l'Océan est la plaine sur laquelle s'élèvent ces hauteurs, soit isolées, soit rangées près l'une de l'autre, et souvent dans la même direction. Je me contenterai de donner une idée de ces différentes chaînes sous-marines que nous avons observées.

» Pendant notre relâche au cap de Bonne-Espérance, en 1772, on nous apprit que les Français avaient découvert une terre nouvelle dans le sud de la mer des Indes, aux environs du méridien de l'île Maurice (île de France), et par 48 degrés de latitude sud. Après avoir passé le cercle antarctique pour la première fois, nous parcourûmes ce parage sans retrouver cette terre; mais différens indices nous portèrent à croire que nous en approchâmes beaucoup. A notre retour au Cap, en mars 1775, le capitaine Croset, qui venait de faire une expédition de découvertes avec le malheureux capitaine Marion, nous dit qu'il avait découvert aussi dans le sud de la mer des Indes plusieurs petites îles, et une plus considérable,

toutes situées dans la direction de l'ouest à l'est, ou à peu près ; ces îles, ainsi que celles qu'a vues Kerguelen, ont été marquées pour la première fois sur une carte de l'hémisphère méridional, publiée par Robert de Vaugondi. Quoique nous n'ayons pas eu le bonheur de les retrouver, nous n'avons pas de raison de douter de leur existence; et leur position sera vraisemblablement déterminée par le capitaine Cook, qui fait actuellement une troisième expédition (1). Ces îles forment donc une chaîne de montagnes sous-marines qui se prolongent à peu près de l'ouest à l'est. Les terres visitées par nous et par d'autres navigateurs, dans les parties australes de l'Océan atlantique, telles que la terre de Sandwich, la Géorgie australe, les îles Falkland, la terre des États, ainsi que les îles qui dépendent de la Terre du Feu, forment une seconde chaîne de montagnes sous-marines situées presque dans la même direction que la première. Les îles basses à l'est de Taïti, ainsi que les îles de la société, les îles des Amis, les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie, avec les îles intermédiaires de Scilly, Howe, Pallisser, Palmerston, Sauvage, la Tortue, et celles de l'Espérance et des Cocos, les îles de la Reine Charlotte, du capitaine Carteret et plusieurs autres, forment une troisième chaîne de montagnes sous-marines

(1) Le troisième voyage de Cook a complétement confirmé cette conjecture. Il a retrouvé ces îles en allant du cap de Bonne-Espérance à la Nouvelle-Zélande. (*Note de Forster fils.*)

qui, s'étendant jusqu'à la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée, comprend l'espace immense des trois quarts du grand Océan.

» L'île de Norfolk et la Nouvelle-Zélande semblent appartenir à un chaînon qui se détache de cette grande chaîne, en se prolongeant du nord au sud. Cette direction divergente des montagnes sous-marines peut les faire regarder comme destinées à donner plus de solidité et de force à la charpente de notre globe.

» La plus haute de toutes les montagnes que nous avons vues pendant le voyage, est, suivant mon opinion, le mont Egmont, sur l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, la neige qui en couvrait le sommet, presque toujours enveloppé de nuages, descendait très-bas le long de ses flancs. Nous n'avons aperçu distinctement sa cime que très-rarement.

» En France, par 46° de latitude nord, la ligne des neiges perpétuelles se trouve à la hauteur d'environ 1500 toises au-dessus du niveau de la mer. Sur le pic de Teyde, à l'île de Ténériffe, par les 28° de latitude nord; on rencontre de la neige à la hauteur de 1800 toises. Le mont Egmont gît par environ 39° de latitude sud; mais, comme nous avons toujours éprouvé que dans les latitudes australes le froid est beaucoup plus vif que dans les degrés correspondans de l'hémisphère boréal, je supposerai le climat du mont Egmont égal à celui de la France, et par conséquent que la

ligne de la neige perpétuelle est à 1300 toises. Comme la neige paraissait occuper un tiers de sa hauteur, la montagne sera donc élevée de 1845 toises, ce qui est un peu moins que le pic de Ténériffe, haut de 1904 toises. Les sommets des autres montagnes dans l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, tant au canal de la Reine Charlotte qu'à la baie Dusky, se sont toujours offerts à nos yeux couverts d'une neige éternelle dans un grand espace.

» En longeant la côte de la baie Dusky au mois de mai de l'année 1773, nous vîmes tous les sommets des montagnes couverts de neige, et nous avons remarqué la même chose au mois d'octobre de la même année, de l'autre côté de l'île méridionale, lorsque les vents contraires nous portèrent au loin le long de la côte sud-est, presque jusqu'à l'île Banks; ce qui prouve que ces montagnes forment une chaîne continue qui se prolonge à travers toute l'île du sud, et qu'elles n'ont guère moins de 1600 à 1800 toises de hauteur. On peut conjecturer avec assez de probabilité qu'une si longue chaîne de montagnes renferme des veines métalliques très-riches et très-utiles.

» Les montagnes de la terre du Feu, de la Terre des États, de la Géorgie australe et de la Terre de Sandwich, sont toujours couvertes de neige; cependant, sur les deux premières, les sommets seulement en ont; mais sur les dernières elle s'étend partout jusqu'aux bords de la mer, au milieu de l'été : le climat est par

conséquent d'une rigueur extrême, puisque la ligne de la neige perpétuelle descend si bas. Ce qui est encore plus remarquable, ces îles sont environnées d'une atmosphère douce et humide, qui sans doute tempère un peu la vivacité du froid et la rigueur du climat.

» La montagne située au milieu de la grande péninsule de Taïti ou de Tobréonou est, je crois, la plus haute de toutes les montagnes des îles du tropique : dans plusieurs endroits sa pente est aisée; elle est entrecoupée par un grand nombre de vallées très-profondes, qui convergent vers le milieu de l'île où se trouve le sommet le plus élevé, éloigné, d'après une estimation très-exacte, d'environ sept milles de la Pointe-Vénus. Suivant la carte du capitaine Cook, elle en est éloignée de neuf milles : mais, comme j'ai été deux fois au sommet de cette montagne, je pense que la distance marquée dans cette carte est un peu trop grande; car l'étendue de la vallée de la rivière de Matavaï est à peine de six milles, et son extrémité dans l'intérieur est presqu'à la même distance de la mer que la cime de la montagne. M. Wales, notre astronome, mesura de son observatoire sur la Pointe-Vénus, la hauteur de la montagne, avec le quart de cercle astronomique, et il la trouva exactement de 15 degrés au-dessus du niveau de la mer; car l'observatoire n'était qu'à quelques pieds au-dessus de ce niveau. En admettant l'exactitude de ces données, il s'ensuivra, d'après les calculs de

la trigonométrie, que cette montagne a 1225 pieds de hauteur.

» La petite péninsule de Taïti ou de Tierrebou a aussi des montagnes dans son centre; mais leurs sommets sont si escarpés et si déchirés, et, en quelques endroits, si irrégulièrement entassés, qu'à leur aspect on juge que de fortes commotions produites par des feux souterrains ou d'autre causes violentes leur ont fait subir des bouleversemens considérables. Les montagnes de toutes les autres îles du tropique sont d'une hauteur modérée, et moindres de plus d'un tiers que celles de Tobréonou. Quoiqu'elles soient assez élevées pour attirer les nuages, elles sont cependant fort éloignées de la ligne de neige perpétuelle, qu'au Pérou, sous l'équateur, on a trouvé de 2400 toises au-dessus de l'Océan.

De la formation du sol.

» Il est évident que les îles du tropique jouissent depuis long-temps de leur fertilité actuelle; mais les parties les plus méridionales de la Nouvelle-Zélande, la Terre du Feu, la Terre des États, la Géorgie australe et la Terre de Sandwich, se trouvent encore dans cet état informe où elles sont originairement sorties du chaos, cependant avec cette différence que le sol devient meilleur et plus fécond à chaque pas que l'on fait depuis le pôle vers des climats plus doux, où le soleil exerce son influence bienfaisante.

» Toutes les particules des corps minéraux sont inanimées. Les corps organiques des végétaux et des animaux ont seuls la faculté de la vie. Quand le minéral est seul et absolument nu, la nature offre l'aspect de la stérilité, les horreurs de la désolation et le silence de la mort; le moindre végétal anime la scène, et les mouvemens lourds et pesans des phoques engourdis et des gauches pingouins la vivifient et l'égaient. Dès que la surface du terrain est parée de plantes, et embellie par des oiseaux et des animaux, on reconnaît la force de la nature; la pensée s'élève vers son auteur tout-puissant.

» Cette observation préliminaire nous met en état de juger exactement de chacune des terres sauvages et brutes dont on vient de parler. Les roches pelées et stériles de la Terre de Sandwich ne paraissent pas couvertes du moindre atome de terreau, et on n'y remarque aucune trace de végétation: des masses immenses d'une neige éternelle enveloppent à jamais ces rochers stériles, comme s'ils étaient maudits de la nature; des brouillards continuels les couvrent de ténèbres perpétuelles.

» La Géorgie australe a sur sa pointe nord-ouest une petite île revêtue d'un gazon vert; et dans la baie de Possession nous avons vu deux rochers où la nature a commencé son grand travail en produisant des corps organiques végétaux, et en formant une légère enveloppe de sol sur le sommet des rochers pelés; mais son ouvrage avance si lentement, qu'il ne s'y trouve

encore que deux plantes, une graminée et une espèce de plante qui a de l'analogie avec la pimprenelle.

» A la Terre du Feu, l'île la plus voisine à l'ouest, je joindrai la Terre des États, à cause de la grande ressemblance qu'offre l'aspect de ces deux pays. Dans les cavités et les crevasses des piles énormes de rochers qui composent ces terres, il se conserve un peu d'humidité; le frottement continuel des fragmens de roches qui se précipitent le long des flancs de ces masses brutes produit du sable ou une poussière très-fine qui s'amasse dans ces cavités humides; il y croît graduellement quelques plantes de la famille des algues, dont les graines y ont été portées accidentellement par les oiseaux: ces plantes, par leur destruction, créent à la fin de chaque saison des atomes de terreau qui s'accroît d'une année à l'autre : les oiseaux, la mer et le vent apportent d'une île voisine sur ce commencement de terreau les graines de quelques-unes des plantes analogues aux mousses qui y végètent durant la belle saison. Ces plantes, sans être véritablement des mousses, s'en rapprochent beaucoup par leur extérieur. Je mets de ce nombre l'*ixia pumila*, la *donatia*, nouvelle plante, un petit *melanthium*, une *oxalis* naine, une *calendula*, le *phyllachne*, et le *mniarum*, deux plantes nouvelles : toutes, ou du moins la plus grande partie, ont une organisation propre à vivre dans ces régions, et à former du sol et du terreau sur les rochers

nus. Elles poussent des tiges et des branches aussi rapprochées les unes des autres que l'on peut l'imaginer: les fibres, les racines, les tiges et les feuilles inférieures tombant successivement en putréfaction, produisent une espèce de tourbe, qui insensiblement se convertit en un bon terreau; cependant la partie supérieure de la plante continue à croître, pousse de nouvelles tiges et de nouvelles feuilles, répand ses graines, et finit par couvrir un grand espace. Le tissu serré de ces plantes, empêchant l'humidité qui est au-dessous de s'évaporer, fournit aussi à la nutrition de la partie supérieure, et revêt à la longue des montagnes et des îles entières d'une verdure constante. Parmi ces végétaux nains, quelques-uns plus grands commencent à se multiplier sans nuire à l'accroissement des premiers, qui sont les créateurs du terreau et du sol. Je mets au nombre de ces plantes un petit arbousier, un petit myrte, un petit pissenlit, une petite *crassula* rampante, la *pinguicula alpina* commune, une variété jaune de la *viola palustris*, la *statice armeria*, ou gazon d'olympe, une espèce de pimprenelle, le *ranunculus laponicus*, l'*holcus odoratus*, le céleri commun, et l'*arabis heterophylla*. Dans les cantons couverts encore des végétaux analogues aux mousses, nous avons observé un nouveau jonc (*juncus uniglumis*), un joli *amellus*, une très-belle *chelone* écarlate; enfin des arbrisseaux, dont un à fleur écarlate, l'*embothrium coccineum*, forme un nouveau genre;

*.

deux nouvelles espèces d'épines-vinettes, un arbousier à feuilles pointues, et enfin l'arbre qui porte l'écorce de Winter (*drymis Winteri*); mais sur ces rochers stériles de la Terre du Feu il n'excède jamais la taille d'un arbrisseau ordinaire, au lieu que dans la baie du Succès, sur un terrain en pente douce, et dans un sol fertile et profond, il acquiert la dimension des plus grands arbres. Les feuilles qui tombent, les végétaux nains qui se pourissent, et d'autres causes accroissent le terreau, et forment un sol plus profond, qui devient de jour en jour plus en état de produire de plus grandes plantes. C'est ainsi que se multiplient les végétaux, et qu'on voit sortir du chaos et de l'engourdissement de nouveaux corps animés.

» Je ne dois pas oublier de dire comment croît une espèce de graminée sur l'île du Nouvel-An, près de la Terre des États, et à la Géorgie australe; c'est le *dactylis glomerata*, si connu, ou l'une de ses variétés. Il est vivace, et il affronte les hivers les plus froids : il croît toujours en touffes à quelque distance l'une de l'autre. Chaque année les pousses forment en quelque sorte une nouvelle tête, et donnent plus d'extension à la croissance de la touffe; de sorte qu'elle finit par avoir quatre ou cinq pieds de haut, et deux ou trois fois plus de largeur au sommet qu'au pied. Les feuilles et les tiges de ce graminée sont fortes et souvent longues de trois à quatre pieds. Les phoques et les manchots se réfugient sous ces

touffes; et comme ils sortent souvent de la mer tout mouillés, ils rendent si sales et si boueux les intervalles qui les séparent, qu'un homme ne peut y marcher que sur le sommet de ces touffes. Ailleurs les cormorans s'emparent de ces touffes et y font leurs nids : ce graminée et les déjections des phoques, des manchots et des cormorans, donnent peu à peu une élévation plus considérable au sol du pays.

» Dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, la formation du terreau et du sol est beaucoup plus avancée, parce que le climat y est plus doux, l'été plus long, la végétation plus active et plus vigoureuse; mais en tout on y remarque la même analogie dans le principe. Toutes sortes de fougères et de petites plantes analogues aux mousses, surtout les *mniarum*, occupent de vastes espaces : leur putréfaction annuelle accroît le terreau, et produit ainsi un sol capable de porter un grand nombre d'arbrisseaux. Le feuillage se pourit chaque année, et augmente le dépôt du terreau fertile, où enfin les plus gros arbres acquièrent une étendue et une taille immenses : une tempête violente brise ces arbres affaiblis par l'âge, et dans leur chute ils écrasent une quantité innombrable de buissons et d'arbrisseaux, qui passent ensemble à un état de putréfaction, et fournissent de la place et de la nourriture à une nouvelle génération de jeunes arbres, qui doivent à leur tour tomber et faire place à d'autres. Cette scène apparente de

destruction et de désordre est une des opérations les plus utiles de la nature : elle entasse ainsi une quantité précieuse du terreau le plus fertile pour une race future d'hommes qui tôt ou tard vivront de ses productions.

Des sources.

» Nous avons trouvé aux îles de la Société des sources très-abondantes de l'eau la plus limpide et la plus fraîche ; l'une de celles d'Ouliétéa semble pouvoir le disputer au *fons Blandusiæ* d'Horace. Les naturels en ont fait un beau réservoir entouré de grandes pierres. La fontaine est rustique et d'une simplicité agréable. Des groupes d'arbres magnifiques et d'arbrisseaux fleuris, ainsi que les rochers vénérables d'où jaillit le ruisseau, l'enveloppent d'un ombrage perpétuel, et y entretiennent une fraîcheur délicieuse. Le courant de cristal qui s'échappe du bassin, la verdure des bocages et des plaines des environs, invitent le voyageur à ranimer par le bain ses membres fatigués. Cette ablution lui rend sa vigueur épuisée par un soleil ardent.

» A Tanna, sur le côté du havre qui est vers le volcan, j'ai découvert plusieurs sources chaudes que les naturels appellent *dougouhs*. L'eau sort d'une couleur noire de grès, tout près des bords de l'Océan ; et à la marée haute, ces sources sont quelquefois couvertes par les flots.

» Au fond du havre, près de la grève, on voit un petit étang qui contient une eau douce

et agréable; elle est d'une teinte un peu brune; et quoique parfaitement bonne quand elle est fraîche, elle acquiert bientôt dans les futailles un plus grand degré de putréfaction, et une odeur plus fétide que toute autre eau que nous avons observée pendant le voyage; ce qui, je crois, prouve qu'elle contient des particules étrangères peut-être inflammables. Cet étang se joint par-dessous le terrain boisé à une ligne de marécages qui s'étendent le long de la plaine à un ou deux milles du rivage. Il paraît que ces eaux s'y rassemblent durant la saison des pluies. Comme elles ne trouvent aucun écoulement, elles se réunissent dans ces parties basses et elles y croupissent; toute la surface du sol de l'île étant formée de cendres volcaniques, qui contiennent plus ou moins de particules salines ou sulfureuses, l'eau les dissout et prend d'ailleurs cette couleur brune des substances végétales qui y tombent successivement, et qui en quelque sorte s'y dissolvent. Sur le reste des Nouvelles-Hébrides nous avons observé souvent de gros courans d'eau, qui se précipitent des flancs escarpés des collines, et qui se mêlent bientôt avec les flots salés de l'Océan.

» Les îles des Amis paraissent privées de sources. Les éminences d'Eouah et d'Anamocka ne sont pas assez considérables pour attirer les nuages, ou, par leur humidité constante, produire des sources. Les naturels rassemblent l'eau de pluie dans des étangs. Quelques-uns de ces étangs sont vastes, mais l'eau est un

peu saumâtre, à cause de la proximité de la mer. Outre ces étangs d'eau douce, Anamocka renferme une lagune considérable d'eau salée d'environ trois milles de long, parsemée de petites îles ornées de groupes d'arbres, remplie de canards sauvages, et entourée de mangliers et de collines qui forment un charmant paysage.

» On trouve aussi sur la pointe du nord de Houaheiné, l'une des îles de la Société, deux lagunes considérables d'eau salée, dont le fond est très-vaseux. Comme elles sont peu profondes, fort avancées dans les terres, entourées de buissons épais et de grands arbres, et par conséquent très-peu agitées par le vent, elles répandent une puanteur excessive, et je crois qu'il en sort des exhalaisons insalubres. C'est peut-être par cette raison que je n'ai remarqué qu'un petit nombre d'habitations le long des montagnes, au sud de ces lagunes, et elles n'étaient pas très-proches de leurs bords.

» J'ai observé une petite source à l'île Norfolk; je crois que, si nous avions examiné toute l'île, nous en aurions trouvé davantage.

» L'île de Pâques n'a d'eau que celle de quelques réservoirs en forme de puits ou d'étangs. Cette eau provient, je crois, de la pluie; elle est stagnante, un peu saumâtre et mauvaise.

» Les Marquésas sont remplies de très-belles sources, qui forment une multitude de jolies cascades et de ruisseaux; les montagnes cou-

vertes de nuages, et constamment humectées par leur vapeur, entretiennent les sources de ce climat chaud.

» La Nouvelle-Zélande a sûrement une grande quantité de sources et de ruisseaux, et l'on voit à peine un îlot ou un rocher sans une source d'eau douce. La baie Dusky offre plusieurs belles sources; mais toute l'eau, serpentant et s'écoulant au milieu d'un sol fertile, spongieux et mou, composé de végétaux tombés en putréfaction, a pris une couleur d'un brun foncé: cependant elle n'est point sale; elle n'a point de goût particulier, et elle se conserve bien à la mer.

» La Terre du Feu est remplie de très-belles sources et de vastes étangs d'eau douce que produit la fonte des neiges sur ses rochers élevés et pelés. J'ai observé, en différens endroits, de grandes et hautes cascades qui contribuent beaucoup à l'embellissement de ces cantons sauvages.

» Nous n'avons point rencontré de sources à la Géorgie australe, ni à la Terre de Sandwich; mais comme il y a beaucoup de glaces dans les environs, et jusqu'au cinquante-unième parallèle sud, dans le printemps de ces régions, et même dans le milieu de l'été et de l'automne, jusque par-delà les 67e et 70e degrés, un navigateur ne doit pas être en peine de trouver de l'eau dans les hautes latitudes méridionales.

» Si j'en excepte l'eau des sources chaudes de Tanna, qui contient peut-être des particules

salines, à cause de sa faible astringence, nous n'avons observé aucune eau médicinale dans le cours de notre expédition.

Des ruisseaux.

» Toutes les sources des îles de la Société, des Marquésas et de la Nouvelle-Zélande, forment des ruisseaux; mais aucun n'est assez considérable pour mériter qu'on en fasse une description particulière. A la baie Dusky, où tous les bras de mer sont très-profonds, nous avons trouvé que l'eau diminue peu à peu de profondeur au fond des baies ou des criques où un ruisseau a son embouchure; de sorte que les bateaux sont obligés d'y échouer à une assez grande distance de la côte; ce qui suppose, je pense, que ces ruisseaux, après une grosse pluie ou la fonte des neiges, entraînant un grand nombre de particules terreuses jusqu'à leur embouchure, les y déposent graduellement, et que la résistance de l'eau de la mer, plus pesante que l'eau douce, celle des vents et des marées les empêchent d'être portées plus loin. On observe dans les bras de mer innombrables et profonds de cette baie spacieuse une quantité de cascades magnifiques qui se précipitent d'une hauteur prodigieuse sans que le moindre rocher interrompe leur chute: il faudrait avoir le pinceau et le génie de Salvator Rosa pour peindre avec vérité quelques-unes de ces cascades, ainsi que la scène pittoresque qui les environne.

» Les habitans des îles de la Société savent mettre à profit la partie supérieure de leurs ruisseaux. Partout où la vallée s'élargit entre les flancs escarpés des montagnes, ils forment un barrage avec de grosses pierres qu'ils entassent en travers du ruisseau, ce qui élève l'eau au niveau, et quelquefois au-dessus de la surface de la vallée; ils entourent la plaine d'un petit rebord en terre, et y plantent des eddos ou *arum esculentum*, plante qui aime à être sous l'eau, et qui y pousse de grosses racines tubéreuses. Quand l'eau est, par l'effet de la digue, parvenue à la hauteur convenable, on la fait couler dans les champs. Après qu'ils ont été suffisamment inondés, on la fait écouler à l'extrémité opposée; ces digues servent en même temps de pont aux naturels, qui sont fort adroits à sauter d'une pierre à une autre, lors même qu'ils portent un fardeau sur leur dos.

De l'Océan.

» La masse d'eau la plus considérable et la plus remarquable est l'Océan. Quelque peu importantes que soient mes observations sur ce sujet intéressant, je les présente au lecteur, parce qu'elles peuvent servir à confirmer quelques faits connus.

» Nous avons quelquefois, même étant hors de la vue de toute terre, essayé de mesurer la profondeur de l'Océan; par exemple, le 5 septembre 1772, près de l'équateur, par o d. 52' de latitude sud, nous ne trouvâmes pas fond

avec une ligne de deux cent cinquante brasses. Le 8 février 1773, étant un peu au delà de 48° de latitude sud, et à l'est du méridien de l'Ile-de-France, nous jetâmes à la mer une ligne de cent dix brasses sans trouver fond. Le 22 novembre 1774, nous sondâmes au milieu du grand Océan, avec une ligne de cent cinquante brasses, et le résultat fut le même que les précédens.

» Buffon a posé pour maxime que la profondeur de la mer le long des côtes est d'autant plus grande que les côtes sont plus élevées, et d'autant moindre qu'elles sont plus basses, et que l'inégalité du fond de la mer correspond généralement à l'inégalité de la surface du sol de la côte; et Dampier est cité à l'appui de cette assertion. En supposant qu'elle soit exacte relativement aux continens, elle admet beaucoup d'exceptions pour toutes les îles basses qui entourent les îles de la Société; car il devrait y avoir des sondes régulières autour de ces îles et de ces écueils; mais le contraire a lieu. Tout auprès des côtes des îles et des récifs qui entourent d'autres îles, l'eau est d'une profondeur considérable, et quelquefois incommensurable. Près de l'île de la Tortue, nous vîmes un récif oblong partout couvert d'eau; il renfermait une eau profonde, et le long de ses bords extérieurs, la profondeur de la mer était très-considérable.

» Partout où se trouve un banc ou un haut fond d'une grande étendue, la couleur de l'eau change; mais cette circonstance même est su-

jette à beaucoup d'exceptions. Quelquefois l'on trouve des endroits extraordinairement clairs, et le fond, à la profondeur de plusieurs brasses, est aussi visible que s'il n'était qu'à quelques pieds de la surface. Quelquefois la mer prend une teinte grise, et paraît trouble comme si elle avait perdu sa limpidité. Mais quelquefois l'on est trompé par l'état du ciel et des nuages : un temps obscur et nébuleux répand un voile grisâtre sur tout l'Océan; un temps clair et serein donne aux ondes la plus belle couleur de béril ou vert bleuâtre; s'il survient un nuage, il répand sur un espace de la mer une teinte entièrement différente du reste, et si l'on n'y fait bien attention, alarme souvent le navigateur par la crainte des bas-fonds, et même des bancs.

» Il m'a été impossible, n'ayant pas eu le temps de me pourvoir des instrumens nécessaires, de faire des expériences sur les divers degrés de salure de la mer. Nous en avons distillé l'eau; alors elle n'avait plus du tout le goût salé, et n'offrait pas non plus la moindre amertume.

» Nous avons fait plusieurs expériences pour déterminer le degré de chaleur de l'eau de la mer à une certaine profondeur. Le thermomètre dont nous nous sommes servis est de la construction de Fahrenheit, avec une échelle d'ivoire; nous le mettions toujours dans une boîte cylindrique de fer-blanc, qui avait à chaque extrémité une soupape admettant l'eau aussi long-temps que descendait l'instrument. Cette

soupape se fermait dès que l'instrument remontait. Le tableau ci-joint montrera le résultat des expériences.

Époques.	Latitude.	Deg. du thermom. de Fahrenheit. Dans l'air.	A la surface de la mer.	A une certaine profondeur en mer.	Profondeur en brasses.	Combien de temps le therm. a resté dans la mer.	Temps qu'on a mis à tirer le thermomètre.
1772. Sept. 5.	0° 52′ N.	75° ½	74°	66°	85	30′	27½′
27.	24° 44′ S.	72° ½	70°	68°	80	15′	7′
Octob. 12.	34° 48′ S.	60°	59°	58°	100	20′	6′
Décemb. 15.	55° S.	30° ½	30°	34°	100	17′	5½′
23.	55° 26′ S.	33°	32°	34° ½	100	16′	6½′
1773. Janv. 13.	64° S.	37°	33° ½	32°	100	20′	7′

» Il paraît par cette table que, sous la ligne et près des tropiques, l'eau est plus froide à une grande profondeur qu'à la surface; et sous les hautes latitudes, tantôt plus chaude, tantôt plus froide, tantôt d'une température égale, suivant les variations antérieures de la température de l'atmosphère, ou de la direction et de la violence du vent; car il faut observer que nos expériences ont toujours eu lieu dans un temps de calme, ou du moins lorsqu'il y avait peu de vent; par un vent fort nous n'aurions pas pu nous tenir dans le canot. La glace est probablement une autre cause de la différence de la température de l'eau de la mer dans les latitudes élevées : l'eau d'une mer couverte d'îles de glaces hautes et étendues doit être plus froide que celle d'une mer qui se trouve éloignée de toute espèce de glace.

» On sait que l'eau de la mer est quelquefois lumineuse. Plusieurs écrivains ont essayé de développer les véritables causes de ce phénomène : quelques-uns l'ont attribué à un très-petit crustacé marin qui est lumineux; d'autres à un des mollusques qui nagent partout dans l'Océan. Les chevrettes, ainsi que les mollusques, peuvent contribuer à rendre la mer lumineuse; mais d'après les différens phénomènes que j'ai observés dans le cours de ce voyage, je n'oserais pas affirmer qu'il n'existe point d'autre cause de la phosphorescence de la mer.

» D'abord j'ai lieu de douter que l'appa-

*..

rence lumineuse de la mer soit partout de la même nature. Quelquefois la lumière ne s'étend pas à une grande distance du vaisseau : l'eau qui est près du bâtiment paraît seule lumineuse, et la lumière se communique tout au plus au sommet des vagues voisines, qui s'en détachent obliquement; c'est ce qui arrive pour l'ordinaire par un vent frais.

» J'ai observé une autre espèce de lumière phosphorique dans un long calme, ou les momens qui suivent immédiatement un long calme, après un temps chaud: elle s'étendait plus loin que la première, et même elle se mêlait avec la masse des flots: en mettant de cette eau dans une barrique, elle y devenait sombre quand elle n'était plus en mouvement; mais dès qu'on l'agitait violemment, elle redevenait lumineuse à l'endroit où le mouvement était produit; elle semblait s'attacher un moment au doigt ou à la main qui remuait l'eau; mais elle disparaissait aussitôt.

» La troisième espèce de lumière phosphorique est sans doute causée par des mollusques, dont toute la figure peut s'apercevoir dans l'eau, parce qu'ils sont lumineux. J'ai remarqué, rarement à la vérité, que les poissons et les coquillages produisent les mêmes effets ; et il peut y avoir des chevrettes et d'autres insectes phosphorescens, quoique je n'en aie jamais vu. Mais le phénomène le plus singulier et le plus étonnant de ce genre frappa nos regards la nuit du 29 au 30 octobre 1772,

quand nous étions à la distance de quelques milles du cap de Bonne-Espérance, et par un vent frais. La nuit eut à peine étendu son voile sur la surface des flots, que la mer parut tout en feu; chaque vague qui se brisait avait une cime lumineuse; partout où les côtés du vaisseau touchaient les vagues, on apercevait une lumière phosphorique. L'œil découvrait de toutes parts cette lumière sur l'Océan; le fond lui-même des lames les plus épaisses semblait imprégné de cette propriété brillante : nous voyions de grands corps lumineux se mouvoir; quelques-uns marchaient le long du vaisseau, d'autres s'en écartaient avec une vitesse presque égale à celle d'un éclair. La forme de ces corps annonçait que c'étaient des poissons : plusieurs s'approchaient les uns des autres; et lorsqu'un petit se trouvait à côté d'un plus gros, il s'enfuyait promptement pour échapper au danger. Je tirai un seau de cette eau lumineuse, afin de l'examiner : j'y remarquai un nombre infini de petits corps lumineux ronds, qui s'agitaient avec une vivacité surprenante; après que cette eau se fut reposée un peu de temps, la quantité de petits objets étincelans paraissait diminuer; mais, en remuant l'eau derechef, nous observâmes qu'elle redevenait entièrement lumineuse, et les petites étincelles se remuèrent de nouveau avec agilité en différentes directions. Quoique le seau qui contenait l'eau fût suspendu, afin d'être moins affecté du roulis du bâtiment, on y apercevait toujours des corps

étincelans qui se remuaient; de sorte que je me persuadai d'abord que ces atomes lumineux avaient un mouvement volontaire absolument indépendant de l'agitation de l'eau ou du vaisseau; mais dès qu'à l'aide d'un bâton ou du doigt on remuait l'eau, on remarquait bientôt que la lumière s'accroissait. Souvent, en troublant l'eau, l'une de ces étincelles phosphoriques s'attachait à la main ou au doigt: elles étaient à peine de la grosseur de la plus petite tête d'épingle. En regardant ces atomes avec le verre le moins grossissant de mon microscope, nous les jugeâmes globulaires, gélatineux, transparens et un peu brunâtres. J'en observai un plus particulièrement, et je vis d'abord une espèce de tube mince qui entrait dans la substance de ce globe, par un orifice qui se trouvait à sa surface : l'intérieur était rempli de quatre ou cinq sacs intestinaux oblongs, joints au tube dont on vient de parler. Le verre qui grossissait le plus montrait les mêmes choses, mais plus distinctement. Je voulais examiner un des animalcules dans l'eau, et ensuite le placer sous le microscope, mais je n'en pus prendre aucun en vie; ils mouraient avant que je pusse les séparer du doigt auquel ils s'étaient attachés. Quand nous quittâmes le cap de Bonne-Espérance, le 22 novembre, la mer était encore lumineuse de la même manière, par un vent très-fort: nous découvrîmes alors une nouvelle cause de cette lumière phosphorique. Mais, avant de continuer nos re-

marques, qu'il nous soit permis de faire une réflexion que suggère ce phénomène. L'Océan, parsemé de myriades d'animalcules doués de la vie, du mouvement et de la faculté de briller dans les ténèbres, ou de reprendre leur opacité naturelle, pénètre l'esprit du spectateur d'étonnement et d'admiration, et il est impossible de décrire cette merveille comme elle le mériterait.

» La première espèce de lumière semble produite par une cause absolument différente de celle des autres; et, s'il m'est permis de dire mon opinion sur ce sujet, je crois que cette lumière provient de l'électricité. On sait que le mouvement d'un vaisseau dans les flots, par un vent frais, est très-vif, et qu'il a beaucoup de frottement; car la mer, qu'agite un coup de vent, est beaucoup plus chaude que l'air. Les substances bitumineuses qui couvrent les côtés du vaisseau, les clous attachés au fond, et l'eau qui sert de conducteur, expliquent d'ailleurs ces effets électriques.

» La seconde espèce paraît être une véritable lumière phosphorique : plusieurs corps animés se pourissent et se dissolvent dans l'Océan, et presque chaque partie des corps animés, la plupart des minéraux, et l'air lui-même, contiennent l'acide du phosphore comme partie intégrante : tous ceux qui ont vu du poisson salé sécher doivent savoir que ce poisson devient presque toujours phosphorique. C'est aussi un fait bien établi, que la mer elle-même,

après un long calme, devient puante et très-putride; ce qui, suivant toute apparence, est l'effet de la putréfaction d'un grand nombre de substances animales qui meurent dans l'Océan, qui y flottent, et qui, dans les jours chauds des calmes, s'y pourissent souvent tout à coup. Il est reconnu également que les poissons et les mollusques renferment des particules huileuses et inflammables; l'acide du phosphore, dégagé par la putréfaction du mélange primitif qui le retient dans les corps animés, peut se combiner avec quelques-unes des matières inflammables dont on vient de parler, et produire ainsi un phosphore qui flotte au sommet de la mer, et qui opère cette lumière que nous admirons tant.

» Enfin la troisième espèce de lumière phosphorique est causée par des animaux vivans qui flottent dans la mer : cet effet est dû à leur structure particulière, ou plutôt à la nature de leurs parties intégrantes : il serait à propos d'en faire l'examen, en analysant par la chimie quelques-uns des mollusques qui sont lumineux.

De l'existence d'un continent austral.

» Plusieurs savans avaient pensé qu'il existait un grand continent austral, et ils se fondaient sur ce que, s'il n'y avait pas dans le sud du globe plus de terres que l'on n'en connaissait, leur poids serait insuffisant pour contre-balancer celui des terres de l'hémisphère du nord. Notre navigation a, je crois, mis hors de doute

qu'il n'existe pas de terre en deçà du 60e. degré dans l'hémisphère austral, à l'exception des fragmens peu considérables que nous avons trouvés dans l'Océan atlantique méridional. Or, quand même on supposerait que tout l'espace depuis le 60e. degré et au delà où nous n'avons pas pénétré est entièrement occupé par des terres, leur masse formerait un contre-poids trop peu considérable pour les terres de l'hémisphère boréal. Je suis en conséquence porté à soupçonner que la nature a, par quelque moyen, suppléé à ce défaut, en plaçant peut-être au fond de l'Océan austral des corps dont la pesanteur spécifique doit compenser l'absence des terres, si ce système d'un contre-poids est absolument nécessaire. Mais il existe peut-être, pour obvier à ce défaut, d'autres moyens dont nos connaissances et notre expérience bornée ne nous ont pas encore instruits.

De la glace, et de sa formation.

» Rien n'étonne davantage les navigateurs qui se trouvent dans les hautes latitudes que la première vue des masses immenses de glaces qui flottent au milieu de la mer; et, quoique j'eusse lu un grand nombre de descriptions sur leur nature, leur forme et leur étendue, j'ai été vivement frappé au premier coup d'œil. La magnificence de ce spectacle surpasse de beaucoup l'idée que j'en avais : nous apercevions fréquemment des îles de glace d'un ou deux milles de longueur, et élevées de plus

de cent pieds au-dessus de la surface des flots.

» Supposons qu'un corps de glace, dont les côtés sont parallèles, et qui flotte dans la mer, ne montre au-dessus de l'eau que la dixième partie de sa masse; cette supposition n'est pas trop forte, puisque, suivant Mairan, la glace flottante dans de l'eau douce présente au dehors le quatorzième de sa masse; et même le docteur Irving a plongé un morceau de la glace la plus solide dans une eau de neige fondue, et les quatorze quinzièmes de la masse sont tombés au-dessous du niveau. Une île de glace d'un mille seulement de longueur, d'un quart de mille de large, et de cent pieds au-dessus de l'eau, contient six cent quatre-vingt seize millions trois cent soixante mille pieds cubes de glace solide; mais, comme on ne prend ici que la quantité de la glace qui se montre au dehors, il faut y ajouter neuf fois cette même quantité pour ce qui se trouve au-dessous de l'eau : toute la masse doit monter alors à six milliards cent soixante-neuf millions six cent mille pieds cubes de glace solide, et former par conséquent un corps prodigieux.

» La grosseur énorme de ces îles de glace n'est pas le seul objet digne de surprise; leur nombre infini n'est pas moins étonnant. Le 26 décembre 1773, nous comptâmes cent quatre-vingt-six masses de glace du haut des mâts; aucune n'était moindre que notre vaisseau: souvent nous étions environnés de toutes parts d'îles de glace, ou obligés de changer de route,

parce que des plaines immenses de glace arrêtaient notre marche. Elles étaient précédées de petits morceaux de glace remplis de trous et spongieux, que le mouvement des glaces avait détachés et brisés : au delà nous découvrions des plaines solides d'une immense étendue, et par intervalles des îles d'une dimension étonnante, très-solides, et offrant les formes les plus bizarres de clochers, de rochers, etc. Ces glaces s'étendaient aussi loin que notre vue.

» Nous avons rencontré la glace plus tôt ou plus tard, suivant les différentes saisons et les différens parages. Le 10 décembre 1772 nous aperçûmes des glaces entre les 50e. et 51e. degrés de latitude sud. Le 12 décembre 1773, les premières que nous trouvâmes étaient par 62°; et le 27 janvier 1775, les premières qui frappèrent nos regards étaient par 60°. Le 24 février nous retournâmes sous le même parage, où vingt-six mois auparavant nous avions été arrêtés par une masse de glace si impénétrable, que nous avions été obligés de faire route à l'est; mais alors on n'en découvrait pas la moindre trace, non plus qu'à l'endroit où Bouvet a placé son cap de la Circoncision; car nous avons navigué à diverses reprises sur l'espace qu'il a pris pour une terre. Nous n'avons pu nous tromper sur sa position, puisque nous sommes restés sous le même parallèle pendant un temps considérable.

» Une autre circonstance digne de remarque, c'est que toute la glace flottante en mer

donne de l'eau douce quand elle est fondue : on doit cependant avoir soin de ne jamais prendre celle que l'agitation des vagues a rendue spongieuse, parce que cette espèce contient toujours une quantité considérable de saumure dans ses interstices et ses cavités poreuses, et elle n'est ni salubre ni bonne. A la forme et à la position de cette glace, on la distingue aisément de celles qui sont plus solides; communément elle est en avant des grandes plaines de glaces, et par conséquent plus exposée à l'agitation des vagues : au contraire, sous le vent des grandes îles de glaces, on voit dériver pour l'ordinaire des morceaux flottans de différentes grosseurs; les glaçons qui sont les plus proches de la grande masse sont en général les plus solides, et par conséquent les plus propres à fournir de l'eau à un vaisseau. On prend les morceaux qui peuvent se monter plus commodément dans la chaloupe; on les empile ensuite sur le pont, où l'eau salée, qui adhère à la surface, s'écoule bientôt : l'atmosphère plus chaude du navire, et surtout la chaleur du pont, contribuent à dissoudre une partie de cette glace; on en remplit une chaudière, afin qu'elle se fonde entièrement; l'on brise les autres pour remplir avec plus d'aisance les pièces à l'eau; et quand il n'y a plus de place, on met dans les interstices de l'eau tirée de la chaudière, qui fond en peu de temps ces petits morceaux.

» Nous avons toujours vu la mer tranquille

sous le vent des portions étendues de glaces flottantes, ou de celles que les bâtimens qui font la pêche du Groënland appellent *entassée*, c'est-à-dire sur les bords de laquelle la mer et la pression de la glace entassent d'autres petits morceaux. Nous fîmes cette observation en entrant au milieu des glaces flottantes, le 17 janvier 1773, par 63° 15′ de latitude sud; mais au vent de la glace nous éprouvâmes une grosse houle et un ressac considérable. Quand nous approchions d'une vaste plaine de glace solide, nous observions à l'horizon une réflexion blanche produite par la neige et la glace, et que les navigateurs du Groënland appellent *le clignotement de la glace;* de sorte qu'à l'apparition de ce phénomène nous étions sûrs de rencontrer la glace à quelques lieues de distance; c'était alors aussi que nous apercevions communément des volées de pétrels blancs de la grosseur des pigeons, que nous avons appelés pétrels de neige, et qui sont les avant-coureurs des glaces.

» Les grandes masses de glaces flottantes dans la mer refroidissent beaucoup l'air; de sorte qu'aux environs on est affecté de ce changement de température. Le 11 décembre 1672, par un temps doux et clair, avant que nous eussions atteint une grande masse de glace d'environ un demi-mille de long, et de cent pieds de haut, le thermomètre sur le pont, attaché au cabestan, se tenait à 41 degrés. Quand nous fûmes sous le vent de la glace,

il tomba à 37 degrés et demi; et quand nous l'eûmes dépassée (il était environ cinq heures de l'après-midi), il remonta à 41 degrés. Le 13 décembre 1772, à la pointe du jour, le thermomètre était à peu près à 32 degrés; il avait neigé toute la nuit, et il neigeait encore; le matin, entre sept et huit heures nous approchâmes d'un grand nombre d'îles de glace, dont quelques-unes étaient d'une étendue surprenante. A huit heures, le thermomètre indiquait 31° $\frac{1}{2}$; il se tenait à ce point au moment où nous étions sous le vent de la plus grande des îles; et après que nous l'eûmes dépassée, le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus de ce point, parce que le pont, étant humide de neige, causait une évaporation qui refroidissait l'air, et que nous étions d'ailleurs entourés de toutes parts de grandes masses de glace qui avaient refroidi l'atmosphère environnante. Ces deux exemples tendent donc à prouver que les masses de glace contribuent beaucoup à refroidir l'atmosphère.

» En été, la glace fond peu à peu, parce que la température de l'eau de la mer, dans laquelle elle flotte pendant cette saison, est à quelques degrés au-dessus du point de congélation: et comme la différence de la gravité spécifique de l'air commun à l'eau douce est de près de 0,001 ou 0,001 $\frac{1}{4}$, à 1,000, en supposant l'un et l'autre de la même température il est évident que l'eau douce doit fondre la glace plus que l'air ordinaire, puisque les par-

ticules d'eau en contact avec elle sont plus pesantes ; et par la raison que l'eau de la mer est à l'eau douce comme 1,030 à 1,000, l'eau de la mer doit encore agir plus fortement sur la glace que l'eau douce (1). Nous avons eu des occasions fréquentes de voir l'effet de l'eau de la mer sur la glace, quand elle en met en pièces de grosses masses qui avaient été rongées peu à peu au-dessous de la surface de l'eau : on entend alors un craquement qui n'est guère moins bruyant qu'un coup de canon ; quelquefois nous en étions si peu éloignés, que nous courions risque d'être écrasés par un rocher de glace qui éclatait brusquement en pièces , et dont les morceaux, se renversant sens dessus dessous , prenaient de nouveaux centres de gravité ; la glace fondue , mêlée avec l'Océan, doit aussi refroidir la température de l'eau de la mer dans les latitudes qui sont entre 50 et 60° sud , où nous avons observé ces différens phénomènes.

» Il paraît incontestable que la glace que nous avons trouvée en plein Océan par 50 et 67°, ou même 71° sud , se forme encore plus loin au sud; car elle a son origine près de quel-

(1) Cependant les grandes masses de glace ont besoin d'un long temps et d'un climat chaud pour se dissoudre entièrement. Quelquefois par 40° de latitude nord on a trouvé des îles de glace dans la mer Atlantique. Un officier qui a passé plusieurs années à Terre-Neuve et dans les environs m'a dit qu'une très-grosse île de glace vint échouer dans le détroit de Belle Ile , qu'elle y resta tout un été, et qu'elle ne fut dissoute que dans l'été de l'année suivante.

*...

que terre, ou en pleine mer. Dans le premier cas, il est évident qu'elle vient d'une région qui est au delà de la route de nos vaisseaux, c'est-à-dire au delà de 60, 67 et 71° de latitude sud, parce que nous n'avons point découvert d'île où ces énormes quantités de glace aient pu prendre naissance. Dans le deuxième cas, si la glace s'est formée loin d'une terre, ce parage doit aussi être plus loin au sud que la route de nos vaisseaux, parce que nous n'avons jamais rencontré de glaces permanentes; au contraire, elles étaient toujours en mouvement: les glaces flottantes entre 71 et 50° de latitude sud doivent au moins être venues de la glace solide qui est au delà de 71°, ou sous une latitude plus élevée. D'autres navigateurs ont rencontré comme nous des glaces dans les basses latitudes sud, c'est-à-dire par 49, 50, 51 et 52°, au commencement du printemps et de l'été; il est donc évident qu'elles doivent y être venues d'un parage situé au delà de 60, 67 et 71° de latitude sud. Dans les mers du nord, on observe que presque toutes les années la glace se dirige vers les climats chauds. Ces exemples semblent prouver qu'il existe un fort courant, une attraction, ou quelque autre cause régulière qui porte ces grandes masses de glace des deux pôles vers la ligne équinoxiale.

Des vents.

» Les changemens les plus remarquables dans notre atmosphère sont produits par les vents, dont l'histoire est encore très-imparfaite ; elle le sera encore long-temps, parce qu'on n'a pas rassemblé un assez grand nombre d'observations exactes, et parce que les hommes, étant portés à recueillir le plus tôt qu'ils peuvent le fruit de leurs travaux, ne se soucient point de préparer des matériaux dont la postérité seule doit faire usage. Dès qu'on a quelques faits, on commence à construire un système sur des conjectures, des soupçons, des expériences inexactes et douteuses.

» Pour éviter ce reproche, nous nous bornerons à l'énumération des faits, et nous laisserons aux autres les conséquences qu'il faut en tirer, ou du moins nous offrirons nos conjectures pour ce qu'elles sont.

» En dedans et près des tropiques, nous avons trouvé les vents réguliers, ainsi que les autres navigateurs l'avaient observé avant nous. Nous partîmes d'Angleterre au mois de juillet 1772, et au cap Finistère nous atteignîmes un vent de nord-est, qui nous porta à peu de degrés de la ligne, où vers la fin d'août nous eûmes de la pluie et un vent du sud-sud-ouest ou sud-ouest qui nous obligea de faire route au sud-est ou sud-est un quart est. Le 8 septembre, étant encore aux environs de l'équateur, le vent passa au sud; mais en deux jours

il tourna au sud-sud-est, de sorte que nous pûmes cingler au sud-ouest. En approchant du tropique du capricorne, le vent tourna plus à l'est; il s'établit à l'est un quart nord-est, et même au nord-est, et nous portâmes sud-est vers la fin de septembre, après avoir passé le tropique. Le 11 octobre nous pûmes faire route à l'est un quart sud-est ou à peu près dans cette direction, et le 16 vers l'est, le vent étant nord et nord un quart nord-ouest. Le 25 octobre le vent retourna un peu à l'est, mais le vent d'ouest qui soufflait dans les intervalles, quoique de peu de durée, nous permit d'avancer vers le cap de Bonne-Espérance, où nous mouillâmes dans la baie de la Table, après une nuit agitée. Ce résultat général de notre traversée montre d'un coup d'œil l'étendue et les changemens des vents alisés. Partout où ce vent tombait pour faire place à un autre, nous avions de petits vents et des calmes qui à la vérité duraient peu.

» En 1773, dans notre traversée de la Nouvelle-Zélande à Taïti, nous eûmes, le 20 juillet, par 36° de latitude australe, un vent du sud-est, que nous prîmes pour le vent alisé; mais nous fûmes bientôt détrompés par les nombreux changemens de vents qui survinrent ensuite, et nous ne rencontrâmes le véritable vent alisé du sud-est que le 7 août, par environ 19° de latitude sud. Si ce vent soufflait quelquefois avec force, d'autres fois il était plus faible, surtout quand nous approchâ-

mes des îles : il nous fit arriver à Taïti, le 16 août.

» Après avoir quitté les îles de la Société, nous fîmes route pour les îles des Amis, à l'aide de ce même vent alisé du sud-est : cependant, à l'approche d'un fort grain, accompagné d'éclairs, il sautait à différens points; mais dès qu'ils étaient passés, il retournait à son coin véritable. Peut-être que le voisinage de quelque terre changeait la direction du vent; car, quoique nous n'ayons aperçu qu'une île basse dans toute la traversée, il est possible que nous en ayons dépassé plusieurs que la nuit ou leur position basse nous ont empêchés de voir : en effet, l'année suivante, en faisant route un peu plus au nord de cette direction, nous rencontrâmes plusieurs îles, et ce même vent de sud-est nous conduisit à Éouah et à Tongatabou.

» Le même vent alisé changea fort peu après notre départ de Tongatabou; il nous porta hors des tropiques, et même jusqu'à environ 32° de latitude sud.

» En 1774, quand nous retournâmes du sud aux îles du tropique, nous atteignîmes le vent alisé du sud-est, par environ 29° de latitude sud, le 6 mars : il fut constant jusqu'à notre arrivée à l'île de Pâques, et même après notre départ de cette île. Le 21 mars, à trois heures après midi, par environ 22° 45′ sud, le vent nous prit tout à coup de l'avant, et bientôt après nous eûmes un fort grain; mais dès qu'il

fut passé, le vent alisé revint, souffla bon frais, et continua ainsi, excepté en quelques autres occasions, où nous eûmes encore des grains : aux environs des Marquésas, nous eûmes de la pluie et des bouffées de vent.

» Après notre départ des Marquésas, nous fîmes route au sud-sud-ouest, ensuite au sud-ouest, et enfin à l'ouest et demi-sud ; le même vent alisé du sud-est nous poussait en avant. Les cinq îles basses que nous rencontrâmes nous firent changer de temps en temps notre route, jusqu'à notre arrivée pour la seconde fois à Taïti.

» Dans notre seconde traversée des îles de la Société à celles des Amis, nous eûmes le même vent alisé du sud-est, et par intervalles un vent contraire de l'ouest, quand nous approchions de terre, ou pendant qu'un fort grain survenait; quelquefois nous éprouvions du calme. Après être restés peu de jours à Anamocka, et avoir passé entre O-ghao et Tofoua, nous atteignîmes un vent du sud-est qui nous empêcha d'aller à Tongatabou, comme nous l'avions d'abord projeté : ce vent varia peu, et dura jusqu'à ce que nous rencontrâmes les Nouvelles-Hébrides, où nous eûmes beaucoup de rafales et de pluies, et de temps en temps des calmes : nous eûmes encore des vents d'est en allant à la Nouvelle-Calédonie, et près de cette terre, quelquefois des calmes, et fréquemment des rafales avec de forts grains de pluie. Après notre départ de la Nouvelle-Calédonie, le vent

souffla du sud; mais il tourna par degrés à l'ouest-sud-ouest et à l'ouest un quart sud-ouest, au sud et à l'ouest, où il resta. Ce vent nous porta pour la troisième fois au canal de la Reine Charlotte.

» En 1775, à notre départ du cap de Bonne-Espérance, nous eûmes un vent frais de sud-est, qui devenait quelquefois un peu plus est, et enfin un calme depuis le 10 mai jusqu'à la nuit du 13. Quand le véritable vent alisé du sud-est commença, il nous porta aux îles Sainte-Hélène, de l'Ascension, et de Fernando de Noronha, et jusqu'à 4° de latitude nord, parage où un calme nous arrêta. Depuis notre départ de Sainte-Hélène, nous eûmes de temps à autre des rafales et des grains qui devinrent plus continus aux approches de la ligne. Le calme dura du 15 au 19 juin : il fut accompagné de grosses pluies, et il commença avec du tonnerre et des éclairs; ensuite nous eûmes de nouveau un vent du nord, qui pendant la nuit tourna au nord-nord-est et au nord-est; mais à mesure que nous avançâmes au nord, le vent devint plus fixe.

» Après avoir passé une seconde fois le tropique du cancer, le vent devint plus est; il souffla de l'est-nord-est, et même de l'est un quart nord-est et demi-est jusque par les 27 ou 28° de latitude nord que nous eûmes de nouveau des vents variables.

» On peut tirer de ces détails les conséquences suivantes : 1o. les vents alisés soufflent quelque-

fois au delà des tropiques jusque dans les zones tempérées, surtout quand le soleil est dans le même hémisphère, et l'étendue des vents alisés en dedans des tropiques paraît proportionnée à la distance du soleil dans l'hémisphère opposé. 2°. Les vents alisés, dans le grand Océan, sont quelquefois interrompus par des calmes; et des vents d'ouest contraires, les pluies et les coups de tonnerre sont assez communs dans ces changemens de temps. 3°. On voit aussi les vents alisés interrompus à l'approche de la terre, surtout si elle est d'une hauteur considérable. 4°. Dans les intervalles où un vent disparaît pour faire place à un autre, il survient communément des calmes, et il n'est pas rare qu'il pleuve.

» On a dit jusqu'ici que les vents réguliers qui viennent de l'est règnent sur l'espace qui est en dedans des tropiques dans les grandes mers, et on croit que cet effet provient de ce que le soleil, étant vertical ou presque vertical en dedans des tropiques à midi, raréfie l'air, parce qu'alors son influence est très-puissante; le soleil s'avançant à chaque instant vers le méridien d'un autre endroit du globe, la partie raréfiée de l'atmosphère se meut naturellement de l'est à l'ouest : dès que la cause de la raréfaction cesse par l'éloignement du soleil, les colonnes d'air qui se trouvent aux environs de l'endroit raréfié se précipitent pour former l'équilibre; ce courant produit le vent alisé, et maintient sa durée en dedans et près

des tropiques. Cette règle cependant n'est pas si générale qu'elle ne puisse être modifiée par un agent qui aurait beaucoup de force, tel que le voisinage d'une côte ou un nuage rempli de vapeurs et de matières électriques.

» Quoique les îles du grand Océan ne soient pas d'une étendue considérable, en général cependant elles jouissent de l'avantage des brises de mer et de terre; de sorte que le vent alisé régnant agit seulement pendant le jour sur le côté de l'île qui est au vent; il prend ensuite la direction des côtes, et il y souffle perpendiculairement ou presque perpendiculairement sur toutes leurs parties : sous le vent de l'île il devient contraire au vent alisé, mais il ne s'étend en mer qu'à un petit nombre de milles, plus ou moins, suivant la grosseur de la terre et d'autres causes accidentelles : la nuit, le même vent revient en quelque sorte, et souffle de la terre au large, en se tenant dans les limites ordinaires de ces brises alternatives.

» Comme les vents d'est règnent avec une constance particulière en dedans des tropiques, on a observé qu'en dehors des tropiques les vents d'ouest sont les plus généraux : mais leur constance pour la force et la direction ne doit jamais être comparée à celle des vents alisés de l'est. En arrivant dans un parage éloigné dans le sud, et en dedans ou près du cercle antarctique, nous reconnûmes de nouveau que les vents d'est sont les plus constans et durent le plus.

» D'après ces observations, il est probable que ces vents d'est alisés ne sont qu'une espèce de vent de revolin, formés par les vents d'ouest, qui sont plus généraux dans la zone tempérée. Voici l'explication qu'on pourrait en donner : en dedans des tropiques, la grande raréfaction de l'atmosphère, causée par la chaleur verticale du soleil, produit des vents alisés de l'est; ce mouvement constant du fluide aérien à l'ouest crée, vers la zone tempérée, une espèce de revolin ; de sorte que les vents tournent peu à peu au sud et au nord, et enfin à l'ouest, point d'où soufflent les vents dominans des deux zones tempérées : mais ce courant de l'air est encore, dans les zones glaciales, contre-balancé par une autre espèce de vent à revolins venant de l'est. Nous avons averti que nos conséquences et nos conjectures ne sont pas aussi sûres que les faits que nous rapportons : les faits serviront de matériaux pour écrire l'histoire des vents ; et les conjectures sont des opinions particulières qui engageront peut-être d'autres écrivains à former un système plus parfait.

» Quoique nous ayons donné une idée générale des vents qui dominent le plus dans les zones tempérées et glaciales, nous ne prétendons pas dire qu'il ne souffle point d'autres vents dans ces zones ; nous allons même citer un exemple du contraire. Quand nous traversâmes le grand Océan, entre les 40 et les 46° de latitude sud, en 1773, en faisant route à l'est, nous reconnûmes pendant cette traver-

sée que les vents contraires venant de l'est y prévalaient souvent ; et ce qu'il y a de plus remarquable, quand les vents commencèrent à changer, nous observâmes à quatre différentes reprises, entre le 5 juin et le 5 juillet, qu'ils faisaient par degrés le tour du compas, mais toujours dans l'espace opposé au soleil.

» Aux environs de la Nouvelle-Zélande, les vents sont le plus souvent ouest, et soufflent pendant l'hiver avec fureur.

» Aux mois de novembre et décembre 1774, dans les mers qui sont entre la Nouvelle-Zélande et la Terre du Feu, il régnait un vent d'ouest du 42 au 54e. degré de latitude sud. Les autres navigateurs ont observé que les environs de la Terre du Feu sont très-orageux ; mais nous y avons trouvé une mer d'une tranquillité remarquable et un temps doux ; et quoique nous ayons essuyé un petit nombre de rafales, elles n'étaient pas plus violentes que celles que nous avions éprouvées auparavant dans d'autres mers.

Du règne végétal.

» La végétation varie considérablement dans les différens pays que nous avons visités, et, suivant la nature de chacune de ces terres, offre des objets nouveaux et singuliers : les îles basses entre les tropiques, c'est-à-dire, les rochers de corail à peine couverts de sable ; les îles de la Société, d'une hauteur considérable, entourées de plaines fertiles et enfermées dans des récifs

de corail; enfin plusieurs autres groupes d'îles remplies de montagnes et privées de récifs et de plaines, nous ont offert des contrastes frappans; mais la plus petite de ces terres du tropique surpasse en beauté les montagnes nues de la Nouvelle-Zélande; les extrémités de l'Amérique sont plus affreuses encore que la Nouvelle-Zélande; enfin rien de plus horrible que les côtes australes que nous avons découvertes. Ainsi que je l'ai déjà observé, c'est dans la même proportion que les plantes de ces terres diverses diffèrent par leur nombre, leur grandeur, leur beauté et leur usage.

» Les îles basses dispersées dans le grand Océan entre les tropiques sont peu considérables, et ne produisent en conséquence que peu d'espèces de plantes. Cependant le grand nombre de cocotiers qui y croissent leur donne de loin un aspect agréable; des arbres et des arbustes qui poussent sur les rivages, un petit nombre de végétaux antiscorbutiques, et quelques plantes qui possèdent la propriété d'enivrer le poisson, composent toute leur Flore.

» Aux îles de la Société, la nature frappe le spectateur par la magnificence du coup d'œil: un accord brillant de toutes sortes de formes et de couleurs donne à l'esprit l'idée de chaque espèce de beauté. On y voit des plaines, des collines et une haute chaîne de montagnes où la végétation est variée de mille manières. Les plaines qui entourent ces îles offrent plus d'espace à la culture que les cantons montueux;

elles sont couvertes de plantations ainsi que les extrémités les plus éloignées des vallées qui se prolongent entre les collines; elles sont habitées par des peuplades nombreuses, plus civilisées qu'aucune de leurs voisines : du milieu des terrains agrestes de la nature sauvage on passe tout à coup dans des jardins florissans et bien tenus; le sol n'est plus chargé de branches et de feuilles pouries qui nourrissent des broussailles, des liserons, des fougères, et d'autres plantes parasites; mais un lit de graminées en pare toute la surface, et forme ce gazon épais qui annonce toujours la culture; des arbres fruitiers s'élèvent à des distances convenables les uns des autres; l'ombre que répand leur feuillage abrite la nappe de verdure que les rayons brûlans du soleil des tropiques dévoreraient bientôt. Les habitations des naturels ont le même avantage; car elles sont communément placées au milieu d'un groupe d'arbres, et souvent entourées d'arbrisseaux. La première chaîne de collines en dedans des plaines est entièrement privée d'arbres, et le soleil y dardant ses rayons sans obstacle, ne permet point aux graminées ni à aucune plante tendre d'y croître; de sorte que tout cet espace est couvert d'une espèce de fougère très-sèche, et de deux espèces d'arbrisseaux qui peuvent affronter la violence d'un soleil vertical.

» A mesure que l'on avance, les flancs des montagnes commencent à se boiser; enfin on arrive aux sommets les plus élevés, qui domi-

nent entièrement les plus grands arbres des forêts. Ces sommets étant souvent enveloppés de nuages, la température de l'air y est douce; et des végétaux de toute espèce y croissent en abondance : parmi beaucoup d'autres, les mousses, les fougères, les vanilles, et d'autres plantes semblables qui se plaisent surtout dans l'humidité, revêtent les troncs et les branches des arbres et tapissent le terrain.

» Les îles que Mendaña a nommées *les Marquésas de Mendoza* gisent au nord-est des îles de la Société, auxquelles on pourrait les comparer, si elles avaient des récifs et des plaines : les Marquésas sont plus boisées, mais n'offrent pas une aussi grande variété de plantes, parce que beaucoup de plantations se trouvent dans les bois.

» Après les îles de la Société, il faut placer, pour la richesse des productions et la beauté des points de vue le groupe découvert par Tasman, et qu'on a appelé avec assez de raison *les îles des Amis*, à cause du caractère doux et paisible des habitans. Elles sont tellement élevées au-dessus du niveau de la mer, qu'on ne peut plus les mettre au nombre des îles basses; comme elles manquent de montagnes, elles ne sont pas de la même classe que les îles hautes; elles sont fort peuplées; le terrain est favorable aux progrès de la culture, et d'une extrémité à l'autre on les a entrecoupées de sentiers et de haies qui séparent les plantations. D'abord on est porté à croire que cette extrême culture

offre au botaniste très-peu de plantes spontanées; mais ces terres charmantes ont le mérite particulier de joindre l'utile à l'agréable : beaucoup d'espèces sauvages de différens genres croissent parmi les cultivées, et offrent cet aimable désordre qu'on admire tant dans les jardins de l'Angleterre.

» Les îles plus occidentales, appelées *Nouvelles - Hébrides*, présentent une végétation très-différente : elles sont sans plaines et sans récifs ; elles ont des vallées, des collines, des pentes douces et de hautes montagnes ; elles sont fertiles, et presque entièrement couvertes de forêts, au milieu desquelles les plantations des naturels ne forment que de petits cantons isolés ; car le nombre des habitans est peu considérable pour l'étendue des terres. Les plantes spontanées occupant un plus grand espace, la variété des espèces y est aussi plus considérable que sur les îles situées plus à l'est.

» Le sol aride de la Nouvelle-Calédonie, qui diffère de toutes les autres îles du grand Océan, produit un grand nombre de plantes, dont la plupart forment des genres très - distincts de ceux qu'on connaissait avant notre expédition. Un récif de rochers de corail y entoure les côtes à une distance considérable, de la même manière qu'aux îles de la Société ; les plaines étroites situées le long du rivage y sont également les seuls cantons cultivés ; mais les naturels, malgré leur travail assidu, en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance ;

ce qui est probablement la cause de leur petit nombre. D'après le témoignage unanime de plusieurs officiers qui ont fait le voyage sur *l'Endeavour* et sur *la Résolution*, nous pouvons assurer que les productions de cette grande île (les plaines exceptées) ressemblent à tous égards à celles des côtes de la Nouvelle-Hollande, qui n'en est pas éloignée.

» La Nouvelle-Zélande qui gît dans la zone tempérée, offre un aspect très-différent de toutes les contrées du tropique : l'île septentrionale, quoique remplie de montagnes comme l'autre, a cependant des plaines très-étendues, dont les naturels savent tirer parti en les cultivant; mais comme nous n'avons pas débarqué sur cette île, nous bornerons nos remarques à l'île méridionale, où nous avons relâché dans la partie du sud et dans la partie du nord; l'œil y aperçoit plusieurs chaînes de montagnes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, et dont la plus haute est couverte de neige à la cime : les rochers escarpés, les vallées étroites, tout est couvert d'épaisses forêts : la seule différence entre les extrémités nord et sud de l'île consiste en ce que plus on avance vers la dernière, plus les rochers deviennent âpres, et moins on rencontre de terrains unis sans bois, mais couverts de graminées, de joncs, etc., tels qu'on en trouve dans le nord. Le climat de cette île est si tempéré, que toutes les espèces de plantes de nos jardins d'Europe (que nous avons semées dans le voisinage du port de la Reine Charlotte), y

croissent très-bien au milieu de l'hiver. La Flore indigène est très-féconde, et la variété des genres nouveaux et des espèces nouvelles considérable; mais l'industrie n'ayant peut-être jamais fait sentir son influence à ce pays depuis sa première existence, les forêts y sont de véritables labyrinthes, rendus presque impénétrables par une quantité innombrable de liserons, de buissons et d'arbrisseaux entrelacés, qui d'ailleurs empêchent en grande partie les plantes herbacées de croître. Ces dernières ne se trouvent que sur les bords des forêts, et consistent principalement en végétaux antiscorbutiques et en herbes potagères.

» A mesure que l'on va au sud, l'aspect des terres devient de plus en plus stérile : la Terre du Feu, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, gémit sous les rigueurs du froid; toutes ses côtes occidentales offrent des montagnes de roches pelées, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Dans une baie où nous mouillâmes, au nord-ouest du cap Horn, on voit à peine quelques traces de végétation, excepté sur des îlots bas, couverts de petites plantes marécageuses, analogues aux mousses, et dans le fond des vallées ou dans les crevasses de montagnes, où l'on aperçoit de chétifs arbrisseaux, qui bien rarement s'élèvent assez haut pour mériter le nom d'arbres : les parties plus élevées des montagnes sont des rochers noirs entièrement nus. Dans le petit nombre de plantes qui naissent sur cette terre désolée, j'ai remarqué

le céleri, que la Providence a répandu sur la plus grande partie du globe, et qui est un des meilleurs antiscorbutiques connus. La côte nord-est de la Terre du Feu est disposée en pentes douces, et offre, au pied des montagnes, une plaine étendue ; mais nous n'y avons pas débarqué.

» En examinant les côtes stériles de la Terre du Feu, nous n'imaginions pas de pays plus affreux; mais, après avoir navigué quelque temps à l'est, nous rencontrâmes sous la même latitude l'île de la Nouvelle-Géorgie, qui paraît si horrible, qu'avant d'y aborder nous la prenions pour une masse de glace. Il n'existe pas sur le globe de montagnes dont la forme soit aussi hachée et aussi aiguë : au milieu de l'été elles sont couvertes de masses de neige, presque jusqu'au bord de l'eau, où sans doute les végétaux sont plus abondans. Ce n'est que sur les pointes de terre que leur position rend accessibles à l'action du soleil que cette croûte gelée parvient à fondre, et que le rocher mis à nu montre son aspect noir et repoussant. Nous ne trouvâmes dans la baie de Possession que deux espèces de plantes, l'une nouvelle, particulière à l'hémisphère austral (*ancistrum decumbens*), et l'autre, une graminée déjà connue (*dactylis cespitosa*) : la maigreur et la petite taille de toutes les deux annoncent la misère du pays.

» Mais, comme si la nature eût voulu nous convaincre qu'elle peut produire une terre encore plus hideuse, nous en avons découvert une, quatre degrés au sud de celle-ci, plus haute

en apparence, et absolument couverte de glace et de neige (excepté sur quelques rochers), et incapable, suivant toute apparence, de produire une seule plante; elle est enveloppée de brumes presque continuelles; nous ne pouvions l'apercevoir que par intervalles; alors même nous n'en découvrions que les cantons les plus bas. Un volume immense de nuages occupe sans cesse le sommet des montagnes, comme si l'aspect de toutes ces horreurs était trop épouvantable pour être regardé par l'œil de l'homme; mon imagination frissonne encore à son souvenir, et s'éloigne avec précipitation d'un objet si triste.

» Il résulte de ce qui précède que le froid rigoureux des régions antarctiques étouffe à peu près le germe des végétaux; que les pays des zones tempérées produisent une diversité de plantes qui n'ont besoin que du secours de l'art pour égaler la richesse de la zone torride, et enfin que le climat et la culture donnent aux îles du tropique une végétation abondante; mais le nombre des végétaux est communément proportionné à l'étendue du pays : voilà pourquoi les continens ont été remarquables dans tous les temps par l'immensité de leurs richesses en botanique. Celui de la Nouvelle-Hollande, entre autres, examiné dernièrement par MM. Banks et Solander, récompensa si bien leurs travaux, qu'ils donnèrent à un de ses havres le nom de *baie de la Botanique*. Les îles produisent un nombre plus ou moins grand

d'espèces, suivant que leur circonférence est plus ou moins étendue; ainsi je crois que la Nouvelle-Zélande et les îles du tropique sont proportionnellement riches en productions végétales. Il est impossible de déterminer avec quelque précision le nombre de leurs plantes, parce que nous avons eu peu d'occasions de les examiner; nous avons trouvé à la Nouvelle-Zélande plus de cent cinquante espèces nouvelles, et nous n'en avons découvert que dix connues de Linné : proportion qui prouve combien les formes des végétaux de ce pays sont éloignées et différentes des nôtres. Nos récoltes en botanique n'ont eu lieu qu'au printemps, et une fois au commencement de l'hiver; enfin nous n'avons visité que deux cantons de l'île méridionale. On a donc lieu de supposer qu'en y comprenant les deux îles, des recherches exactes porteraient la Flore de la Nouvelle-Zélande au moins à quatre ou cinq cents espèces, surtout si les botanistes y arrivaient dans une saison plus favorable que nous, et y séjournaient plus long-temps.

» Dans les îles du tropique, la proportion des espèces nouvelles aux espèces connues est très-différente de celle de la Nouvelle-Zélande. Nous y avons découvert environ deux cent quarante espèces nouvelles, et cent quarante décrites par Linné. Le nombre total est donc de trois cent quatre-vingts, dont un tiers était déjà connu. La culture contribue surtout à cette différence; ces terres contien-

nent probablement des plantes que les premiers habitans de ces îles ont apportées avec eux des Indes orientales, leur demeure primitive; il est par conséquent très-naturel qu'elles soient connues; mais avec ces plantes cultivées, il est vraisemblable qu'il a pu venir aussi des semences de plusieurs plantes sauvages indigènes également des Indes orientales, et par conséquent connues des botanistes. Les nouvelles plantes ne peuvent donc être que des indigènes de ces îles, et celles qui ont échappé aux observations des Européens dans les Indes.

» Les trois cent quatre-vingts espèces que nous avons trouvées dans les îles du tropique ne composent pas toute la Flore de ces terres; car nous n'avons pas eu assez de temps pour faire des recherches de botanique. Je suis porté à croire qu'en parcourant les campagnes attentivement, on en doublerait presque le nombre; mais ce travail exigerait plusieurs années. Les îles qui semblent promettre davantage, sont les Nouvelles-Hébrides, parce qu'elles sont grandes, non cultivées, mais très-fertiles. La jalousie des insulaires ne nous a pas permis d'y faire des découvertes; d'après les rivages du pays, nous pouvons juger de l'intérieur : afin de prouver, par exemple, que nous avons eu souvent des indications de nouvelles plantes sans que nous ayons pu les trouver, je ne parlerai que de la muscade sauvage de l'île de Tanna; nous nous en sommes procuré plusieurs sans pouvoir jamais rencontrer l'arbre.

La première que nous examinâmes était dans le jabot d'un pigeon que nous venions de tuer : ce pigeon était de l'espèce qui, suivant Rumphius, sème les véritables muscades dans les îles des Indes orientales; elle était entourée d'une membrane d'un rouge brillant, connue sous le nom de *macis*. La noix avait la même couleur que la véritable muscade, mais elle était d'une forme plus oblongue, d'une saveur piquante et fortement aromatique, et n'avait point d'odeur. Les naturels nous en apportèrent ensuite d'autres. Quiros a donc raison de compter la muscade au nombre des productions de la Terre du Saint-Esprit, ce qui est une nouvelle preuve de la véracité de ce hardi navigateur; et comme il dit aussi que l'argent, l'ébène, le poivre et la cannelle sont des productions de cette terre et des îles voisines, il est probable qu'on y en trouvera.

On rencontre peu de végétaux sur les îles basses, parce qu'elles sont extrêmement petites; cependant nous n'avons débarqué sur aucune sans y en découvrir de nouveaux. L'île Sauvage n'est qu'une île basse, élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau; les rochers nus de corail dont elle est composée en attestent bien l'origine : ils offrent de nouvelles plantes qui croissent dans les fentes du corail sans la moindre portion de terre. Nous aurions pu rassembler dans l'intérieur plusieurs végétaux rares; mais le caractère farouche des naturels nous en a empêchés.

» Pour former un contraste avec les îles du tropique, nous devons citer l'île de Pâques, qui en est si peu éloignée. Les Hollandais qui l'ont découverte en ont fait une description très-fausse, ou bien elle a été presque entièrement bouleversé depuis cette époque : son misérable sol, parsemé de pierres, n'offre que vingt espèces de plantes ; dix seulement sont cultivées : aucune ne parvient à la grandeur d'un arbre, et presque toutes sont petites, ridées et sèches. Dans la partie opposée, ou dans le parage le plus occidental du grand Océan, gît une petite île à laquelle nous avons donné le nom d'*île Norfolk ;* presque toutes ces plantes ont du rapport à celles de la Nouvelle-Zélande, dont elle n'est pas fort éloignée. On observe seulement une différence occasionée par la douceur plus grande du climat, qui donne à chaque plante plus de vigueur ; nous y avons découvert un arbre conifère qui est particulier à cette île, et à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie : ses cônes font croire qu'il est de la classe des cyprès ; il prend une hauteur et une grosseur considérables, et le bois en est très-pesant.

» Comme le grand Océan est borné d'un côté par l'Amérique, et de l'autre par l'Asie, les plantes qui croissent sur ses îles ressemblent en partie à celles de ces deux continens ; elles participent plus ou moins de celui des deux dont elles sont plus ou moins proches : ainsi les îles les plus orientales produisent un

plus grand nombre de plantes d'Amérique que de plantes de l'Inde; et à mesure qu'on avance à l'ouest, la ressemblance des végétaux avec ceux de l'Inde se montre davantage : cette règle générale a cependant des exceptions; par exemple, le *gardenia* et le mûrier à papier, qui sont tous les deux des plantes des Indes orientales, ne se trouvent que sur les îles des Amis et les îles de la Société, qui font partie des groupes orientaux; le *tacca pinnatifida*, qui est une plante des Moluques, décrite d'abord par Rumphius, ne se rencontre qu'aux îles de la Société; d'un autre côté, des espèces d'Amérique ne frappèrent nos regards que lorsque nous eûmes atteint les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie, qui sont cependant, de toutes les îles du grand Océan, les plus éloignées de ce continent : une partie de ces exceptions provient peut-être de ce que les habitans, étant plus civilisés aux îles de l'est, ont apporté avec eux des plantes de l'Inde que les autres ont négligées : on peut aussi expliquer par là l'introduction des espèces spontanées de l'Inde dans ces îles les plus orientales; car j'ai déjà observé que probablement elles ont été transportées parmi les semences des espèces cultivées. J'ajouterai, à l'appui de ces conjectures, que les espèces de l'Inde se trouvent communément sur les plaines des îles de la Société, et les espèces spontanées de l'Amérique sur les montagnes. Un petit nombre de plantes est commun à tous

les climats du grand Océan : le céleri et des espèces de crucifères se trouvent sur les îles basses entre les tropiques, sur les grèves de la Nouvelle-Zélande et les îles marécageuses de la Terre du Feu : plusieurs autres espèces semblent participer aux différences du climat par une taille plus haute ou plus basse; une plante, par exemple, qui occupe les sommets les plus élevés des montagnes de Taïti comme de toutes les autres îles de la Société, et qui n'y croît qu'en arbrisseau, se trouve à la Nouvelle-Zélande dans les vallées, et y forme un arbre d'une hauteur considérable : cette différence même est sensible dans les diverses parties de la Nouvelle-Zélande; ainsi le *pimelea gnidia*, bel arbrisseau de la baie Dusky ou de l'extrémité méridionale, qui y croît dans la partie la plus basse du pays, n'est plus qu'un très-petit arbuste au port de la Reine Charlotte et dans la partie nord, où on ne le voit que sur les hautes montagnes. Une égalité de position et de climat occasione quelquefois une ressemblance de végétation, et voilà pourquoi les montagnes froides de la Terre du Feu produisent des plantes qui, en Europe, habitent la Laponie, les Pyrénées et les Alpes.

» La différence du sol et du climat produit plus de variétés dans les plantes des îles du tropique du grand Océan que dans celles des autres terres de cette mer : rien n'est plus commun que de voir sur ces îles deux, trois, quatre et un plus grand nombre de variétés de

la même espèce de plante, dont les extrêmes auraient formé à nos yeux de nouvelles espèces, si nous n'avions pas connu les intermédiaires qui les unissent et qui en montrent la gradation. J'ai toujours remarqué que les parties les plus sujettes à varier sont les feuilles, les poils et quelques-uns des pédoncules de la fleur, et que toutes les parties de la fructification sont ce qu'il y a de plus constant : cette règle, ainsi que toutes les autres, n'est pourtant pas sans exception, et les variétés qui proviennent du sol y produisent quelquefois des différences; mais elles sont trop peu considérables pour être rapportées. Un climat froid ou une exposition élevée réduisent un arbre à la taille d'un arbrisseau, *et vice versâ;* un sol sablonneux ou pierreux produit des feuilles succulentes, et donne de pareilles feuilles à des plantes qui, dans un sol gras, en ont de maigres et de flasques : une plante qui est très-amère dans un terrain sec perd toute son âcreté quand on la trouve dans un canton plus humide; ce qui cause souvent de la différence parmi les variétés de la même espèce aux îles des Amis et sur les montagnes des îles de la Société; car les premières, n'étant pas très-hautes, sont moins humides que celles des dernières terres, couvertes souvent de brumes et de brouillards.

» On sait que la culture produit de grandes variétés dans les plantes; mais on le remarque surtout dans les îles du tropique du grand

Océan, où l'arbre à pain seul a quatre ou cinq variétés et le dragonnier pourpre deux; le *tacca*, dans son état cultivé, a un aspect tout différent du tacca sauvage, et le bananier varie presqu'à l'infini, comme notre pomme. Le règne végétal fournit aux naturels des terres équatoriales du grand Océan la plus grande partie de ce qui leur est nécessaire pour leur nourriture, leur habillement, leur habitation, leurs meubles, en un mot tous leurs besoins. Les habitans de la Nouvelle-Zélande, au contraire, vivent surtout de poisson, et les plantes spontanées leur fournissent des vêtemens, de manière qu'ils ne s'occupent point de l'agriculture, particulièrement dans l'île méridionale. La plante dont ils font leurs étoffes, leurs lignes de pêche, leurs cordages, etc., forment un nouveau genre, que nous avons appelé *phormium*, et appartient proprement à l'ordre naturel des liliacées qu'elle rapproche intimement des glaïeuls; mais dans les îles du tropique, où le climat conduit à la civilisation, les naturels aiment la variété dans les alimens, la commodité dans l'intérieur, la propreté et les ornemens dans leurs vêtemens : il arrive de là qu'ils cultivent à peu près cinquante espèces différentes de plantes, outre qu'ils en emploient plusieurs de spontanées. Le peu de travaux qu'entraîne l'agriculture, et les avantages considérables qui en résultent pour eux, ainsi que pour les insulaires des îles des Amis, font que le nombre des plantes cultivées sur ces îles

surpasse de beaucoup celui des autres. Dans les Nouvelles-Hébrides, plus à l'ouest, le pays étant fort boisé partout, il est devenu très-difficile de mettre la terre en culture; c'est pour cela qu'on y élève seulement les plantes les plus nécessaires, et que les mœurs des habitans sont plus grossières et plus sauvages : le sol de la Nouvelle-Calédonie paraît aussi être stérile, et récompenser faiblement les peines d'une population peu nombreuse.

» On a observé depuis long-temps que la culture ôte souvent aux plantes la faculté de se propager par semence; cette remarque est confirmée par ce que nous avons vu dans ces îles, et surtout par l'exemple de l'arbre à pain, dont les pepins sont amaigris et perdus dans la grande quantité de pulpe farineuse : il en est de même de la banane, qui quelquefois conserve à peine des embryons de pepins. Le monbin de Taïti contient une capsule dure, dont les loges sont ordinairement vides; le *gardenia* et l'*hibiscus rosa sinensis* donnent presque toujours des fleurs où le nombre des pétales se multiplie, et aucune d'elles ne produit de la graine; mais le mûrier à papier est le plus extraordinaire de tous, car il ne fleurit jamais sur ces îles; la raison en est simple : les naturels ne le laissent jamais croître jusqu'au temps des fleurs, parce qu'alors l'écorce leur serait inutile.

» L'extrême fertilité du sol de quelques-unes des îles du tropique est peut-être une des

causes pour laquelle un certain nombre de leurs plantes appartiennent aux classes appelées par Linné *monoécie*, *dioécie* et *polygamie;* il est à remarquer que les plantes que les botanistes ont trouvées hermaphrodites en Amérique portent, dans les îles du grand Océan, des fleurs mâles et femelles sur des individus différens; ce qui peut confirmer l'opinion que la plupart des plantes dioïques se rencontrent aussi hermaphrodites : dans ce cas, cette classe n'existerait plus. On a cru également qu'on perfectionnerait le système sexuel si on retranchait les classes de la monoécie, de la dioécie et de la polygamie, et si on plaçait leurs genres suivant le nombre de leurs étamines: mais si l'on considère combien tomberaient par-là dans les classes qui sont déjà nombreuses, il est clair que ce changement ne servirait qu'à rendre la science plus embrouillée. Le nombre de cinq, suivant l'observation du grand Linné, est le plus fréquent dans la nature; c'est par cette raison que la pentandrie a tant de genres : la plupart des plantes que nous avons découvertes appartiennent à cette classe. Nous avons vu avec une sorte de regret tant de plantes augmenter encore cette classe, qui était déjà trop étendue. Comme cette particularité semblait hâter le renversement du système sexuel, elle contribua à nous rendre extrêmement circonspects quand il fallait créer de nouveaux genres.

» Les classes qui, en Europe, sont les plus

abondantes, les ombellifères, les composées, les papilionacées, les bicornes, les siliqueuses, les personnées, les verticillées, ont très-peu de plantes congénères dans les îles du tropique. Les belles classes des *ensatæ* (glaïeuls, iridées), *coronariæ* (liliacées), *sarmentaceæ* (asparaginées), y sont également rares. Les graminées n'y sont pas nombreuses, et appartiennent principalement à la polygamie. Les *piperitæ* (aroïdes), les scitaminées (bananiers et balisiers), les *hesperidæ* (myrtes), les *luridæ* (solanées), les *contortæ* (apocynées), les *columniferæ* (malvacées), les *tricoccæ* (euphorbiacées), composent principalement la Flore de ces îles. Parmi les orchidées, un grand nombre d'*epidendra* très-variés habitent les cantons incultes; la plupart de celles-ci sont nouvelles, et leurs fleurs si différentes, qu'on pourrait les distinguer en autant de genres avec la même facilité que les botanistes ont séparé le *convolvus* (liseron), et l'*ipomæa*, ou le *nyctanthes* (jasmin d'Arabie), et le jasmin, seulement, d'après de petites différences dans la forme de la fleur. Les espèces des liserons sont très-abondantes dans les îles du grand Océan, et se rapprochent tellement l'une de l'autre, qu'il est très-difficile de les déterminer. Linné a placé le genre des *piper* (poivres) dans la diandrie, quoiqu'il ait pris la plupart des espèces sur l'autorité du Plumier. Nous avons eu occasion d'en examiner plusieurs espèces, et nous avons toujours trouvé le nom-

bre des étamines irrégulier et indéterminé, et la forme et le nombre des stigmates différens dans presque chaque espèce. Il est donc juste de rendre ce genre à la *gynandrie*, à laquelle il appartient véritablement, et avec lequel sa fructification est parfaitement d'accord : mais, en supposant même que des espèces de poivres ont régulièrement deux étamines dans chaque fleur, cette particularité ne suffira pas pour les ôter de cette classe, puisque nous voyons les *arum sequinum*, *macrorizon*, et *esculentum*, le *dracontium* et le *pothos*, qui ont régulièrement quatre, six ou sept étamines autour de chaque germe, rester pourtant dans la *gynandrie-polyandrie*.

» Tel est le résultat de nos observations sur la classification des plantes, et sur les classes que renferment principalement les îles du grand Océan. J'ajouterai seulement, touchant les descriptions et les définitions des espèces données par Linné, qu'en général nous les avons trouvées exactes pour les plantes d'Amérique, mais un peu moins pour celles des Indes orientales ; différence dont je vais tâcher d'expliquer l'origine. Les plantes d'Amérique ont été examinées et décrites sur leur propre sol par les plus habiles botanistes de ce siècle, Loefling, disciple de Linné; Jacquin, Browne, Jussieu, etc. ; au contraire, celles de l'Inde sont surtout connues par les herbiers, et par les descriptions inexactes, infidèles, et point du tout scientifiques, des botanistes du der-

nier siècle. Les disciples de Linné n'ont décrit que peu de ces plantes sur les lieux, leurs voyages ayant presque été bornés à celui de la Chine. Pendant ces expéditions ils allaient rarement à terre, et ils faisaient peu de séjour dans ces contrées dignes de l'attention d'un observateur curieux. On peut en conclure que l'Inde et les îles de cette partie du monde attendent un nouvel observateur exact, qui soit accompagné d'un fidèle dessinateur, accoutumé à faire des dessins d'histoire naturelle, afin de nous mieux montrer les trésors de ce vaste pays. Puisque l'empire de la Grande-Bretagne dans l'Inde est si étendu, si respecté, et que ses sujets sont si riches et si puissans, il est à désirer que quelques-uns d'entre eux s'y occupent de ces recherches et y étudient les différens objets relatifs aux sciences et aux arts.

» On pense généralement que les goëmons ou varechs sont des indices certains de la proximité des terres. Il n'est pas nécessaire, pour rejeter cette assertion, de parler des immenses lits de goëmon que l'on trouve constamment au milieu de l'Océan atlantique, puisque je puis citer le grand Océan qui, dans la zone tempérée, a au moins quinze cents lieues d'étendue depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'en Amérique. Nous sommes bien sûrs que dans ce vaste espace il n'existe pas de terre, et cependant nous avons rencontré de temps en temps des monceaux de goëmon nageant à la surface de la mer. Il est très-probable que quel-

ques-uns de ces goëmons ne prennent jamais racine sur un point solide, et croissent sur la mer, où le vent les ballotte, ainsi que d'autres plantes aquatiques ou des rivages. Mais, en supposant que cela n'est pas, il est aisé de concevoir que les gros vents d'ouest, presque constans dans ces parages, détachent ces goëmons et les portent par tout l'Océan. Si cette dernière circonstance était bien constatée, il est probable que les goëmons, une fois arrachés, commencent à dépérir; et, à la seule inspection de l'état de ces plantes, on pourrait peut-être former une conjecture hasardée sur le voisinage des terres.

Du règne animal.

» Les îles du grand Océan et les côtes des terres australes offrent une quantité assez considérable d'animaux, quoique ces animaux soient bornés à un petit nombre de classes. Nous avons vu par quels degrés la nature descend de l'émail charmant des îles de la Société à l'horrible stérilité de la terre de Sandwich; de même le règne animal, magnifique, enchanteur, riche entre les tropiques, est difforme, dégoûtant et pauvre sur les côtes australes. On est ravi en parcourant les bocages de Taïti, qui offrent à chaque pas les points de vue champêtres les plus simples, les plus agréables; on aperçoit le bonheur et la richesse. On ne voit de tous côtés que des troupeaux de cochons et de chiens couchés près

de chaque hutte; le coq y déploie, au milieu de son sérail, son joli plumage, ou bien il se juche sur les arbres fruitiers pour s'y reposer; les petits oiseaux gazouillent tout le jour sur les branches, et de temps en temps le roucoulement amoureux des pigeons frappe l'oreille comme au milieu de nos bois. Les naturels s'occupent au bord de la mer à pêcher. Ils prennent des poissons dont les couleurs, surtout quand l'animal est près de mourir, varient à chaque instant, ou bien ils ramassent sur les récifs des coquillages connus, à la vérité, des naturalistes, mais dignes de l'attention du philosophe, qui admire l'élégance merveilleuse de la nature dans ses productions les plus communes comme dans les plus rares. Ce qui accroît encore le charme de ce spectacle, c'est que l'on ne rencontre point d'insectes incommodes dans cet heureux pays; les moucherons et les mousquites n'y infestent pas les habitans comme dans les autres régions du tropique: les bêtes de proie et les reptiles venimeux n'y troublent jamais leur tranquillité.

» Si nous passons de là dans la zone tempérée, quel brusque changement, et quelle différence entre ces campagnes riantes, séjour de la félicité domestique, et les déserts de la Nouvelle-Zélande! Ici les montagnes de rochers, les forêts, la nature humaine, tout porte l'empreinte de l'état sauvage: les animaux y sont moins heureux qu'entre les tropiques; les faucons et les chouettes, tyrans des bois, y

dévorent à loisir les oiseaux faibles et sans défense : cependant un ramage continuel, dont le charme pourrait le disputer à celui de nos rossignols, retentit dans toute la contrée. En marchant au sud et en traversant un océan immense, au milieu duquel quelques oiseaux solitaires voltigent sur les vagues et cherchent une subsistance précaire, on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique : on aperçoit une côte affreuse et stérile, habitée par les plus misérables des hommes, et parsemée seulement de quelques arbrisseaux difformes : un grand nombre de vautours, de faucons, d'aigles toujours planant dans les airs, y guettent leur proie. Enfin on observe que la plupart des autres oiseaux vivent en troupes dans quelques cantons, tandis que les rochers sont occupés par une race de phoques, qui paraissent monstrueux et informes en comparaison des autres animaux.

» Les classes des oiseaux et des poissons sont les seules nombreuses dans les pays que nous avons visités : celles des quadrupèdes et des insectes n'offrent qu'une quantité très-petite d'espèces connues : celles des cétacés, des amphibies et des vers ne sont pas abondantes non plus, et les deux premières surtout présentent à peine quelque chose de nouveau.

» On ne trouve aux îles du tropique que quatre espèces de quadrupèdes, dont deux sont domestiques, et les deux autres, le vampire et le rat ordinaire, ne le sont pas. Ce der-

nier habite les Marquésas, les îles de la Société, les îles des Amis et les Nouvelles-Hébrides. On le rencontre aussi à la Nouvelle-Zélande; mais on ne sait pas s'il y a été porté par nos vaisseaux; nous ne l'avons pas aperçu à la Nouvelle-Calédonie. Il y en a une quantité incroyable aux îles de la Société, et surtout à Taïti, où ils vivent des restes d'alimens que les naturels laissent dans leurs huttes, des fleurs et des cosses de l'*erythrina corallodendron*, de bananes et d'autres fruits, et, à défaut de ces choses, de toute sorte d'excrémens: leur hardiesse va jusqu'à mordre quelquefois les pieds des naturels endormis. Ils sont beaucoup plus rares aux Marquésas et aux îles des Amis, et on les voit rarement aux Nouvelles-Hébrides.

» Le vampire, qui est la plus grande espèce de chauve-souris connue, ne se voit qu'aux îles les plus à l'ouest. Aux îles des Amis, ces vampires habitent ensemble en troupes de plusieurs centaines, et toute la journée on en trouve qui volent: j'en ai aperçu sur un grand casuarina plus de cinq cents en différentes attitudes. Les uns étaient suspendus par les pieds de derrière, les autres par les pieds de devant: ils se nourrissent principalement de fruits; ils effleurent l'eau avec une agilité singulière; et, quoique nous en ayons remarqué un qui nageait, je ne crois pas que cet exemple suffise pour en conclure qu'ils sont bons nageurs. On sait qu'ils se jettent à l'eau afin de laver l'ordure ou se débarrasser de la vermine qui s'attache à leur

peau : leur odeur est désagréable. Quand on les irrite, ils mordent avec fureur; mais ils ne font d'ailleurs aucun mal. Outre ces grosses chauves-souris, Tanna contient des myriades de chauves-souris plus petites; nous les avons vues et entendues; mais nous n'avons pas pu en prendre une seule pour l'examiner. Les naturels de la Nouvelle-Calédonie font des cordes et des glands de massues du poil des grosses chauves-souris, qu'ils entrelacent avec les fils qu'ils tirent d'une espèce de cyperus.

»Les deux quadrupèdes domestiques sont le cochon et le chien : les îles de la Société seules ont le bonheur de posséder l'un et l'autre : la Nouvelle-Zélande et les Iles-Basses n'ont que des chiens; les Marquésas, les îles des Amis et les Nouvelles-Hébrides n'ont que des cochons; l'île de Pâques et la Nouvelle-Calédonie sont privées de ces deux espèces d'animaux. La race des cochons est celle qu'on appelle *chinoise*. Ils ont le corps et les jambes courtes, le ventre pendant presque jusqu'à terre, les oreilles droites, et très-peu de soie: je n'en ai jamais mangé dont la chair fût aussi succulente et la graisse aussi agréable; cette qualité ne peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent: ils se nourrissent surtout de fruit à pain frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit, d'ignames, d'eddoës, etc. Ils sont très-nombreux aux îles de la Société; on en voit autour de presque toutes les maisons, quelques familles en ont un nombre considérable : ils sont abondans

aussi aux Marquésas et à Tongatabou, l'une des îles des Amis, mais plus rares aux Nouvelles-Hébrides. La race des chiens du grand Océan est singulière; ils ressemblent beaucoup aux chiens de berger ordinaires; mais ils ont la tête prodigieusement grosse, les yeux d'une petitesse remarquable, les oreilles pointues, le poil long et la queue courte et touffue; ils se nourrissent surtout de fruits aux îles de la Société: sur les Iles-Basses et à la Nouvelle-Zélande, ils ne mangent que du poisson: leur stupidité est extrême; ils n'aboient que rarement, ou presque jamais, mais ils hurlent de temps en temps; ils ont l'odorat très-faible, et ils sont excessivement paresseux: les naturels les engraissent pour leur chair, qu'ils aiment passionnément, et qu'ils préfèrent à celle du cochon; ils fabriquent d'ailleurs avec leurs soies des ornemens; ils en font des franges, des cuirasses aux îles de la Société, et ils en garnissent tous leurs vêtemens à la Nouvelle-Zélande.

» Outre le chien, la Nouvelle-Zélande a quatre autres quadrupèdes: l'un est le rat, le second une petite chauve-souris, le troisième et le quatrième deux espèces de phoques, l'un nommé *l'ours de mer*, l'autre *le lion de mer*, de la relation d'Anson.

» Comme, parmi les quadrupèdes du grand Océan, aucun ne forme une espèce nouvelle, on pourrait croire que cette classe est à peu près connue en entier; mais l'observation que nous avons déjà faite par rapport aux plantes

s'applique aussi au règne animal; on n'a jamais remarqué une grande variété de quadrupèdes sur les petites îles : c'est de l'intérieur de l'Afrique, de l'Inde, et peut-être aussi de la Nouvelle-Hollande, qu'il faut attendre de nouvelles espèces; et c'est là que les gouvernemens devraient envoyer des naturalistes.

» Les cétacés que nous avons vus dans la mer du Sud sont le gibbar (*balœna physalus*), la baleine à museau pointu (*balœna rostrata*), le nord-caper (*balœna glacialis*), l'orque, le dauphin vulgaire, et le marsouin. Les deux derniers se trouvent par tout l'Océan, depuis la ligne jusqu'au cercle polaire antarctique; nous n'avons pu examiner qu'une seule femelle du dauphin, qui répondait parfaitement aux descriptions des différens zoologistes. Elle fut harponnée, et nous la mangeâmes.

» Les oiseaux du grand Océan et de la Terre du Feu sont nombreux, et offrent une variété considérable d'espèces : on y remarque deux genres absolument nouveaux, et un troisième (le manchot) qu'on a jusqu'ici confondu avec d'autres. Tous ces oiseaux vivent tranquilles dans chaque buisson et sur chaque arbre : les naturels ne les troublent presque jamais : ils égaient les bois par des chants continuels, et leur plumage varié contribue à la splendeur de la nature. On croit communément que les oiseaux de couleurs diversifiées ne chantent pas bien; mais, sans parler du chardonneret ordinaire, qui est peut-être un des plus beaux

oiseaux du globe, et dont la voix est très-mélodieuse, il est facile de citer d'ailleurs un grand nombre d'exemples du contraire. Le chant des oiseaux retentit également dans les forêts sauvages de la Nouvelle-Zélande et dans les bocages cultivés de Taïti. A proprement parler, il n'existe qu'une espèce d'oiseaux apprivoisés aux îles du tropique du grand Océan : le coq ordinaire et la poule, qui sont de même nombreux à l'île de Pâques, où il n'y a pas d'autres animaux domestiques; on en trouve également aux îles de la Société et aux îles des Amis, et sur ces dernières terres leur grosseur est prodigieuse. Ils ne sont pas rares aux Marquésas, aux Nouvelles-Hébrides, à la nouvelle-Calédonie; mais les Iles-Basses et celles de la zone tempérée en manquent tout-à-fait. On ne peut pas compter les perroquets et les pigeons parmi les animaux domestiques; car, quoique les naturels des îles des Amis et des îles de la Société apprivoisent quelques individus, ils n'en ont jamais de couvées. Nous avons compté cent quatorze nouveaux oiseaux, dont la moitié est aquatique. Nous avons remarqué en outre environ trente des espèces de Linné, dont plus de vingt sont aquatiques. Je suis persuadé que nous ne les avons pas toutes vues, comme nous n'avons pas rassemblé non plus une Flore complète de chacun de ces pays. La quantité des nouveaux oiseaux est donc étonnante, comparée à celle qui était connue des naturalistes. On peut concevoir de là de grandes es-

pérances sur les continens qu'on n'a pas encore examinés. Les genres aquatiques sont très-nombreux, comme nous l'avons déjà dit, et l'observation que nous avons faite sur les plantes s'applique aussi aux oiseaux; c'est que les genres les plus abondans sont ceux que nous avons le plus enrichis.

» Le peu d'animaux amphibies que nous avons trouvés dans le grand Océan habite les pays du tropique : 1°. le carret, qui donne l'écaille propre aux fabriques; 2°. la tortue verte, qui est bonne à manger; 3°. le lézard commun; 4°. le gecko; 5°. le serpent amphibie, et 6°. l'*anguis platura* de Linné. Aucun d'eux n'est venimeux.

» Le grand Océan est riche en poissons; on y trouve une grande variété d'espèces. Nous avons eu toutes les peines du monde à faire des collections dans cette branche de l'histoire naturelle, parce que notre relâche à la plupart des îles a été courte, et qu'il nous a fallu avoir recours aux naturels des différens pays pour nous procurer des poissons, car nous manquions à bord de pêcheurs habiles ; cependant j'ai rassemblé en différens endroits soixante-quatorze espèces, et environ quarante autres décrites par Linné. Nous n'avons découvert qu'un nouveau genre qui avait jusqu'alors été compris parmi les *chætodon*, mais qu'il faut en séparer. L'habile professeur Forskal, dont tous les naturalistes doivent déplorer la mort prématurée en Arabie, avait eu la même idée;

mais je n'en savais rien, car son ouvrage n'a été publié qu'après mon retour en Europe. Il donne à ce nouveau genre le nom d'*acanthurus*, et je l'ai appelé *harpurus*.

» La plupart des poissons du grand Océan sont bons à manger : plusieurs sont délicieux ; un petit nombre seulement des *branchiostègues* sont nuisibles.

» Il est difficile de trouver moins d'insectes que dans les îles du grand Océan. Nous n'en avons remarqué qu'un petit nombre, et ceux qui ont frappé nos regards étaient déjà connus. La Nouvelle-Calédonie est la seule île où ils soient assez nombreux, et je soupçonne que c'est un effet de sa proximité de la Nouvelle-Hollande. On rencontre un petit scorpion aux îles du tropique, mais il est plus commun dans les îles les plus occidentales qu'aux îles de la Société, et même je n'en ai pas aperçu un seul sur ces dernières. Oedidi nous dit qu'il ne fait point de mal; cependant il est armé précisément de la même manière que les autres espèces congénères; il reste à découvrir par quelles circonstances accidentelles le virus de l'aiguillon du scorpion devient plus ou moins venimeux. Les expériences de Maupertuis semblent annoncer que les individus de la même espèce ne sont pas tous également venimeux, et que le même individu est, à différens temps, plus ou moins dangereux.

» Les coquillages du grand Océan sont moins variés qu'on n'aurait lieu de l'attendre, et les

récifs des îles du tropique donnent en général les coquillages les plus ordinaires dont parle Linné, tels que les porcelaines, les mîtres, les murex, les buccins les plus communs, les vis et les nérites. Il y a quelques espèces nouvelles à la Nouvelle-Zélande, la plupart très-petites : le peu de mollusques nouveaux que nous avons découverts ont été trouvés dans la mer Atlantique, et nous n'avons rien trouvé dans les autres ordres de la classe des vers.

» Le nombre total des espèces des plus grandes classes d'animaux, savoir, des quadrupèdes, des cétacés, des amphibies, des oiseaux et des poissons que nous avons vus dans le grand Océan, monte, d'après l'énumération faite ci-dessus, à peu près à deux cent soixante-dix, dont le tiers était déjà connu. Supposons que cette quantité forme les deux tiers des animaux de ces classes qui se trouvent actuellement sur les terres ou dans les eaux du grand Océan (quoique nous ayons lieu de croire que la Faune est beaucoup plus étendue), il y en aura plus de quatre cents; et en supposant les classes des insectes et des vers de seulement cent cinquante espèces, toute la Faune des îles du grand Océan sera composée au moins de cinq cent cinquante espèces, quantité prodigieuse, comparée à celle de la Flore.

» Quoique la plupart des oiseaux de la Nouvelle-Zélande soient remarquables par les jolies couleurs de leur plumage, cependant à l'île Norfolk (qui contient exactement les mêmes

espèces de plantes que la Nouvelle-Zélande), le plumage des oiseaux a des teintes plus vives et plus animées; ce qui prouve que le climat influe prodigieusement sur les couleurs. Une espèce de martin-pêcheur, commun sur toutes les îles du grand Océan, offre des variétés qui, entre les tropiques, sont beaucoup plus brillantes que celles de la Nouvelle-Zélande. Le plumage dépend aussi du climat sous un autre rapport. Les oiseaux des pays chauds sont médiocrement couverts, tandis que ceux des pays froids, et surtout ceux qui voltigent sans cesse sur la mer, ont un plumage très-épais, et leurs plumes sont doubles, c'est-à-dire qu'il en sort deux de chaque tuyau : les plumes des manchots qui vivent presque toujours dans l'eau, sont courtes, oblongues, couchées l'une sur l'autre comme les écailles des poissons; ils ont en même temps une enveloppe épaisse de graisse qui les met en état de résister au froid : il en est de même des phoques, des oies et des autres animaux aquatiques des terres australes. Les oiseaux terrestres en dedans et en dehors des tropiques construisent leurs nids sur les arbres, excepté la caille ordinaire de la Nouvelle-Zélande, qui a les mœurs et les habitudes de la caille d'Europe : quelques-uns des oiseaux aquatiques font leurs nids à terre, tels que les échassiers, qui ne vivent que deux ensemble, tandis que plusieurs espèces de nigauds vivent en troupes, les uns dans les arbres, et les autres dans les crevasses des rochers : les pétrels s'en-

foncent par milliers dans des trous sous terre : ils y nourrissent leurs petits, et ils s'y retirent toutes les nuits. L'espèce la plus prolifique du grand Océan est celle des canards, qui font plusieurs œufs par couvée; et quoique les nigauds, les manchots et les pétrels n'en fassent qu'un ou deux, ou tout au plus trois à la fois, cependant, comme on ne les trouble jamais, et qu'ils se tiennent toujours en troupes considérables, ils sont devenus les plus communs et les plus nombreux : les espèces de poissons les plus agréables à manger sont aussi les plus prolifiques; mais il faut observer qu'aucune île du grand Océan n'offre autant de poissons que la Nouvelle-Zélande : voilà pourquoi le poisson est devenu la principale nourriture des naturels, qui ont trouvé cette manière de se nourrir plus commode et plus aisée, et par conséquent plus analogue à ce caractère indolent qu'ils partagent avec toutes les nations barbares.

» Il ne paraît pas que les individus du règne animal soient aussi sujets à varier dans le grand Océan que ceux du règne végétal : d'abord la domesticité, qui a fait dégénérer tant d'espèces parmi nous, est ici bornée à trois, celle du cochon, du chien et du coq; secondement, cette domesticité ne diffère guère de l'état de nature. Les cochons et la plupart des volailles rôdent à leur gré tout le jour. Les volailles surtout font ce qu'elles veulent, car elles vivent uniquement de ce qu'elles recueillent, et on ne leur donne pas de nourriture régulière ; les insulaires, n'en-

tretenant le chien que pour le manger, cet animal n'est pas obligé de subir le joug de l'esclavage auquel il est forcé de se soumettre dans nos pays policés; il reste couché, s'il lui plaît, toute la journée; on lui jette des alimens à certaines heures, et on n'exige de lui aucun service. Il ne perd donc rien de son état de nature. Ses facultés sensitives sont probablement inférieures à celles du chien sauvage (ce qui peut être l'effet des alimens dont il se nourrit); il n'a point la sagacité et la perception vive de nos chiens. Les oiseaux sauvages ont très-peu de variétés. Deux espèces de pigeon, deux de perroquet, une de martin-pêcheur, et une ou deux de gobe-mouche, sont les seules que je connaisse dans les différentes îles; et relativement à quelques autres, on ne sait pas encore si ce que nous réputons variétés ne sont pas, ou des espèces distinctes, ou seulement des sexes différens d'une même espèce. Ces détails demandent une longue suite d'observations, qui ne peuvent pas se faire en courant. Les variétés dans les autres classes sont encore moins considérables.

» Nous avons déjà observé que la plupart des animaux du grand Océan sont des espèces nouvelles: les espèces déjà connues, que nous avons remarquées entre les tropiques se voient communément sur toute la partie maritime de la zone torride: celles de la zone tempérée, étant principalement aquatiques, se trouvent à ces latitudes dans chaque mer, ou bien ce

sont des espèces d'Europe. En tout, nous n'avons découvert que deux genres différens de ceux qu'on connaissait déjà, et toutes les autres espèces se rangent sous les anciens genres; mais il n'est pas possible de les rapporter aux deux continens de l'Asie et de l'Amérique, comme nous l'avons fait pour les plantes, parce que quelques genres ne se rencontrent ni sur l'un ni sur l'autre; nous bornerons pour le présent nos remarques sur les classes des animaux aux oiseaux aquatiques du grand Océan, et au nouveau genre de poissons que nous avons établi : le genre des pétrels, qui ne contient que six espèces, suivant la dernière édition du Système de Linné, a douze nouvelles espèces dans le grand Océan; la plus grosse est l'oiseau que les Espagnols appellent *quebrantahuessos;* la dernière est l'oiseau de tempête, qui se trouve également à toutes les latitudes des deux hémisphères. Brisson, que Buffon critique avec raison pour avoir multiplié les espèces et sous-divisé les genres, a divisé le petit nombre d'espèces connues en deux genres, d'après quelques légères différences dans le bec, qui ne méritent pas la moindre attention : d'un autre côté, Scopoli, avec aussi peu de raison, unit le *diomedea*, ou l'albatros, avec les *procellariæ,* ou pétrels, et il a été conduit à cette manière de classer par une véritable espèce du dernier genre, qu'il prend à tort, et sans que je devine sur quel fondement, pour l'oiseau que Linné appelle *diomedea.*

Quelques naturalistes se sont trop attachés à découvrir les espèces individuelles, sans examiner l'enchaînement général des productions de la nature. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les erreurs nombreuses qu'on a commises dans la sous-division ou dans la combinaison des genres; d'autres, en fixant sans cesse leur attention sur l'ensemble de la nature, ont oublié de descendre aux détails de la classification qu'exigeait cependant l'état imparfait de la science : c'est en tenant un juste milieu entre ces deux extrémités que l'illustre Linné a dressé, pour classer toutes les productions de la nature, des méthodes qui attestent son extrême sagacité, ont rendu son nom si célèbre, et le feront reconnaître par la postérité pour le créateur de la science. C'est pour avoir commis la première faute que les naturalistes qui n'ont jamais voyagé chargent leurs livres d'énumérations de variétés, au lieu d'espèces ; d'un autre côté, l'éloquent Buffon, occupé du soin de contempler son sujet dans toute sa grandeur, commet quelquefois des négligences dans les détails ; les siècles futurs perfectionneront l'histoire naturelle, en réunissant ce que ces deux manières de la traiter offrent de bon. Quelque grande que soit la perte de Linné, elle ne sera pas extrêmement sentie tant qu'il nous restera des botanistes aussi éclairés que M. Banks et le docteur Solander, et des zoologistes doués d'autant de sagacité que Buffon et le professeur Pallas.

» M. Pennant a rétabli à sa véritable place le genre des manchots, qui avait été confondu parmi les genres des albatros et des pailles-en-queue, qui lui sont absolument étrangers. Le pingouin magellanique de Pennant, les deux espèces de Linné mal classées, et nos trois nouvelles espèces, l'ont augmenté considérablement : quoique l'épaisseur du bec varie, il a cependant le même caractère dans tous, excepté que quelques espèces ont la partie inférieure tronquée; les narines sont toujours des ouvertures linéaires, ce qui prouve de nouveau qu'ils sont distingués des albatros. Tous ont les pieds exactement de la même forme; ils ont seulement les moignons des ailes étendus en nageoires par une membrane; et couverts de plumes placées si près les unes des autres, qu'elles ressemblent à des écailles : outre la forme du bec et du pied, cette particularité les distingue d'ailleurs du genre des macareux; car ces derniers sont quelquefois incapables de voler, non pas parce qu'ils manquent de plumes, mais parce qu'ils en ont de trop courtes. Le corps des manchots est entièrement couvert de plumes oblongues, épaisses, dures et luisantes, qui forment une cotte de maille impénétrable à l'eau : cette cuirasse leur est nécessaire, car ils sont obligés de vivre presque continuellement dans la mer; ils sont confinés dans les zones tempérées et froides, du moins je n'en connais point entre les tropiques.

*.

» Le genre des pélicans pourrait peut-être se diviser en trois, pour de meilleures raisons que n'en ont eu les auteurs de faire tant d'autres sous-divisions. Le véritable pélican est fort différent de tout le reste du genre; la frégate, le fou de bassan et les différentes espèces de boubies, forment une autre division, dont le cormoran et le nigaud sont encore fort différens; mais les caractères du pied membraneux et de la peau nue autour des yeux, étant communs à tous, on peut les laisser dans un même genre. Quoique les fous et les boubies semblent faire leurs couvées dans des endroits particuliers, ils ne vivent pas en troupe comme les cormorans, qui construisent leurs nids tantôt sur le même arbre, tantôt dans les crevasses des rochers suspendus le long des côtes de la mer, tantôt à terre, tout à côté les uns des autres.

» Parmi les poissons, nous en avons séparé un genre des *chætodon*, dont il diffère en ce que les nageoires manquent d'écailles, qu'il a une épine de chaque côté de la queue, et un nombre différent de rayons à la membrane branchiostègue. Ce genre, auquel j'ai donné le nom d'*harpurus*, a sept espèces, dont trois sont nouvelles. Nous avons aussi augmenté de huit nouvelles espèces le genre *sciæna* de Linné. Ces huit espèces ont chacune les mêmes caractères génériques; de sorte que ce genre est aujourd'hui mieux déterminé. Les genres du *labrus* et du *sparus* méritent la plus grande attention de la part des naturalistes, puisque

chaque écrivain nous en donne des signes caractéristiques différens, et souvent contradictoires, comme on peut le voir en comparant les définitions de Linné.

De la population des îles du grand Océan.

» Les hautes montagnes de Taïti, l'une des îles les plus grandes, les plus peuplées et les mieux cultivées du grand Océan, sont sans habitans; et si on en excepte quelques vallées fertiles et bien arrosées, qui renferment un petit nombre de cabanes au milieu des montagnes, l'intérieur du pays est encore agreste, tel qu'il sortit des mains de la nature. Les habitations des insulaires se trouvent surtout au milieu des plaines qui entourent l'île, entre les montagnes et la mer; on ne saurait voir de champs mieux cultivés et plus fertiles : le terrain est couvert de cocotiers et d'arbres à pain : on aperçoit partout des plantations de bananiers, de jeunes mûriers, qui servent à la fabrique des étoffes, et d'autres plantes utiles, telles que les ignames, les eddoës, les cannes à sucre, etc., etc. A l'ombre de ces charmans bocages, on contemple de toutes parts une multitude de maisons qui paraissent n'être que des hangars, mais qui suffisent pour mettre les naturels à l'abri de la pluie, de l'humidité et de l'inclémence de l'air : ces maisons sont remplies d'habitans, et les plus grandes contiennent plusieurs familles. De quelque côté que nous portassions nos pas, nous trouvions les

chemins bordés d'insulaires, sans cependant qu'aucune des habitations fût déserte, et quoique nous eussions laissé d'ailleurs une foule nombreuse sur les rivages vis-à-vis du vaisseau. La population est extraordinaire dans cette métropole des îles du tropique, et tout concourt à l'augmenter.

» Le climat est doux et tempéré, et les brises de terre et de mer, en modérant l'action trop vive du soleil, excitent le développement des végétaux : cette heureuse combinaison est en quelque manière aussi favorable à l'organisation humaine. Telle est la profusion des excellens fruits qui y croissent sans culture, que personne n'est embarrassé de pourvoir à sa subsistance. La mer est d'ailleurs une immense ressource pour les habitans de cette île et pour ceux de toutes les îles de la Société : ils prennent une grande quantité de très-gros poissons, de coquillages, d'oursins de mer, d'écrevisses, et plusieurs espèces de mollusques le long des récifs, le jour et la nuit : ils vont souvent sur les Iles-Basses, situées à quelques lieues au large, pour en rapporter des cavallas (sorte de petits poissons), des tortues et des oiseaux aquatiques. Autour de chaque maison ou cabane on voit un chien, des coqs et des poules, souvent deux ou trois cochons. L'écorce du mûrier à papier, l'arbre à pain, et d'autres, fournissent la matière d'une étoffe légère et chaude, dont on fabrique différentes qualités, que l'on teint de diverses couleurs, et dont on

fait des vêtemens. Heureuse nation qui se procure avec tant de facilité ce qu'il lui faut pour se nourrir et se couvrir, les deux premiers besoins de l'homme, les seuls pour ces insulaires, qui n'ont encore aucun des besoins factices que le luxe, l'avarice et l'ambition ont introduits parmi les Européens !

» La nature rapproche de bonne heure les deux sexes dans cet agréable climat : très-jeunes encore, les hommes se choisissent une compagne ; il aiment à se voir reproduits dans une postérité nombreuse. Tant d'avantages comparés aux besoins infinis des peuples civilisés, les travaux qu'il nous faut supporter afin de pourvoir à ces besoins, les obstacles et les peines qui précèdent et accompagnent nos mariages suffiraient pour prouver que la population doit être considérable dans ces îles fortunées. Je vais mettre le lecteur en état de faire une estimation rapprochée de la population de cette île et de toutes celles des environs.

» Lors de notre seconde relâche à Taïti, au mois d'avril 1774, les habitans faisaient des préparatifs pour une grande expédition navale contre Moréa, canton de l'île d'Eiméo. Nous aperçûmes une flotte de pirogues de guerre et beaucoup de petits bâtimens ; nous vîmes les naturels préparer d'autres pirogues de guerre en quelques endroits : les rameurs et les guerriers s'exerçaient, et l'armement de deux cantons passait déjà en revue devant la maison du principal chef à O-parri. Le canton d'Ata-

hourou est un des plus grands, et celui de Tittahah un des plus petits; le premier avait équipé cent cinquante-neuf pirogues de guerre, et environ soixante-dix petits bâtimens destinés aux chefs, aux malades et aux blessés, et probablement aussi au transport des provisions; le second district envoyait quarante-quatre pirogues de guerre, et vingt ou trente petites. Cette partie de Taïti, qu'on appelle *T'Obréonou*, et qui est la plus grande et la plus occidentale des deux péninsules, contient vingt-quatre cantons. Tierrebou, la plus petite péninsule ou l'orientale, en a dix-neuf: supposé que chaque district de T'Obréonou peut armer une quantité de pirogues de guerre, moyenne entre la plus grande et la plus petite de celles dont on vient de parler, cette quantité serait de cent. Pour faire un calcul plus modéré, supposons que chaque canton peut seulement envoyer cinquante pirogues de guerre et vingt-cinq petits navires de convoi, le nombre des pirogues de guerre de T'Obréonou sera de douze cents, et celui des petits bâtimens de six cents. Nous comptâmes cinquante hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs et ceux qui gouvernent, et environ trente sur les plus petites; quelques-unes des pirogues de guerre exigeaient, à la vérité, cent-quarante-quatre rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les pagayeurs, et environ trente guerriers pour la plate-forme;

mais comme il y a seulement un ou deux bâtimens de cette grandeur à chaque île, ce n'est pas la peine de changer notre supposition en mettant vingt hommes sur chaque pirogue de guerre : or le nombre de ceux qu'il faut pour défendre et manœuvrer douze cents bâtimens sera de vingt-quatre mille. Chacun des petits navires de convoi contenait environ cinq hommes ; par conséquent les équipages de toutes les petites pirogues des vingt-quatre cantons (en comptant vingt-cinq bâtimens par chaque canton), forment un nombre de trois mille, qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donnent vingt-sept mille. Supposons d'ailleurs que chacun de ces hommes est marié, et qu'il a un enfant, le nombre total des insulaires sera donc de quatre-vingt-un mille. On conviendra que ce calcul est porté aussi bas qu'il est possible, et que le nombre des habitans de T'Obréonou est au moins double. En effet, tous ces insulaires ne sont pas guerriers, tous ne travaillent pas à la manœuvre des pirogues ; plusieurs vieillards restent d'ailleurs dans les habitations, et ce n'est sûrement pas assez de donner un enfant à chaque époux ; ils en ont ordinairement beaucoup plus. J'en ai vu six à huit dans plus d'une famille : Happaï, père d'O-tou, roi actuel de T'Obréonou, en avait huit, dont sept vivaient quand nous relâchâmes à Taïti : plusieurs autres familles avaient de trois à cinq enfans.

» On demandera peut-être comment une si

prodigieuse quantité d'hommes rassemblés sur un si petit espace peut trouver assez de subsistance; voici ma réponse : nous avons souvent parlé avec étonnement de la fertilité de ces terres ; les naturels des îles de la Société nous ont répété fréquemment que trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres occupent, avec leurs branches, un espace de quarante pieds en diamètre; par conséquent chaque arbre occupe seize cents pieds carrés, ou s'il est rond, douze cent quatre-vingt-six pieds deux tiers : un acre d'Angleterre contient quarante-trois mille cinq cent soixante pieds carrés; il s'ensuit que plus de vingt-sept gros arbres à pain, et trente-cinq des moindres, trouveront place sur un acre; leurs fruits nourrissent dix personnes durant huit mois dans le premier cas, et douze dans le second : durant les quatre mois d'hiver les naturels vivent de racines d'ignames, d'eddoës et de bananes, dont ils ont des plantations immenses dans les vallées des montagnes inhabitées; ils font aussi une espèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui se garde plusieurs mois, et qui est saine et agréable pour ceux qui se sont une fois accoutumés à son goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connaisse : en France, une lieue carrée, qui contient environ quatre mille huit cent soixante-sept arpens, ne peut nourrir que treize cent quatre-

vingt-dix personnes dans les pays de labourage, et deux mille six cent quatre dans les pays de vignoble : dans les premiers, un homme a besoin pour vivre de trois arpens et demi ; et dans les derniers, il faut près de deux arpens pour la subsistance d'un individu : à Taïti, et aux îles de la Société, dix ou douze personnes vivent huit mois sur un espace de terre égal à un acre d'Angleterre, c'est-à-dire sur quarante-trois mille cinq cent soixante pieds carrés, au lieu que l'arpent qui est de cinquante-un mille cinq cent cinquante pieds carrés (mesure d'Angleterre), ne nourrit qu'un homme pendant six mois en France. D'après ce calcul, en prenant de part et d'autre les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti est à celle de France à peu près comme dix-sept est à un ; de plus, supposons que sur toute l'île de Taïti quarante milles carrés anglais seulement soient plantés d'arbres à pain ; cette supposition n'est pas trop forte ; chaque mille étant composé de six cent quarante acres, quarante milles font vingt-cinq mille six cents acres : or dix à douze hommes vivent huit mois sur un acre, par conséquent trente-six hommes subsistent le même espace de temps sur trois acres, et vingt ou vingt-quatre trouveront leur subsistance pendant une année entière sur trois acres ; et sur toute l'étendue de vingt-cinq mille six cents acres, cent soixante-dix mille six cent soixante personnes, suivant la première supposition, ou deux cent trente-

quatre mille huit cents, suivant la seconde, peuvent y vivre annuellement; mais on a vu plus haut que le premier calcul ne suppose à Taïti que cent quarante-quatre mille cent vingt-cinq habitans; ce qui est près de vingt-six mille cinq cent trente-cinq de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou soixante mille six cent soixante-quinze dans le second.

»Tierrebou, qui a dix-neuf ou vingt cantons, est aussi bien cultivé et aussi peuplé que T'Obréonou; car ses habitans ont non-seulement affronté toute la puissance de cette péninsule, ils ont même battu son armée et ravagé ses côtes; on peut croire qu'elle est très-peu inférieure en ressources de guerre et en population à l'autre, si même elle ne l'égale pas : en n'y comptant que la moitié des habitans de T'Obréonou, on en trouvera quarante mille cinq cents.

» Eiméo est une île petite, mais très-bien cultivée, soumise au roi de T'Obréonou. Suivant ce que racontent les Taïtiens, elle a bravé et vaincu toutes les forces de Tierrebou; et les armemens considérables que nous avons vus à T'Obréonou pour la réduction d'Eiméo prouvent que sa puissance n'est pas méprisée; cependant nous n'y compterons que le quart de la population de T'Obréonou, c'est-à-dire. 20,250
qui, ajoutés aux. . . 40,500 de Tierrebou, et
aux. . . . . 81,000 de T'Obréonou,

font . . . . 141,750, pour le nom-

bre total des habitans de Taïti et d'Eiméo.

» Tous ces insulaires sont sujets d'O-tou, roi de T'Obréonou; car quoique Tierrebou ait un roi particulier, ce prince est vassal d'O-tou : si donc on compte cent cinquante mille âmes à Taïti et à Eiméo, ce calcul ne sera pas trop fort.

» Les îles de Houaheiné, d'Oulietéa, d'O-taha, de Bolabola, de Maouroua, de Thaoua-manou et de Maïtéa, sont certainement très-peuplées, car les trois que nous avons vues étaient bien cultivées et remplies d'insulaires; et comme le roi de Bolabola a conquis Oulietéa et O-taha, il est très-probable que sa puissance, et par conséquent la population de Bolabola et de Maouroua doivent à peu près égaler celle des deux îles subjuguées; et ce n'est pas trop de compter deux cent mille habitans pour ces sept îles.

» Les cinq îles des Marquésas sont aussi fort peuplées, car les naturels cultivent et habitent toutes les pentes des montagnes : entre ces îles et celles de la Société, on trouve un grand nombre d'îles basses remplies d'habitans : les terres qui sont à l'est et au sud-est de Taïti en ont encore une plus grande quantité. Nous avons découvert cinq îles en 1773, et au moins autant en 1774 : *l'Endeavour* en découvrit beaucoup d'autres, et les capitaines Wallis et Carteret en rencontrèrent aussi plusieurs : on peut supposer que toutes ces îles, jointes aux Marquésas, contiennent cent mille habitans.

» Plus loin, à l'ouest, on trouve le groupe

des îles que nous avons appelées *îles des Amis*. Tongatabou, la plus considérable, est très-bien cultivée ; excepté les bords sablonneux de la mer et le chemin qui conduit à travers l'île, tout le reste semble appartenir en propriété à des particuliers : chacun des cantons est enfermé de haies, et habité par un peuple nombreux, industrieux et d'un bon caractère. Eouah, qui est d'une moindre étendue, n'est pas entièrement cultivée, non plus qu'Anamocka : ces deux îles contiennent cependant une population considérable : un groupe de petites îles très-bien peuplées entoure Anamocka ; et, d'après Tasman, le même archipel se continue au nord sous le nom d'*îles du Prince Guillaume :* j'évalue la population de toutes ces îles à environ deux cent mille âmes.

» Plus à l'ouest, les Nouvelles-Hébrides ne sont pas à beaucoup près aussi peuplées que les îles de la Société et des Amis; mais leur grandeur compense cette différence. A Mallicolo, les insulaires se rassemblèrent en grand nombre à notre arrivée; et, si on peut juger de la population d'Ambrym d'après sa culture, elle doit être au moins aussi peuplée; les îles Aurore, des Lépreux, de la Pentecôte paraissent moins peuplées : la Terre du Saint-Esprit est vaste, et peut-être, en proportion de sa grandeur, a-t-elle beaucoup d'habitans. Les îles de Pe-oum, Épi, Three-hills, Shépherd, Montagne, Hinchinbrook et Sandwich, sont toutes habitées, et la dernière semble très-fer-

tile et très-peuplée. Nous avons reconnu qu'Irromanga et Tanna le sont également; et on nous a dit à Tanna que la population n'est pas moins grande sur les îles d'Immer et d'Anattom : on peut donc supposer sur toutes les Nouvelles-Hébrides au moins deux cent mille âmes.

» Si on en compte cinquante mille à la Nouvelle-Calédonie et sur les îles adjacentes, cette évaluation ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité; car, quoique ces terres ne soient pas aussi peuplées que d'autres du grand Océan, il faut remarquer qu'elles ont quatre-vingts lieues de longueur.

» L'île méridionale de la Nouvelle-Zélande est peu habitée; mais la plus septentrionale, suivant ce que nous a appris le capitaine Cook, et suivant ce que nous avons vu dans différens cantons devant lesquels nous passâmes, est mieux peuplée, et même en quelques endroits elle l'est beaucoup : je compte cent mille âmes sur les deux îles.

A Taïti et à Eiméo. . . .	150,000 âmes.
Aux îles de la Société. . . .	200,000
Aux Marquésas et aux Iles-Basses.	100,000
Aux îles des Amis.	200,000
Aux Nouvelles-Hébrides. . .	200,000
A la Nouvelle-Calédonie. . .	50,000
A la Nouvelle-Zélande. . .	100,000
La somme totale des insulaires du grand Océan sera donc de	1,000,000

» La Terre du Feu a très-peu d'habitans : ils y vivent en si petites troupes, que je ne crois pas qu'en tout ils excèdent deux mille sur un pays au moins aussi étendu que la moitié de l'Irlande.

» J'ajouterai deux remarques à cet état de la population des îles du grand Océan que nous avons visitées. 1°. Je ne prétends pas que mes évaluations soient parfaitement exactes ; ce ne sont que des conjectures qui approchent de la vérité, autant que l'ont permis les données que nous avons eu occasion de recueillir ; elles sont plutôt fautives en moins qu'en plus ; et si quelques-unes le sont en plus, ce doit être celle de la Nouvelle-Calédonie. 2°. La population des pays augmente à proportion de la civilisation et de la culture : ce n'est pas que la civilisation et la culture soient véritablement des causes d'une plus grande population ; je crois plutôt qu'elles en sont les effets. Dès que le nombre d'hommes, dans un espace borné, augmente à un tel degré qu'ils sont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture, et que les productions spontanées ne suffisent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une manière facile et commode; ils sont contraints d'acheter d'autrui des graines et des racines, et de stipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de se défendre mutuellement contre les invasions, et de s'aider les uns les autres. Tel est l'effet des sociétés civiles ; elles produisent plus tôt ou plus tard

les distinctions de rang et les différens degrés de puissance, de crédit, de richesse qui se remarquent parmi les hommes; elles produisent même souvent une différence essentielle dans la couleur, le tempérament et le caractère de l'espèce humaine. Nous allons traiter plus au long de ces divers objets.

Des variétés de l'espèce humaine.

» Nous avons observé surtout deux principales variétés parmi les insulaires du grand Océan : l'une, plus blanche, a le corps musculeux, est grande, bien faite, a le caractère doux et bienfaisant; l'autre, plus noire, a des cheveux laineux, presque crépus, et elle est plus petite et plus maigre, un peu plus vive, mais plus défiante. La première race habite Taïti et les îles de la Société, les Marquésas, les îles des Amis, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande. La seconde se trouve à la Nouvelle-Calédonie, à Tanna et aux autres îles des Nouvelles-Hébrides, surtout à Mallicolo. Les Pécherais de la Terre du Feu ne me paraissent pas devoir être rangés parmi les insulaires du grand Océan; car sans doute ils viennent originairement du continent d'Amérique. Chacune de ces deux races principales se sousdivise en plusieurs variétés, formant des gradations qui rapprochent les deux races; c'est pourquoi quelques insulaires de la première sont presque aussi noirs et aussi minces que ceux de la seconde; et dans celle-ci on voit des

hommes forts et vigoureux qui pourraient presque le disputer à ceux de la première par la taille et la force; mais, dans ces cas, les traits caractéristiques généraux font connaître à laquelle des deux divisions principales appartiennent tels ou tels insulaires.

» 1°. Taïti et les îles de la Société voisines offrent les plus beaux individus de la première race; la nature semble s'y livrer, dans la formation des hommes, à cette richesse, à cette profusion et à cette variété que nous avons observées parmi les végétaux : elle ne se borne pas à un seule type ou modèle. Le bas peuple y est plus exposé à l'air et au soleil; il fait toutes sortes d'ouvrages sales; il déploie sa force dans les travaux de l'agriculture, de la pêche, dans l'art de ramer et de construire des maisons et des pirogues; enfin il n'a pas toujours des alimens à discrétion. Voilà pourquoi on y observe déjà une dégénération qui rapproche ces hommes de ceux de la seconde race; néanmoins ils conservent toujours des restes du type original, qui se montre dans toute sa perfection parmi les chefs ou éris et les insulaires d'un rang distingué. Leur peau est moins basanée que celle d'un Espagnol, et n'est pas aussi jaune que celle d'un Américain. Elle est d'une nuance plus légère que le teint le plus blanc d'un habitant des Antilles; en un mot, c'est un blanc mêlé d'un jaune brunâtre; mais la teinte n'est point assez forte pour que, sur la joue de la plus blanche de leurs femmes,

on n'aperçoive pas aisément si elle rougit. On voit ensuite toutes les nuances intermédiaires jusqu'au brun vif qui touche au teint brun-noir de la seconde race. Leurs cheveux sont communément noirs, forts; ils flottent naturellement en boucles gracieuses, et l'huile parfumée de cocos qu'on y répand les rend très-luisans. J'en ai vu peu d'un brun jaunâtre ou couleur de sable : souvent les extrémités seules étaient jaunâtres, et les racines, d'un brun plus foncé. Je n'ai remarqué qu'un homme à O-taha dont les cheveux fussent parfaitement roux : son teint, plus blanc que celui de ses compatriotes, était parsemé de taches rousses.

» En général les Taïtiens ont les traits du visage réguliers, doux et agréables; la partie inférieure du nez est un peu large. La physionomie des femmes est ouverte et gaie, et leurs yeux sont grands, vifs et étincelans : elles ont le visage plus rond qu'ovale, les traits d'une symétrie parfaite, et embellis par un sourire qu'il est impossible de décrire. Le corps, au-dessus de la ceinture, est bien proportionné; les contours ont un charme et une grâce inexprimables. La plupart des éris et des manahaunés ont une stature athlétique; mais ils ont toujours quelque chose d'efféminé : les pieds sont un peu larges, et ils s'écartent des proportions du reste du corps. Le bas peuple est aussi généralement bien fait et bien proportionné; mais il est plus actif, ses membres et ses jointures ont plus de souplesse. Les femmes

sont belles pour l'ordinaire, et elles ont même des formes délicates; leurs bras, leurs mains et leurs doigts sont si bien faits, qu'ils ne dépareraient pas la Vénus de Médicis. Malheureusement l'habitude de marcher pieds nus leur gâte les jambes. En général la taille des éris est haute. J'en ai vu plusieurs de six pieds trois pouces, et un de six pieds quatre : on voit quelquefois parmi le bas peuple de ces hommes de stature gigantesque. Les femmes sont d'une petite taille : il en est peu d'aussi hautes que les hommes, quoique j'aie rencontré une fille de six pieds, et d'autres très-grandes.

» En général ces insulaires sont vifs et gais; ils aiment à rire et à se divertir; la bonté, la confiance forment le fond de leur caractère; leur légèreté les empêche de prêter une longue attention à quelque chose. Il est impossible de fixer leur esprit sur le même sujet. Leur organisation, relâchée par un soleil ardent, produit en eux une extrême indolence et une aversion insurmontable pour le travail. Ceux qui sont riches et puissans mangent tout le jour, et leur vie n'est qu'une suite continuelle de voluptés : leur inactivité va jusqu'à ne pas porter eux-mêmes les alimens à leur bouche, et on leur donne à manger comme aux enfans. La quantité de nourritures succulentes, le charme du climat, la beauté de leurs femmes leur inspirent de l'ardeur pour les jouissances de l'amour. Ils commencent de bonne heure à se livrer à la débauche. Leurs chansons, leurs danses, leurs

spectacles dramatiques respirent la volupté. L'hospitalité est d'ailleurs une de leurs vertus; et s'ils aiment à voler les étrangers, c'est parce que les trésors qu'on offre à leurs yeux excitent chez eux des tentations violentes. A la guerre ils se battent avec bravoure; en un mot, ils sont aussi aimables que peut l'être une nation sortie récemment de l'état de nature.

» 2°. Les habitans des Marquésas sont les plus beaux hommes du grand Océan, après ceux des îles de la Société : en général leur teint est plus basané, parce qu'ils vivent sous les 9° 57' sud, par conséquent plus près de la ligne; ils sont d'ailleurs plus accoutumés à ne point se couvrir le corps : on voit cependant parmi eux des individus un peu plus blancs : les femmes, qui sont communément couvertes, sont presque aussi blanches que celles des îles de la Société : en général les hommes sont forts, nerveux et bien faits; mais aucun n'est aussi charnu que les Taïtiens. Cette différence provient, je crois, de ce qu'ils ont plus d'activité. Comme la plupart vivent sur les flancs et au sommet des hautes montagnes, où leurs habitations ressemblent à des repaires d'aigles placés sur les cimes inaccessibles des rochers, ils doivent naturellement avoir le corps grêle et mince, puisqu'ils gravissent souvent ces montagnes élevées, et qu'ils respirent un air fort vif dans des cabanes presque toujours enveloppées de nuages. Ils ont la barbe noire et de beaux cheveux. Les femmes et les jeunes gens

ont des traits réguliers et agréables, et le visage ovale; mais les hommes faits tatouent leur corps et leur visage en bandes, en cercles, en lignes, en échiquiers, et ils serrent ces figures si près les unes des autres, que, malgré leur régularité, elles les rendent laids. Les jeunes gens sont pour l'ordinaire très-beaux; ils serviraient d'excellens modèles pour un Ganymède. La physionomie des femmes est douce et intéressante; tout leur corps est de la symétrie la plus parfaite; les extrémités des doigts, des épaules, et les contours de toutes leurs formes sont admirables; leur taille égale la taille moyenne des hommes: il y en a très-peu, et peut-être n'y en a-t-il aucune qu'on puisse appeler petites. Ces insulaires nous ont paru affables, civils et hospitaliers : ils ont beaucoup de curiosité, et cette légèreté qui forme le caractère général des nations placées sous le tropique; mais notre relâche parmi eux ayant été très-courte, nous ne pouvons pas donner des détails plus particuliers.

» Nous ne sommes restés qu'une demi-heure à Téoukéa, l'une des îles basses situées entre les Marquésas et Taïti, et nous avons observé que les naturels des deux sexes sont d'une couleur très-brune, de stature moyenne, robuste et bien proportionnée, et qu'ils ont des cheveux noirs : ils ont sur la poitrine, sur le corps, et quelquefois sur les mains, des figures tatouées. Ils nous firent un bon accueil; et échangèrent des cocos et des chiens contre des

clous. Quoique très-nombreux et bien armés, ils n'essayèrent pas de nous insulter. Je ne sais pas cependant ce qu'ils auraient fait si nous avions demeuré davantage à terre, car leur nombre augmentait à chaque moment.

» 3°. Les habitans des îles des Amis ne le cèdent guère ou même pas du tout à ceux des Marquésas pour la beauté. Leur teint est un peu plus brun que celui du bas peuple des îles de la Société : cette teinte d'un brun clair se rapproche beaucoup du rougeâtre ou de la couleur de cuivre, et ne peut par conséquent passer pour une nuance de noir; les personnages les plus distingués, et la plupart des femmes ont un teint qui approche de celui des Taïtiens, qui l'ont le plus clair. Leur taille est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la moyenne; leurs traits sont mâles et réguliers; les hommes ne laissent pas croître leur barbe très-longue : ils la coupent avec deux coquilles aiguisées; leurs oreilles sont percées de deux trous dans lesquels ils placent un petit bâton : leur corps n'offre pas ces contours si beaux et presque féminins des chefs des îles de la Société, mais se distingue par les belles proportions et l'expression de la vigueur : un travail modéré procure à leurs muscles le degré de développement convenable. La taille des femmes est presque égale à celle des hommes; il n'y a parmi eux personne d'aussi gras que dans les îles de la Société : leur teint brun convient à leurs traits réguliers, à leurs visages ronds, à leurs yeux grands et animés;

5...

un sourire agréable égaie leur physionomie : leur taille est élégante, toutes leurs actions ont de l'aisance et de la liberté. Nous avons observé dans la foule, à Tongatabou, une jeune fille d'environ douze ans, qui avait des traits d'une régularité parfaite, le visage ovale et un charme inexprimable dans l'expression de la physionomie: ses yeux étaient vifs, brillans, pleins de vivacité; ses longs cheveux frisés flottaient négligemment sur ses épaules; des fleurs odoriférantes leur servaient de parure; ses mouvemens étaient pleins de grâces : elle tenait dans ses mains cinq pommes qu'elle jetait et qu'elle rattrapait en l'air avec une habileté et une adresse étonnante.

» Le caractère de ce peuple est réellement aimable : sa conduite amicale à notre égard, quoique nous lui fussions absolument étrangers, ferait honneur à la nation la plus civilisée; chaque famille nous présentait des alimens et de l'eau de coco avec une hospitalité vraiment patriarcale : toutes leurs actions annonçaient une âme généreuse et une charmante simplicité de mœurs; ils ont cependant quelques-uns des petits défauts que nous avons observés parmi les Taïtiens. Leurs meubles, leurs armes, leurs manufactures, leur agriculture et leur musique supposent un esprit inventif et un goût délicat.

» 4°. Après cette nation, passons à une peuplade peu nombreuse, à celle de l'île de Pâques : elle n'est pas de plus de neuf cents indi-

vidus, et est fort inférieure à tous égards aux insulaires dont j'ai déjà parlé, et à la race desquels elle appartient. La taille de ces insulaires est moyenne, c'est-à-dire de cinq à six pieds; ils sont minces, mais bien proportionnés; leurs traits ne sont pas beaux. Leur teint est brun, plus foncé que celui des naturels des îles des Amis. Les hommes se couvrent à peine les reins d'un morceau d'étoffe; les femmes sont, pour l'ordinaire, un peu plus vêtues; elles sont plus petites que les hommes et ont le visage plus agréable. Les hommes ont tout le corps tatoué, les oreilles percées d'une grande ouverture. Ce peuple est bienfaisant et pacifique; quelques individus exercent l'hospitalité dans toute son étendue et avec toute la pureté des anciens temps: mais ils sont fort portés au vol. Sur le sol, qui est sec et stérile, on voit de vastes plantations de petites cannes à sucre, de bananes et d'eddoës; mais le bois et l'eau sont très-rares dans ce pauvre pays. Des restes de plantations sur les montagnes, d'énormes colonnes ou masses de pierres érigées dans les cimetières à la mémoire de leurs chefs et de leurs héros morts, montrent que la population de cette île et la puissance de ces habitans ont dû être autrefois plus considérables qu'aujourd'hui. Quelques-uns de ces monumens ont vingt-sept pieds de haut; de petits meubles sculptés avec délicatesse, qu'on voit chez cette nation, sont des preuves évidentes de son aptitude pour les arts et de son goût.

» 5°. Loin de cette terre et de toutes les autres îles du grand Océan, habitées par la première race d'hommes, on trouve, près de l'extrémité sud-ouest de cette vaste mer, les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande, peuplées par la même race. Le teint des insulaires est d'un brun jaunâtre, et rendu encore plus foncé par l'usage où ils sont de le tatouer, ou plutôt de le découper en sillons réguliers, qui empêchent souvent la barbe de croître. En général, ils sont d'une grande taille, robustes et formés pour la fatigue; leurs membres sont vigoureux et bien proportionnés, excepté les genoux, qui sont un peu difformes, parce qu'ils s'appuient trop sur leurs jambes dans leurs pirogues. Les femmes sont communément maigres; bien peu ont les traits supportables; leurs genoux sont aussi gros que ceux des hommes; elles sont maltraitées par leurs maris, qui les chargent de tous les travaux pénibles, comme chez tous les sauvages. Cette nation est hospitalière, sincère et généreuse; les guerriers y sont intrépides et hardis; leur inimitié est implacable et cruelle, et leur vengeance va jusqu'à manger leurs captifs. Ils paraissent au reste avoir beaucoup de bon sens, et n'être pas dépourvus de goût et d'industrie.

» Quant aux variétés des hommes de la seconde race des insulaires du grand Océan, elles sont toutes en dedans des tropiques.

» 1°. La Nouvelle-Calédonie, pays très-étendu, quoique proche du continent de la

Nouvelle-Hollande, est habitée par une race d'hommes absolument différente des naturels de cette dernière terre, qui sont très-minces, et ils diffèrent à plusieurs égards de tous les insulaires appartenant à la première race répandue sur les îles orientales du grand Océan. La plupart des habitans de la Nouvelle-Calédonie sont grands et robustes; il n'y en a point au-dessous d'une taille ordinaire; mais les femmes, qu'on y soumet aux travaux les plus pénibles et les plus vils, sont communément petites. Tous ces insulaires ont le teint noirâtre, ou plutôt enfumé, les cheveux crépus, mais peu laineux; la barbe touffue, les traits mâles et prononcés; ils se fendent le bas de l'oreille, et ils l'élargissent comme les habitans de l'île de Pâques. J'ai vu un homme qui y portait dix-huit pendans d'écaille de tortue d'un pouce de diamètre et de trois quarts de pouces de largeur: de beaux contours dessinent leurs membres forts et nerveux. En général, les traits des femmes sont grossiers; elles ont le visage rond, les lèvres épaisses, la bouche large; très-peu ont la physionomie agréable; elles ont cependant les dents belles, les yeux vifs, les cheveux bien bouclés; le corps de celles qui n'ont pas fait d'enfans est bien proportionné. Ce peuple est d'un caractère doux, bienfaisant et obligeant pour les étrangers; mais un sol ingrat, leur fournissant à peine une maigre subsistance, ne pouvait nous donner ni racines ni végétaux. Nous y avons laissé un chien et une chienne,

avec un verrat et une truie. Ces animaux fourniront peut-être un jour de nouveaux alimens à ces insulaires.

» 2°. Le teint des habitans de Tanna, l'une des Nouvelles-Hébrides, est presque aussi noir que celui des insulaires dont on vient de parler; quelques-uns seulement l'ont un peu plus clair. Les extrémités des cheveux de ceux-ci sont d'un brun jaunâtre; les cheveux et la barbe des autres sont toujours noirs et crépus, et quelquefois laineux. En général, ces insulaires sont grands, robustes, bien faits, et ne sont nullement gros; ils ont des traits mâles et remplis de hardiesse; bien peu ont une physionomie désagréable. Le teint des femmes ne diffère pas de celui des hommes. Celles qui ne sont pas mariés sont bien faites; mais presque toutes sont laides, quelques-unes même sont affreuses. Je n'en ai aperçu que deux qui eussent des traits passables et le visage riant; les deux sexes ont les oreilles percées de grands trous, ils y portent plusieurs gros anneaux d'écailles de tortue : la cloison des narines est trouée aussi, et ils y placent un petit bâton ou une pierre blanchâtre cylindrique. Leurs cheveux sont frisés d'une manière particulière, ce qui fait ressembler leur tête au corps d'un porc-épic qui a redressé ses piquans. Les hommes sont tout nus, seulement ils enveloppent leurs parties naturelles de feuilles attachées par un lien à une corde qu'ils nouent autour de leur ceinture : ils gravent des figures sur leur

poitrine et sur leurs bras, et ils y appliquent des plantes qui élèvent la cicatrice au-dessus du reste de la peau. Ils sont bons, paisibles et très-hospitaliers; ils paraissent être braves dans les combats. Avant de connaître que nos armes étaient meilleures et plus meurtrières que les leurs, un seul homme, avec un dard ou une fronde, se plaçait souvent dans un sentier, et empêchait un détachement de huit ou dix d'entre nous de pénétrer plus avant. Ils furent d'abord défians et jaloux; mais dès que nous sûmes quelques mots de leur langue, et que nous les eûmes convaincus que nous ne voulions pas leur faire de mal, ils nous laissèrent passer et repasser en liberté. J'ai fait plusieurs milles dans le milieu des terres, accompagné d'une ou deux personnes seulement; je ne sache pas qu'ils nous aient jamais rien dérobé. Ils montraient quelquefois autant de légèreté que les autres nations du grand Océan, quoiqu'en général ils me paraissent plus sérieux; mais ils sont vifs, animés, et prêts à rendre tous les services qui dépendent d'eux, et à donner toutes les informations qu'on demande.

» 3°. Les naturels de Mallicolo sont petits, agiles, minces, noirs et laids; et de tous les hommes que j'ai vus, ce sont ceux qui approchent le plus des singes : leur crâne est d'une construction très-singulière; depuis la racine du nez, en arrière, il est beaucoup plus déprimé que celui des autres peuples que nous avons eu

occasion d'examiner : les femmes sont difformes et laides, et obligées, comme tant d'autres, de servir de bêtes de somme : elles portent les provisions de leurs maris fainéans, et elles soignent seules les plantations. Les Mallicolais ont généralement les cheveux laineux et crépus ; ils se percent les oreilles et le nez ; ils attachent de gros anneaux à leurs oreilles, et passent de petits bâtons ou des pierres dans leur nez ; ils ont le teint couleur de suie, les traits grossiers, les os des joues et la face larges, toute la physionomie extrêmement désagréable, les membres grêles, quoique d'une belle forme, et le ventre tellement serré par une corde, qu'aucun Européen ne pourrait supporter ce pénible état sans tomber malade ; les parties naturelles sont enveloppées et relevées vers la ceinture, suivant la méthode des habitans de Tanna et de la Nouvelle-Calédonie ; l'un de leurs bras est orné d'un bracelet, qu'on leur met quand ils sont jeunes, de manière qu'on ne peut plus l'ôter dans la force de l'âge. J'ai aperçu plusieurs individus couverts de poils sur tout le corps, sans excepter le dos, et j'ai observé la même particularité à Tanna et à la Nouvelle-Calédonie. Les Mallicolais sont agiles, vifs et remuans ; quelques-uns nous semblèrent méchans et malicieux, mais la plupart sont bons et paisibles. Ils aiment la joie et le plaisir, la musique, le chant et la danse. Quoique leurs traits empoisonnés n'aient pas tué les chiens sur lesquels nous les essayâmes, peut-être n'en

sont-ils pas moins dangereux; car ces insulaires nous retenaient la main avec beaucoup d'inquiétude et d'empressement quand nous voulions en essayer la pointe sur nos doigts. Je ne puis pas concevoir d'ailleurs pour quelle autre raison ils prendraient tant de soin de conserver la substance résineuse dont ils les enduisent. Quiros, qui vit la même nation, soupçonna aussi que leurs traits sont empoisonnés; ce qui peut faire supposer qu'ils sont des ennemis cruels et implacables; mais, pour leur rendre justice, j'observerai qu'ils se montrèrent envers nous pénétrés d'un sentiment de justice et d'humanité. La plupart d'entre eux prirent de grands soins pour ne pas nous donner des raisons de plaintes, et ils craignaient tellement que leurs compatriotes commençassent les hostilités, qu'ils nous ont paru sentir l'importance d'une première agression, qui pouvait entraîner des représailles de notre côté: de plus, ils ont employé souvent des précautions pour ne pas nous causer de l'ombrage.

» Quoique les habitans de la Terre du Feu n'appartiennent à aucune des races du grand Océan, et qu'ils descendent probablement des habitans de l'Amérique méridionale, nous ne pouvons pas nous dispenser d'en parler; mais la plupart des voyageurs, et même des historiens, ayant souvent confondu les différens peuples des extrémités de l'Amérique méridionale, je tâcherai d'abord de les classer avec plus de précision.

» Le capitaine Wallis, qui a mesuré les ha-

bitans de l'entrée du détroit de Magellan, a trouvé que la plupart avaient de cinq pieds dix pouces à six pieds de haut, et plusieurs six pieds cinq pouces et six pieds six pouces, et un des plus grands avait six pieds sept pouces) mesure d'Angleterre); Bougainville n'en a vu aucun qui eût moins de cinq pieds cinq à six pouces (mesure de France), et aucun qui eût plus de cinq pieds neuf à dix pouces : mais l'équipage de *l'Étoile* en avait rencontré auparavant plusieurs de six pieds. M. de La Giraudais, qui commandait cette flûte, dit que le moindre de ceux qu'il aperçut, en 1766, avait cinq pieds sept pouces de France. M. Duclos-Guyot, qui commandait la frégate *l'Aigle*, nous apprend que les plus petits de ceux qu'il rencontra en 1766 avaient cinq pieds sept pouces de France, et que les autres étaient beaucoup plus grands. Si l'on en croit Pigafetta, compagnon de Magellan, il vit au port Saint-Julien un peuple haut de huit pieds d'Espagne, c'est-à-dire de neuf pieds quatre pouces d'Angleterre. Knivet, qui visita avec Cavendish, en 1592, le port Désiré, y trouva des hommes de seize palmes, c'est-à-dire de six pieds anglais, en comptant quatre pieds et un demi-pouce pour une palme. Richards Hawkins parle aussi, en 1593, des Américains du port Saint-Julien, qui étaient d'une si haute taille, que les voyageurs les prenaient souvent pour des géans. Quelques Espagnols ont prétendu que derrière le Chili il existe une peuplade haute de dix ou

douze pieds; mais comme ce témoignage est trop vague, et qu'il n'est appuyé sur aucune autorité, nous ne le compterons pour rien. Il paraît donc que sur le continent d'Amérique, près du cap des Vierges, il y a une nation dont les individus sont d'une taille et d'une force extraordinaires; qu'aucun d'eux n'a moins de cinq pieds dix pouces (d'Angleterre); que plusieurs ont plus de six pieds; qu'un individu mesuré avait six pieds sept pouces, et même que, suivant Pigafetta, quelques-uns ont sept pieds quatre pouces. Dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, on trouve des peuplades d'une taille encore plus haute que celle que mesura le capitaine Wallis; car Falkner, qui passa plusieurs années au milieu de ces nations, dit que le grand cacique Cangapol, qui résidait à Huichin, sur le Rio-Negro, avait sept pieds quelques pouces de haut. Falkner, en se levant sur la pointe de ses pieds, ne pouvait pas lui toucher le sommet de la tête : il ajoute qu'il ne se souvient pas d'avoir vu un Indien qui eût un pouce ou deux de plus que Cangapol : le frère de ce cacique avait environ six pieds : ces deux frères étaient de la tribu des Puelches. Ces peuplades vont rarement sur les bords de la mer, ou aux environs du détroit de Magellan, et par conséquent elles sont peu connues des navigateurs qui touchent sur ces côtes. C'est un étrange phénomène pour nous que de voir toute une nation conserver une taille d'une grandeur si remarquable; dans nos sociétés, un

commerce perpétuel avec des étrangers fait que les races ne se maintiennent pas pures; la corruption et la débauche des peuples polis rend d'ailleurs la confusion des races encore plus fréquente. Cette dépravation est portée si loin, qu'O-maï lui-même est devenu l'objet de la convoitise de quelques Anglaises de haut rang. Les Puelches au contraire, et les autres Patagons, vivent dans un pays peu fréquenté par des nations différentes de la leur: leurs voisins, les Espagnols du Chili et du Rio-de-la-Plata, ayant très-peu de communication avec eux, ils ont le bonheur de n'être pas troublés par les incursions et les déprédations de ces dangereux ennemis. Ils tirent aisément leur subsistance de la chasse et de leurs nombreux troupeaux sur un sol fertile en pâturages, d'une étendue immense, borné par la mer, et séparé des autres nations par de hautes chaînes de montagnes: cette position empêche l'abâtardissement de leur noble race. Les mariages se faisant toujours parmi des individus d'une grande taille, la haute stature et la force du corps deviennent plus fixes, et déterminées d'une manière plus invariable; il ne faut pas oublier que, comme la croissance du corps dépend aussi des alimens, du climat et de l'exercice, tout concourt à rendre les Patagons plus forts, plus robustes et plus grands. La chasse leur procure toute sorte de gibier; le climat est assez doux, et ils ont d'ailleurs des vêtemens de peaux. Enfin ils sont rarement en repos; ils

rôdent dans les terrains immenses de l'Amérique méridionale au sud du Rio-de-la-Plata, jusqu'au détroit de Magellan : ils montent à cheval, ils vont à la chasse, ils se forment à l'usage de leurs armes : ces exercices leur donnent de la force, sans que des travaux trop prématurés et trop violens rapetissent leurs corps, et sans que la disette et la faim affaiblissent leurs organes. Le nord présente un exemple curieux de ces vérités. Les gardes du feu roi de Prusse, et même ceux du monarque actuel, qui sont d'une taille peu commune, vivent à Potsdam depuis plus de cinquante ans; un grand nombre des bourgeois de cette ville sont aujourd'hui (en 1785) d'une très-haute taille, et on est surtout frappé de la stature gigantesque de beaucoup de femmes : cela provient sûrement des liaisons et des mariages des gardes avec les bourgeoises. D'après tous ces témoignages, il me paraît injuste et indécent de se moquer de ceux qui croient encore qu'il existe à l'extrémité de l'Amérique méridionale des peuplades d'une taille extraordinaire.

» Au sud du détroit de Magellan, sur la Terre du Feu, on rencontre une peuplade abâtardie, qui paraît avoir singulièrement dégénéré des nations du continent. Sa grosse tête, ses larges épaules, sa forte poitrine, même les traits de son visage, prouveraient qu'elle descend des Patagons, quand même Falkner, observateur intelligent et exact, ne nous aurait pas appris qu'elle appartient aux Yacanna-Cunnihs. Il paraît d'a-

près les relations citées plus haut que tous les individus de la grande race vue par Byron, Wallis, Bougainville, La Giraudais et Duclos-Guyot, avaient des chevaux : les bourgades des Yacanna-Cunnihs n'en ont pas ; c'est même de là qu'ils tirent leur nom, car Yacanna-Cunnih signifie *homme à pied;* et comme ceux qu'ont observés le capitaine Cook dans son premier voyage, et plusieurs navigateurs hollandais et français, n'avaient point de chevaux, et naviguaient ordinairement sur des canaux d'écorce, cette particularité confirme l'assertion de Falkner : il est cependant possible que les habitans des parties les plus occidentales de la Terre du Feu descendent des Key-yous, tribu des Huilichés, qui appartiennent à la nation des Moluchés, et qui sont petits de taille, mais trapus. Les individus que nous avons rencontrés dans la baie de Noël leur ressemblaient réellement un peu : ils étaient petits, trapus, avaient la tête grosse, le teint d'un brun jaunâtre, les traits grossiers, le visage large, les os des joues proéminens, le nez plat, les narines et la bouche grandes, la physionomie sans expression, les cheveux noirs et lisses qui pendaient autour de la tête d'une manière désagréable, la barbe peu fournie et courte, tout le haut du corps annonçant la force, les épaules et la poitrine larges, le ventre étroit et aplati, le scrotum très-long, les cuisses minces et maigres, les jambes pliées, les genoux larges, et les pointes du pied tournées en dedans ; les pieds ne

sont point proportionnés aux parties supérieures : ces hommes sont absolument nus, et ne portent qu'un petit morceau de peau de phoque sur le dos : les femmes ont à peu près les mêmes traits, le même teint et les mêmes formes; en général, elles ont de longues mamelles pendantes; outre la peau de phoque ordinaire, un petit morceau de peau d'oiseau ou de phoque couvre leurs parties naturelles : la physionomie de tous ces Pecherais annonce la misère; ils paraissent doux et pacifiques; mais leur stupidité est extrême; ils ne comprenaient aucun de nos signes, très-intelligibles d'ailleurs pour toutes les nations du grand Océan. De tous les mots qu'ils prononçaient nous n'avons distingué que celui de *pesserei*, qu'ils répétaient souvent de manière à nous faire croire qu'ils voulaient exprimer leur amitié pour nous, et qu'ils trouvaient une telle chose bien. Quand ils parlaient, j'observais que leur langue comprend l'*r* et l'*l* précédée d'un *th* anglais, et qui ressemble un peu à *ll* des habitans du pays de Galles, et plusieurs sons grasseyés. Ils sentaient l'huile de baleine, et exhalaient une puanteur insupportable, de manière que nous les sentions de loin; dans les plus beaux jours ils tremblaient de froid. En un mot, la nature humaine ne paraît nulle part dégradée à un état si misérable que chez ces êtres pitoyables, malheureux et stupides.

Causes des différences de l'espèce humaine dans les îles du grand Océan.

» Telles sont les différences les plus remarquables qui forment les variétés des deux grandes races que nous avons observées dans les îles du grand Océan. Il reste à assigner les causes les plus probables qui produisent ces différences remarquables des deux races. L'exposition à l'air libre, l'action du soleil, la manière de vivre, le climat, la nourriture, enfin des coutumes particulières exercent une influence puissante sur la couleur, la taille, les habitudes et la forme du corps; mais il faut convenir en même temps que ces causes ne sont pas les seules, et que le climat surtout ne produit pas seul des effets aussi extraordinaires; car les Hollandais établis au cap de Bonne-Espérance depuis cent vingt ans sont toujours blancs et pareils aux Européens à tous égards : en les comparant avec les Hottentots, indigènes de cette partie du monde, on voit que la manière de vivre, et les alimens joints au climat ne suffisent pas même pour produire cette différence, puisque quelques-uns des fermiers hollandais les plus éloignés de la ville du Cap vivent presque de la même façon que les Hottentots leurs voisins. Ils ont de misérables huttes, mènent une vie errante, suivent tout le jour leurs troupeaux, se nourrissent de lait, du produit de leur chasse et de la chair de leurs bestiaux. Si donc le climat opère une altération essentielle, il faut un

long espace de temps; et nos connaissances sur les migrations des peuples étant si imparfaites, et toutes nos observations philosophiques sur cette matière très-modernes, nous ne pouvons guère donner que des conjectures.

» Il faut observer pourtant que, lorsque les peuples blancs du nord vont habiter les climats chauds du tropique, ils changent bientôt, ainsi que leurs enfans, et que peu à peu ils se rapprochent, par la couleur et par d'autres rapports, des anciens habitans; il est cependant toujours aisé de les distinguer de ces peuplades aborigènes. D'un autre côté, il est vrai aussi que, si les nations nées près de la ligne sont transportées près du pôle, elles conservent leur couleur noire sans aucun changement. Mais dans ces comparaisons il faut toujours avoir égard aux mêmes circonstances; car si deux Européens également blancs vont habiter sous le même climat chaud, et que l'un, bien vêtu, évite autant qu'il lui est possible de s'exposer à l'air ou au soleil, tandis que l'autre est obligé de travailler en plein air, ayant à peine quelques haillons pour se couvrir, bientôt ils différeront beaucoup de couleur. Si cette diversité dans la manière de vivre a lieu pendant plusieurs générations, les descendans de ces deux hommes ne se ressembleront plus guère.

» Dans le nord de l'Europe les Danois sont d'une blancheur remarquable; ils ont des yeux bleus et des cheveux roux ou blonds : les Bohémiens, les Polonais, les Russes, et en général

toutes les nations slaves ont le teint brun, les yeux noirs, et les cheveux châtains ou noirs, quoique quelques-uns de ces peuples habitent des latitudes plus hautes que les premiers. Il faut chercher ici l'origine de cette différence, non pas dans le climat, mais dans les migrations : les Goths sont sans doute les plus anciens habitans du nord, et par conséquent ils ont eu plus de temps pour se blanchir peu à peu que les tribus européennes des environs, et ils ont eu aussi moins d'occasions de former des mariages et des alliances avec les nations situées plus au sud, qui avaient le teint brun et les cheveux noirs. Les Slaves ou les Sauromates descendent des Mèdes qui habitaient jadis la Perse moderne : ils furent long-temps établis au nord du Caucase et de la mer Noire, pays très-chaud en été; et au cinquième siècle ils étaient près du Danube, d'où ils se répandirent insensiblement dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui. S'ils conservent toujours le caractère d'une peuplade du sud, cette singularité s'explique par-là. Ils quittèrent le sud à une époque plus récente que les Goths et les autres peuplades teutones, et ils se sont mêlés davantage avec les tribus asiatiques d'un teint plus brun que les Danois et les Goths du nord.

» Il paraît donc s'ensuivre de cet exemple que les peuples plus blancs, exposés à un soleil vif dans les climats chauds, prennent bientôt un teint plus brun; et quand ils ont une fois

pris un caractère fixe, ils le conservent avec très-peu d'altération : mais je suppose qu'ils ne changent point leurs alimens, leur manière de vivre et de s'habiller, et qu'ils ne se mêlent pas avec les nègres, les mulâtres, et les autres peuplades des climats chauds, aborigènes ou mélangées; autrement il y a tout lieu de croire que leur tempérament et leur teint dégénéreraient insensiblement.

» Si les nègres ou d'autres peuplades au teint noirâtre se transplantent dans des climats tempérés, ou presque froids, ils ne perdent pas aisément leur couleur : s'ils ne se marient pas hors de leur race, les premières générations offrent à peine des altérations parmi les enfans. Le passage du noir au blanc paraît en effet plus difficile que celui du blanc au noir; l'épiderme admet les rayons du soleil et l'action de l'air, jusqu'à ce que la membrane réticulaire soit colorée de brun; mais dès qu'elle l'est une fois, rien n'est assez fort pour en arracher la teinte foncée : l'expérience journalière paraît confirmer cette vérité. Un homme qui s'expose seulement un jour à un soleil ardent brunit beaucoup, et six ou huit mois de précautions et de soins ne suffisent pas quelquefois pour le blanchir : il est probable que les premiers germes de l'embryon tiennent de la couleur, de la taille, de la forme et du tempérament des parens, et que deux peuplades différentes venant à diverses époques et par plusieurs voies dans le même climat, mais gardant une manière op-

posée de vivre, et prenant des nourritures un peu dissemblables, conservent une différence visible dans le teint, la taille, la forme et l'habitude du corps.

» En appliquant cette induction aux deux espèces d'hommes du grand Océan, on supposera, avec assez de vraisemblance, qu'elles descendent de deux différentes races d'hommes : quoiqu'elles vivent à peu près dans le même climat, elles ont conservé une différence de couleur, de taille, de forme, d'habitude de corps et de tempérament. Tâchons de prouver qu'elles viennent réellement de deux différentes races d'hommes.

» Les meilleurs historiens ont toujours pensé que les nations qui en général parlent la même langue sont de la même race ou de deux races qui ont de l'affinité entre elles, à moins que le témoignage bien authentique d'un écrivain contemporain, ou qui a consulté des anciens monumens qui n'existent plus, ne déposent du contraire. Par la même langue, en général, je comprends les dialectes divers d'une langue : il est sûr, par exemple, que le hollandais, le bas-allemand, le danois, le suédois, le norwégien, l'islandais, l'anglais (dans les mots qui dérivent de l'anglo-saxon), le haut-allemand actuellement en usage, et les restes du gothique qui se trouvent dans le Nouveau-Testament d'Ulfila, sont les dialectes dérivés de la même langue primitive. Ces dialectes diffèrent pourtant à beaucoup d'égards; chacun a des mots

particuliers pour des idées que la nation a acquises après s'être séparée de la mère-tribu, et d'autres dont elle s'est enrichie par la conquête où par ses liaisons avec un nouveau peuple. La plupart des mots, quoiqu'un peu altérés, conservent toujours assez de type original pour montrer aux étymologistes qu'ils appartiennent à la même langue-mère. Ainsi les cinq peuples du grand Océan que j'ai cités comme étant des branches de la première race parlent tous des dialectes qui ont une affinité frappante dans la plupart de leurs mots, et paraissent descendre originairement de la même nation.

» J'ai recueilli des mots de la langue de chaque peuple que nous avons visité, afin de pouvoir juger jusqu'à quel point ces différens langages se ressemblent. J'ai remarqué qu'en général les langues des cinq peuples désignés plus haut, et qui sont ceux des îles de la Société, des îles des Amis, des Marquésas, de l'île de Pâques et de la Nouvelle-Zélande, ne diffèrent qu'en un petit nombre de mots; que la différence de la plupart de ces mots ne consiste que dans le changement d'un petit nombre de voyelles ou consonnes, et qu'il y en a beaucoup dans tous les dialectes qui sont restés absolument les mêmes. Ces nations descendent donc toutes de la même tribu. Les différences des dialectes proviennent seulement de la difficulté de prononcer des consonnes que quelques insulaires articulent plus aisément, tandis que d'autres les ont entièrement omises. Quand une

race émigrante trouva dans sa nouvelle contrée de nouveaux poissons et de nouvelles plantes, il fallut leur donner de nouveaux noms, qui ne peuvent exister dans aucun des autres dialectes. Les qualités de ces animaux, les nouveaux végétaux dont on tirait de nouveaux alimens ou de nouveaux vêtemens exigeaient nécessairement d'autres noms.

» Pour prouver maintenant que les autres nations du grand Océan sont d'une race différente de celles des peuples que je viens de nommer, il suffit de recourir à leurs langages, qui non-seulement diffèrent en tout de l'idiome dont il a été question plus haut, mais qui sont aussi très-distincts l'un de l'autre; on pourrait dire peut-être qu'ils descendent d'autant de nations différentes, s'il n'était pas inutile de les multiplier sans nécessité, puisqu'en effet on aperçoit quelque ressemblance dans les usages, dans la couleur, les formes et l'habitude du corps.

» Si le lecteur veut remonter jusqu'au continent ou jusqu'aux terres des environs pour trouver les races primitives de ces différens insulaires, il n'a qu'à jeter les yeux sur une carte du grand Océan, il verra que cette mer est bornée à l'est par l'Amérique; à l'ouest par l'Asie, au nord par les îles de l'Inde, et au sud par la Nouvelle-Hollande. On est d'abord porté à croire que les habitans des îles du tropique viennent originairement d'Amérique, parce que les vents d'est sont ceux qui domi-

nent le plus dans ces parages, et que les misérables petites embarcations des naturels peuvent à peine naviguer contre le vent. Mais, après un moment de réflexion, on reconnaît que l'Amérique n'a pas été peuplée très-longtemps avant l'époque de sa découverte. On ne trouva sur cet immense continent que trois états ou royaumes qui fussent un peu considérables, et qui eussent fait des progrès un peu remarquables dans la civilisation. L'origine de ces gouvernemens ne remontait qu'à peu près à quatre cents ans avant l'arrivée de Colomb. Le reste du pays était occupé par quelques familles errantes, tellement dispersées sur cette vaste étendue de terre, que souvent il ne se trouvait pas plus de trente ou quarante personnes sur un espace de cent lieues, et de longs intervalles étaient même absolument déserts; au contraire, quand les Espagnols découvrirent quelques-unes des îles du grand Océan, peu d'années après la découverte du continent de l'Amérique, ils les trouvèrent aussi peuplées qu'elles le sont aujourd'hui : il n'est donc pas probable que leur population vienne d'Amérique. Si on consulte d'ailleurs les vocabulaires du Mexique, du Pérou, du Chili, et ceux des autres langues américaines, on n'y aperçoit aucune ressemblance, même éloignée, avec les langues des îles du grand Océan. La couleur, les traits, les formes, le tempérament et les usages des peuples d'Amérique et de ses insulaires sont absolument différens. J'ajouterai

que les distances de six cents, sept cents, huit cents, ou même mille lieues, qui sont entre le continent de l'Amérique et la plus orientale de ces îles, rapprochées de la petitesse et du peu de solidité de leurs pirogues, prouvent, suivant moi, d'une manière incontestable, que leurs habitans ne sont jamais venus d'Amérique.

» Voyons donc si la population des îles du grand Océan ne vient pas de l'ouest : commençons par la Nouvelle-Hollande. Tous les anciens navigateurs, et surtout le capitaine Cook, en 1770, ont trouvé cet immense continent très-peu habité. La petite taille de ses habitans, la singularité de leurs usages et de leurs habitudes, la privation totale des cocos, des bananes cultivées et des cochons, ainsi que l'état misérable de leurs huttes et de leurs pirogues, annoncent assez que les insulaires du grand Océan ne viennent pas de la Nouvelle-Hollande; mais ce qui est encore plus convaincant, leur langue est entièrement différente, ainsi qu'on le voit par les vocabulaires.

» Du côté du nord, les îles du grand Océan se trouvent pour ainsi dire liées aux îles des Indes orientales. La plupart de ces dernières terres sont habitées par deux différentes races d'hommes : sur quelques-unes des Moluques on trouve une race noire qui a des cheveux laineux, qui est haute et mince, qui parle une langue particulière, et qui habite les montagnes de l'intérieur du pays : sur différentes îles, ces hommes sont appelés *Alfouries* ou *Hara-*

foras. Les côtes de ces îles sont habitées par une autre nation qui a le teint brun, des formes plus agréables, les cheveux longs et bouclés, et une langue différente, qui est un dialecte du malais. Les montagnes de l'intérieur de toutes les Philippines sont habitées par un peuple noirâtre, robuste, belliqueux, qui a les cheveux crépus, la taille haute, de l'embonpoint, et qui parle une langue différente de celle de ses voisins; mais sur les bords de la mer habite une race infiniment plus blanche, qui a des cheveux longs, qui parle différens idiomes, et est connue sous des noms divers; mais les *Tagales*, les *Pampangos* et les *Bisayas*, sont les principales tribus. Les montagnards sont probablement les plus anciens, et les autres sont de race malaise; car ce peuple, avant l'arrivée des Européens dans ces mers, avait rempli toutes les îles des Indes orientales. La langue de ces tribus a également plusieurs rapports avec celle des Malais. L'île de Formose ou de Taï-ovan renferme aussi dans l'intérieur de ses montagnes une race d'hommes bruns, qui ont les cheveux crépus et la face large; les Chinois occupent seulement les côtes du pays, surtout les cantons qui sont au nord. Les habitans de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, ont le teint noir: et, par les mœurs, les coutumes, le tempérament et les formes, ils ressemblent beaucoup aux insulaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tanna et de Mallicolo, c'est-à-dire à la se-

conde race des insulaires du grand Océan ; et ces noirs de la Nouvelle-Guinée ont beaucoup de rapport avec ceux des Moluques et des Philippines. Les Ladrones et les Carolines, nouvellement découvertes, sont habitées par une race d'hommes qui a une grande ressemblance avec la première race du grand Océan ; leur taille, leur tempérament, leurs mœurs et leurs usages, tout annonce cette affinité ; et, suivant quelques écrivains, ils ressemblent presqu'à tous égards aux Tagales de Luçon ou de Manille ; de sorte qu'on peut suivre la ligne des migrations par une suite continuelle d'îles, dont la plupart ne sont pas éloignées de plus de cent lieues l'une de l'autre.

Des mœurs et des progrès de la civilisation chez les peuples du grand Océan.

» Le rang que les femmes tiennent dans la société domestique a une extrême influence sur sa civilisation : plus une nation est misérable et grossière, plus elles sont traitées durement : celles de la Terre du Feu détachent des rochers les moules qui servent de nourriture principale à la peuplade : celles de la Nouvelle-Zélande ramassent les racines de fougère dont on se nourrit; elles apprêtent les alimens, préparent le phormium ; elles en font des vêtemens ; elles fabriquent des filets pour la pêche, et elles n'ont jamais un moment de repos, tandis que leurs maris passent la plus grande partie de leur temps dans l'oisiveté : ce sont là

les moindres maux de ces malheureuses ; on ne leur permet pas même de punir leurs petits garçons, qui souvent leur jettent des pierres, ou les battent sous les yeux et du consentement du père : dévouées à la brutalité des hommes, on les traite comme des bêtes de charge, sans leur laisser le moindre exercice de leur volonté.

» Les femmes de Tanna, de Mallicolo et de la Nouvelle-Calédonie ne sont guère moins misérables : quoique nous ne les ayons jamais vues battues ou outragées par leurs propres enfans, elles portent cependant les fardeaux, et elles font tout le travail domestique ; ce sont de vraies bêtes de somme. Il existe une compensation à cette malheureuse condition : peut-être l'état d'oppression dans lequel elles vivent a produit chez elles un plus grand développement des facultés intellectuelles que chez les hommes. Leur constitution plus délicate et leurs nerfs plus irritables les rendent capables de recevoir des impressions plus promptes et plus vives ; elles sont plus portées à l'imitation, et elles observent plus rapidement les propriétés et les rapports des choses ; leur mémoire en conserve mieux le souvenir ; leurs facultés deviennent ainsi plus en état de les comparer et de tirer de leurs perceptions des idées générales. Elles simplifient leurs différens travaux, et souvent parviennent à de nouvelles inventions dans cette partie des arts. Habituées à se soumettre sans réserve aux ca-

prices des hommes, on leur a appris de bonne heure à craindre les écarts des passions : leur réflexion est plus calme et plus froide ; elles cherchent à mériter l'approbation par la douceur et par les caresses; elles contribueront, avec le temps, à diminuer cette dureté de mœurs naturelle aux barbares; ainsi elles disposent ces peuplades à la civilisation. Les Zélandais regardent si bien leurs femmes comme leur propriété, que les pères et les plus proches parens vendaient habituellement les faveurs de ces malheureuses à notre équipage : les pères euxmêmes traînaient souvent ces victimes dans les lieux écartés du vaisseau, et ils les abandonnaient à la brutalité des matelots, qui ne rougissaient pas de leur faire violence malgré leur douleur et leurs larmes. Si ces sauvages défendent quelquefois à leurs femmes tout commerce avec d'autres hommes, et s'ils punissent avec sévérité la transgression de cet ordre, ce n'est pas par des principes d'équité, de modestie et de délicatesse, mais afin d'exercer leur droit de propriété et d'autorité sur elles.

» Les femmes de Taïti, des îles de la Société, des îles des Amis et des Marquésas, sont moins tyrannisées par les hommes : cette raison seule suffit pour prouver que ces insulaires ne sont plus dans l'état sauvage, et qu'il faut les placer un peu au-dessus des barbares. Par une conséquence de ce qui a été dit plus haut, plus un peuple montre d'égards pour les femmes, plus on remarque chez lui des sentimens humains

et des vertus sociales. Les femmes de Taïti et des îles voisines ont des organes extrêmement délicats, l'esprit vif, l'imagination brillante, de la pénétration, de la sensibilité, de la douceur dans le caractère, et un grand désir de plaire. Ces qualités, jointes à la simplicité des mœurs primitives, à une franchise charmante, à une belle taille et à une jolie figure, à un sourire affable, à des yeux pleins de tendresse et de feu, captivent le cœur des hommes, et maintiennent l'influence du sexe dans les affaires domestiques et publiques : elles se mêlent dans toutes les assemblées ; on leur permet de converser librement et sans réserve avec tout le monde ; elles sont ainsi à même de cultiver et de polir leur esprit et celui des jeunes gens : car l'objet principal de leur éducation étant d'apprendre le grand art de plaire, on les instruit de tous les moyens de gagner l'attachement des hommes, et d'acquérir cette amabilité de caractère qui ne manque jamais d'être payée de retour par l'affection, l'amitié et l'amour. Leurs chants, leurs danses, leur rire innocent et leur gaieté badine, tout concourt à enflammer d'amour les jeunes insulaires, et à cimenter des unions qui ne finissent qu'à la mort.

» Quoique les Taïtiennes aient déjà beaucoup poli les mœurs de leurs compatriotes, cependant il reste encore des usages qui semblent prouver que les femmes n'ont pas toujours joui des égards qu'on leur accorde aujourd'hui.

Chez les peuples qui ne regardent les femmes que comme des domestiques, elles sont réduites à prendre leurs repas loin de leurs maîtres orgueilleux. Il en est de même à Taïti et dans toutes les îles de la Société ; je n'ai jamais pu découvrir l'origine de ces coutumes; je crois que c'est un reste de l'état d'avilissement dans lequel vivaient autrefois les Taïtiennes.

» La monogamie est universelle chez toutes les nations du grand Océan. Quelques individus, surtout parmi ceux d'un rang distingué, ont, il est vrai, des liaisons avec plusieurs filles, toujours prêtes à se livrer à la première demande ; mais je n'ai jamais ouï dire qu'une femme mariée ait cédé aux désirs d'aucun amant.

» Quoique la polygamie soit si commune dans les climats chauds et chez les nations barbares, où les femmes sont censées appartenir en propriété aux maris, il est à remarquer qu'elle ne s'est pas introduite dans les îles du grand Océan, situées sous un climat chaud, où le luxe a déjà fait des progrès, et dont les habitans sont fort portés aux plaisirs des sens, non plus qu'à la Nouvelle-Zélande, ni dans les îles qui sont plus à l'ouest, où cependant on estime moins les femmes. Je crois qu'on peut rendre raison de ce phénomène en disant que les mœurs des femmes sont plus douces et plus polies; que le nombre des femmes ne l'emporte pas sur celui des hommes, et enfin qu'il est

facile de quitter une épouse et d'en prendre une autre, comme nous avons eu occasion d'en voir plusieurs exemples.

« O-Amo, mari d'O-Beréa, avait répudié sa femme quand nous arrivâmes à Taïti, et O-Beréa avait pris un autre mari. Patatou avait pris Ouaïnéou, et s'était séparé de son épouse Polateherea, qui vivait avec Mahiné, jeune chef d'Oraïedéa. Je ne crois pas que la monogamie soit toujours un effet de la proportion égale du nombre des femmes et des hommes; je pense au contraire qu'en Afrique la nature des alimens et du climat, et l'usage d'épouser plusieurs femmes, ont produit une disproportion considérable entre le nombre des hommes et celui des femmes; de sorte que maintenant il y naît plusieurs femmes pour un seul homme. On a observé que, chez tous les animaux, les accouplemens produisent le plus communément le sexe de celui qui est le plus vigoureux et le plus chaud : si, par exemple, l'étalon est plus chaud et plus vigoureux que les jumens, il naîtra plus de poulains mâles; mais si les jumens sont plus vigoureuses, si l'étalon est vieux et épuisé par trop de services, il naîtra une plus grande quantité de jumens. Appliquons cette remarque aux habitans de l'Afrique : il est évident que des hommes accoutumés à la polygamie, énervés par l'usage des femmes, sont moins forts, tandis que les femmes conservent un tempérament plus ardent, parce qu'elles ont des nerfs et des organes plus sen-

sibles et une imagination plus vive, et parce qu'on leur rend moins souvent le devoir conjugal. Il n'est donc pas étonnant qu'elles fassent plus de filles que de garçons. Les faits sont d'accord avec cette théorie; car les voyageurs conviennent tous que la polygamie se retrouve chez tous les peuples d'Afrique : aucun d'eux ne rapporte qu'on y trouve beaucoup d'hommes sans femmes; chaque Africain en a au moins une. Quand un peuple adonné à la polygamie vit dans le voisinage des nations monogames, il est probable qu'il tire de ses voisins, de force ou par le commerce, les femmes dont il a besoin; les Africains, qui sont tous polygames, et qui se marient tous, ne peuvent pas profiter de cet avantage; il faut donc qu'il naisse parmi eux plus de femelles que de mâles.

» Quoique les colons établis au cap de Bonne-Espérance ne prennent qu'une épouse, j'ai observé qu'à la ville et à la campagne il y a plus de femmes que d'hommes : c'est peut-être un effet du climat et de la nourriture; mais le libertinage des jeunes gens en est la principale raison : la quantité de femmes esclaves qu'on y importe de Madagascar, du Bengale, de Java, des Moluques et de la côte des Papous, leur donne tant d'occasions de débauche, et tant de facilité de former de bonne heure des liaisons avec ces femmes lascives, que les hommes sont épuisés avant le mariage : il arrive de là que les jeunes Hollandaises de la colonie, nées

sous un ciel chaud, bien nourries, et point affaiblies par le travail, ont plus de force et un tempérament plus ardent, et qu'elles mettent au monde plus de filles que de garçons. On assure qu'au royaume de Bantam il naît dix femmes pour un homme. Les remarques que je viens de faire ne sont que des conjectures, et je souhaite qu'on recueille à l'avenir, avec plus de soin, des faits sur cette partie de l'histoire de l'homme.

» On a prouvé par des listes très-exactes des morts que dans la plupart des pays de l'Europe la proportion des hommes aux femmes est à peu près égale, ou s'il existe de la différence, que le nombre des mâles est plus considérable dans la proportion de 105 à 100. Si c'est là la mesure générale de la nature, l'habitude de la polygamie l'a dérangée dans l'Asie et dans l'Afrique, en énervant l'espèce des mâles. La polygamie étant ainsi établie sur une partie du globe, et la monogamie sur une autre, nous avons lieu de soupçonner que la pluralité des maris est actuellement établie à l'île de Pâques. On dit qu'anciennement les femmes des Mèdes avaient plusieurs maris à la fois, et que celles qui n'en avaient que cinq étaient réputées mal pourvues : chez les anciens Bretons, dix ou douze hommes n'avaient qu'une seule femme; on permet aux femmes de qualité, sur la côte de Malabar, d'épouser autant d'hommes qu'il leur plaît; et enfin un voyageur nous a assuré dernièrement qu'au royaume de Thibet plusieurs

hommes, surtout les frères et les parens, se réunissent pour avoir une épouse en commun, et qu'ils s'excusent en disant qu'il ne se trouve pas dans leur pays un assez grand nombre de femmes. Quelque étrange que soit cet usage, il n'en est pas moins sûr, et il a sans doute des causes particulières. Dans les pays voisins, la Chine, la Boukharie et l'Inde, où les hommes prennent plus d'une épouse, il doit y avoir peu de femmes, parce qu'on les enlève de force, ou par adresse, ou par le commerce; il n'est donc pas surprenant que plusieurs hommes aient une femme en commun. Quand l'île de Pâques fut découverte, en 1722, elle contenait plusieurs milliers d'habitans. Les Espagnols, en 1770, y en trouvèrent environ trois mille, et en 1774 nous en vîmes à peine neuf cents. Ce décroissement de population est singulier; mais ce qu'il y a de plus remarquable, parmi ces neuf cents habitans nous n'avons compté que cinquante femmes en tout; de sorte que le nombre des hommes est à celui des femmes comme dix-sept est à un. L'éruption d'un volcan ou un feu souterrain ont pu détruire la plupart des habitans de cette île: effectivement le capitaine Davis, en 1687, ressentit un tremblement de terre violent dans les parages voisins. Les Taïtiens connaissent les tremblemens de terre, et ils croient qu'ils sont sous la direction d'une divinité particulière, appelée *Maooui*. D'ailleurs cette conjecture est d'autant plus probable, que les habitans de l'île de Pâques construisent en-

core leurs habitations sous terre, et qu'ils les soutiennent par des murailles sèches. Si ce désastre arriva en plein jour, il est vraisemblable que la plupart des hommes, étant hors des cabanes, furent sauvés, tandis que les femmes, qui gardent ordinairement la maison, périrent toutes, excepté celles qui se trouvèrent dans la campagne. Ces femmes servent, suivant toute apparence, à plusieurs maris; elles ne craignent pas de se prostituer à une foule de matelots dans la même heure : cette débauche leur est peut-être habituelle. Si la théorie dont on a parlé plus haut était confirmée par les faits et par l'expérience, il y naîtrait plus de garçons que de filles; mais un trop grand nombre connaissant la même femme, elle ferait peu d'enfans, comme il arrive aux malheureuses qui servent aux plaisirs du public.

» Tous les peuples du grand Océan étant monogames, quoiqu'ils descendent des nations orientales de l'Inde, presque toutes adonnées à la polygamie, il paraît que ce n'est ni la sagesse ni la vertu qui les ont portées à suivre cet usage conforme à la nature et aux vues de la Providence. Les premières peuplades qui s'établirent sur ces îles étaient composées probablement d'un nombre égal de femmes et d'hommes; et ce hasard les fit renoncer à la polygamie, à laquelle ils étaient accoutumés dans leur patrie. La médiocre étendue des terres nouvelles rendit nécessaire la continuation de cette coutume; car, si dans une petite

île un homme s'appropriait les droits de plusieurs hommes, en prenant pour lui seul les femmes qui doivent servir à plusieurs, on s'en apercevrait bientôt; on ne tarderait pas à se venger de cette usurpation injurieuse, et chaque individu rentrerait dans les droits dont on voulait le priver.

» Les jeunes femmes de Taïti et des îles voisines prodiguant sans scrupule leurs charmes à plusieurs amans, cette conduite suffirait ailleurs pour les écarter du mariage; mais ces peuples n'ont pas les mêmes idées. Si elles font un enfant, le jeune homme avec qui elles vivent est censé en être le père, et il jouit dès lors, ainsi que la mère, de tous les priviléges du mariage. Les hommes les plus distingués de la peuplade ne craignent pas d'épouser les filles qui ont eu des amans.

» Pendant notre seconde relâche à Oulietéa, Boba, chef d'O-taha, venait nous voir souvent. Un jour qu'il était sur notre bord, il aperçut ses sœurs qui s'avançaient vers le vaisseau dans une pirogue, et, me montrant la plus jeune, il m'engagea à lui dire *veheïné pouva* dès qu'elle serait arrivée. J'adressai donc ces mots à la jeune fille, sans savoir quelles en seraient les suites; la sœur aînée releva à l'instant les vêtemens de sa sœur cadette; elle me montra qu'elle avait des marques de puberté, et répéta cette cérémonie deux ou trois fois. Je m'informai alors de l'objet de cette action, et j'appris que sur ces îles c'est une espèce de déshonneur de ne pas avoir

des marques de puberté. Dès que ces marques paraissent, les jeunes femmes sont obligées de subir une opération très-douloureuse. On tatoue sur leurs fesses de grandes raies arquées: ces raies sont honorables, et c'est une espèce de prééminence de pouvoir faire des enfans. Si un homme accuse une femme de ne pas porter ces marques, elle ne peut pas, en honneur, se dispenser d'en mettre la preuve sous ces yeux (1). J'ignore quelle est l'origine de ces étranges coutumes : il suffit d'avoir exposé le fait.

» Il paraît que les hommes n'ont habité que malgré eux les extrémités des zones tempérées, et qu'ils n'ont choisi que fort tard, pour leurs demeures, ces climats rigoureux. La douceur du ciel en dedans et aux environs des tropiques, l'accroissement qu'y prennent les animaux et les végétaux, la facilité de se procurer de la subsistance et un abri contre l'inclémence du ciel, la profusion des fruits et des racines qui y croissent spontanément, tout porte à croire que c'est dans cette partie de la terre que l'homme s'établit d'abord : ce qui confirme cette opinion, c'est que l'homme sau-

(1) Les Thraces ne s'embarassaient point de la chasteté de leurs filles, qui admettaient dans leurs bras tous les hommes qu'elles voulaient; mais ils épiaient avec soin la conduite de leurs femmes, qu'ils achetaient fort cher de leurs parens. Ils s'imprimaient déjà une espèce de tatouage qui était réputée une marque de noblesse. Ceux qui n'étaient pas tatoués passaient pour être nés dans l'abjection. (HÉRODOTE, *liv.* 5, *chap.* 6.)

vage ne peut pas affronter les vicissitudes et les rigueurs des pays situés aux extrémités de la zone tempérée, vers les zones glaciales, et que le hasard, ou une nécessité cruelle, ont pu seules fixer les peuplades à vivre dans ces misérables contrées.

» Quoique les insulaires du grand Océan n'aient point de liaison avec des peuples très-policés, on remarque que leur civilisation est plus avancée à tous égards, suivant qu'ils se trouvent plus loin des pôles : ils jouissent d'une subsistance plus variée et plus abondante; ils ont des habitations plus spacieuses, plus propres et mieux adaptées au climat; leurs vêtemens sont plus légers, plus commodes; la population est plus nombreuse, les sociétés sont mieux réglées, la sûreté publique est mieux établie contre les invasions étrangères, leurs manières sont plus polies et plus agréables, les principes de la morale plus connus et plus généralement pratiqués, les esprits susceptibles de plus d'instruction : ils ont quelques idées vagues d'un Être Suprême, d'une vie à venir, de l'origine du monde; tout paraît tendre à leur bonheur comme individus et comme membres d'une nation. Au contraire, les misérables sauvages qui habitent les environs de la zone glaciale sont les plus dégradés de tous les êtres humains : le peu d'alimens qu'ils se procurent est dégoûtant; ils se réfugient dans les plus mauvaises cabanes qu'on puisse imaginer; leurs grossiers vêtemens ne les mettent pas à

l'abri des rigueurs du climat; les peuplades sont peu nombreuses: sans liens et sans affections réciproques, exposés à toutes les insultes des usurpateurs, ils se retirent dans d'affreux rochers, et paraissent insensibles à tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur et de l'industrie: une stupidité brutale forme leur caractère; quand ils sont les plus forts, ils sont perfides, et agissent contre tous les principes de l'humanité.

» En comparant la situation des naturels de la Terre du Feu et de la Nouvelle-Zélande avec celle de leurs voisins, on voit encore mieux que les peuples qui habitent les extrémités glaciales de notre globe ne jouissent pas d'autant de bonheur que les nations du tropique. Aux environs de la baie de Noël, les habitans sont en petite quantité; et à en juger par ce qu'en ont vu les autres navigateurs, et par l'aspect général du pays, la population ne peut pas y être considérable: ces terres sont les plus méridionales de celles où nous avons trouvé des hommes; ces sauvages ne nous ont pas paru sentir leur misère et la vie affreuse qu'ils mènent. Plusieurs chaloupes remplies vinrent à notre vaisseau, et ceux qui les montaient n'avaient d'autres vêtemens qu'un morceau de peau de phoque, qui ne descendait pas assez bas pour couvrir la moitié de leurs fesses; leur tête, leurs pieds, et le reste de leur corps, étaient exposés à un degré de froid qui, au milieu de l'été, nous paraissait vif, quoique nous

fussions bien habillés; la température de l'air était communément de 46 à 50° du thermomètre de Fahrenheit; ni les hommes ni les femmes ne cachaient leurs parties naturelles; ils exhalaient tous une puanteur insupportable, effet de l'huile rance de baleine dont ils se servent souvent, et de la chair pourie de phoque dont ils se nourrissent : je pense que tout leur corps est profondément imprégné de cette odeur désagréable : leurs cabanes sont des bâtons liés ensemble, qui forment une espèce de voûte pour une hutte, basse, ouverte et ronde; ils joignent et rapprochent les arbrisseaux des environs, et ils couvrent le tout avec de l'herbe sèche, et çà et là de morceaux de peau de phoque; la cinquième ou la sixième partie de toute la circonférence est laissée libre pour une porte et pour un foyer. Nous n'y avons observé d'autres ustensiles et d'autres meubles qu'un panier, un petit sac de natte, un crochet d'os attaché à un long bâton d'un bois léger, destiné à détacher les coquilles des rochers, un arc mal fait, et quelques traits; leurs pirogues sont de l'écorce pliée tout autour d'une pièce de bois qui tient lieu de platbord : quelques autres bâtons d'environ un demi-pouce d'épaisseur, placés dans l'intérieur de la pirogue, tout près l'un de l'autre, de manière à former une espèce de pont, sont destinés tout à la fois à tenir ouverte la cavité de la pirogue, et à empêcher qu'on ne brise le fond en marchant dessus : dans un coin de ces

misérables embarcations, ils mettent un monceau de terre, et par-dessus ils entretiennent un feu perpétuel, même en été. Outre la chair des phoques dont on a déjà parlé, ils se nourrissent de coquillages qu'ils font griller; ils frissonnent et paraissent fort affectés du froid; ils regardaient le vaisseau et ses différentes parties d'un air indolent et stupide, que nous n'avons remarqué dans aucune des nations du grand Océan.

» La baie Dusky est la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande où nous soyons abordés. L'observatoire de l'astronome était fixé à un canton qui gît par 45° 47′ de latitude sud. Cette baie, qui a plusieurs lieues d'étendue, se divise en bras de mers spacieux et remplis d'oiseaux de différentes espèces, et d'une quantité prodigieuse d'excellens poissons : des troupeaux nombreux de phoques couvrent ses rochers. Ces ressources devraient inviter les insulaires à s'y établir : nous n'y avons cependant trouvé que trois familles. Leurs huttes sont des bâtons fichés en terre, et mal couverts de glaïeuls et de joncs. Les naturels n'ont aucune idée de culture ou de plantations; leurs vêtemens ne couvrent que la partie supérieure du corps, et laissent les jambes et les cuisses exposées à l'air; ils s'accroupissent contre terre pour les cacher sous leurs manteaux, qui sont communément d'une malpropreté extrême : ces trois familles semblaient indépendantes les unes des autres. En arrivant

au port de la Reine Charlotte, nous rencontrâmes quatre ou cinq cents insulaires sur les côtes; quelques-uns avaient du respect pour des vieillards tels que Tringobouhi, Goubaya et Tairito, qui paraissent être leurs chefs. Le poisson n'y est pas moins abondant qu'à la baie Dusky; mais il est moins bon : les oiseaux, surtout les oiseaux aquatiques, y sont plus rares, et nous n'y avons aperçu qu'un phoque, quoique nos deux vaisseaux y aient relâché en différens temps. Le peuple y est vêtu de la même manière que dans le premier canton : ses habitations, surtout les hippas ou les forteresses, sont meilleures, plus propres, et garnies de roseaux dans l'intérieur. Il n'existe point de plantations; mais on y connaît les noms de *tarro* et de *gormalla*, que les habitans des îles du tropique donnent à l'eddoës et à la patate; ce qui annonce que cette peuplade descend d'une tribu qui cultivait ces deux plantes, et qu'elle a perdu ou négligé ce moyen de subsistance, ou parce qu'elle a trouvé une plus grande quantité de poissons ou de nourritures animales, ou parce qu'elle a fui si précipitamment de sa première patrie, qu'elle n'a pu emporter des racines avec elle, ou enfin par pure stupidité et par indolence; car nous avons vu ces sauvages manger de la racine de fougère, qui est très-grossière et très-mauvaise. Le climat, sous le 41e. parallèle sud, serait favorable à la culture des eddoës et des patates : il est évident que les naturels ont été autre-

fois plus heureux. Les Zélandais de l'île septentrionale qui vinrent à notre bord avaient de meilleures pirogues et des vêtemens plus beaux. Nous ne pûmes pas faire d'observations sur leur condition, parce que nous ne les vîmes qu'en passant; mais d'après ce qu'on a dit dans la relation du premier voyage de Cook, et d'après ce que m'a confirmé de bouche ce célèbre navigateur, il est sûr qu'ils ont des plantations bien cultivées, très-étendues, régulières, enfermées de haies de ronces très-fortes et très-belles; qu'un district de quatre-vingts lieues au moins reconnaît un chef suprême; que des chefs inférieurs y administrent la justice, et que les insulaires semblent vivre avec plus de sûreté et plus d'aisance dans ce canton que dans aucune autre partie de l'île.

» Ce qu'on vient de dire semble prouver que le genre humain est très-multiplié en dedans ou près des tropiques, et très-clair-semé vers les extrémités du globe. Les exemples qu'on a rapportés prouvent aussi que les peuplades qui sont privées de liaisons avec les nations très-civilisées ont les facultés physiques et morales moins avancées à mesure qu'on s'éloigne des régions du tropique, comme on l'a déjà dit plus haut : il est donc probable que les fibres et tout le corps des sauvages des climats froids contractent une dureté ou une rigidité qui cause l'engourdissement, l'indolence et la stupidité; leurs cœurs deviennent insensibles aux mouvemens de la vertu, de l'honneur et

de la conscience, et incapables d'attachement et de tendresse.

» Tournons maintenant nos yeux vers Taïti, la métropole des îles du tropique, et vers ses heureux habitans, et portons nos regards sur toutes les îles de la Société et des Amis. Quoique la population y soit considérable, à proportion de l'étendue du pays, il est probable que ces îles pourraient nourrir un bien plus grand nombre d'hommes, et que dans les temps à venir on y remarquera un accroissement de population, s'il n'arrive point de catastrophes, ou si on n'y établit pas des usages et des règlemens qui tendent à ralentir ou à arrêter la propagation de l'espèce humaine. La fertilité du sol, des plaines et des vallées, la végétation rapide, et la succession non interrompue des cocos, des fruits à pain, des pommes, des bananes, des eddoës, des patates, des ignames et de plusieurs autres fruits excellens; la division des terres en propriétés particulières, le soin qu'y prennent les naturels d'élever des cochons, des chiens et des volailles; l'aisance et la propreté de leurs maisons et de leurs pirogues; les moyens ingénieux qu'ils emploient pour pêcher; le goût et l'élégance qu'on remarque dans plusieurs de leurs ustensiles et de leurs meubles; leurs vêtemens si bien adaptés au climat, et variés d'une manière si adroite dans le tissu et les couleurs; l'aménité, la politesse et la délicatesse de leurs manières; leur caractère franc et joyeux; leur hospitalité et la

bonté de leur cœur; la connaissance qu'ils ont des plantes, des oiseaux, des poissons, des coquillages, des insectes, des vers, etc., des astres et de leurs mouvemens, des vents et des saisons; leur poésie, leurs chansons, leurs danses et leurs ouvrages dramatiques, leur théogonie et leur cosmogonie; la distinction des rangs et les usages divers de leur société civile; les moyens employés pour la défense du pays et le châtiment des peuplades ennemies: tout annonce qu'ils sont infiniment supérieurs aux tribus dont on a parlé plus haut.

» Le climat contribue sans doute à ces avantages, et on pourrait même dire, avec raison, que c'en est la principale cause; mais comme nous avons découvert plus à l'ouest de nouvelles îles, sous le même climat et sous la même latitude dont les insulaires étaient bien moins avancés dans la civilisation et dans les jouissances de la vie, il faut chercher ailleurs l'origine de cette différence.

» Les idées et les progrès des hommes dans les sciences, les arts, les manufactures, la vie sociale, et même la morale, doivent être regardés comme la somme totale des efforts qu'a faits le genre humain depuis son existence. Les premières peuplades entretinrent sûrement des liaisons entre elles; elles propagèrent et amassèrent ainsi des connaissances utiles, des principes fixes, des règlemens positifs, des professions mécaniques, qui se transmirent à leur postérité. Les sciences, les arts, les manu-

factures, les lois et les principes de l'Égypte et des nations de l'Orient furent adoptés en partie par les Grecs, qui les transmirent aux Romains; les peuples modernes ont retrouvé plusieurs découvertes qui avaient été perdues long-temps depuis les anciens. Deux systèmes remarquables sortirent de la Chaldée et de l'Égypte, et se répandirent, l'un dans l'Inde, à la Chine et aux extrémités de l'Orient, et le second à l'ouest et au nord. On en aperçoit encore çà et là des restes; mais dans l'intérieur de l'Afrique méridionale et sur tout le continent de l'Amérique on n'en a point découvert de vestiges, ou du moins très-peu. Plus une peuplade ou une nation a conservé des restes des anciens systèmes, plus elle les a modifiés et adaptés à sa position particulière, plus elle a créé de nouvelles idées et de nouveaux principes sur cette première base, et plus cette peuplade doit être avancée dans la civilisation et jouir d'un certain degré de félicité; au contraire, elle doit être plus ou moins misérable, suivant que les circonstances l'auront obligée à oublier les anciens systèmes, surtout si elle n'a pas réparé cette perte par de nouveaux principes et de nouvelles idées fondés sur le même plan. Différentes causes peuvent avoir produit dans les peuples qui ont quitté la mère-patrie l'oubli des idées que celle-ci conservait: des haines intestines, par exemple, obligent des hommes à abandonner leur pays et le climat dans lequel ils ont été élevés. Pour se

mettre à l'abri du pouvoir ou des outrages de leurs ennemis, ils errent sur un grand espace de terre non occupées, qui sont dans un climat plus froid; ils ne trouvent plus les fruits du tropique qui croissaient spontanément dans leur patrie; les racines, qui fournissaient une subsistance abondante avec peu de culture, exigent des travaux fort pénibles, et offrent à peine les simples besoins de la vie, parce que la végétation n'est pas aussi forte et aussi rapide dans leur nouveau pays. Supposons que cette tribu devienne par le laps du temps une nation, de nouvelles divisions en détachent une autre portion qui va se fixer encore plus loin du soleil, où la rigueur des hivers empêche les racines et les fruits les plus vivaces de croître. Quoique ces hommes fussent obligés de travailler un certain temps dans la contrée qu'ils habitaient avant leur fuite, ils étaient sûrs au moins de s'y procurer de la nourriture; mais, ne connaissant pas encore les productions spontanées de leur nouveau climat, ils errent çà et là avec peine pour chercher des alimens; ils tâchent de tuer par force ou par adresse des animaux ou des oiseaux, ou de prendre du poisson dans les rivières ou dans les mers. Ces circonstances changent absolument leur manière de vivre, leurs habitudes, leur langage, et je dirais presque leur nature; leurs idées ne sont plus les mêmes; ils négligent ou ils perdent à jamais le souvenir des découvertes qu'ils avaient faites dans leur pre-

mier état : l'arbre dont ils tiraient jadis leur vêtement ne croît plus dans cette nouvelle contrée ; leur retraite a été si brusque, qu'ils n'ont emporté avec eux ni plantes, ni graines, ni aucun des animaux domestiques dont ils employaient jadis les peaux ; ils sont cependant obligés de se procurer quelque couverture pour se préserver des rigueurs du climat et de l'inclémence du vent et de la pluie : ils se servent donc des graminées ou des filamens de quelque autre plante, ou des peaux d'oiseaux ou de phoques : la vie errante qu'ils mènent en cherchant leur subsistance les contraint à changer de demeure aussi souvent que le gibier ou le poisson deviennent rares ; ils croient que ce n'est pas la peine de bâtir des maisons vastes et commodes ; une hutte qu'on élève au besoin suffit pour les mettre à l'abri des vents froids, de la pluie, de la neige et de la grêle. Les vieillards conservent peut-être les noms et les idées des choses dont ils jouissaient autrefois ; mais leurs enfans en perdent le souvenir, et à la troisième ou quatrième génération, ils en oublient jusqu'aux noms : les nouveaux objets qu'ils découvrent, et dont ils commencent à se servir, les forcent à imaginer de nouveaux termes, tant pour les objets eux-mêmes que pour la manière dont ils les emploient ; c'est ainsi que leur langue elle-même s'altère. N'ayant d'autres moyens de subsister que la chasse et la pêche, ils sont obligés de vivre en petites tribus éloignées les unes des autres ; plus rap-

prochés autrefois, ils donnaient plus de momens à la société; ils s'aidaient, se secouraient mutuellement et se communiquaient leurs découvertes; maintenant ils ne peuvent fréquenter que les individus d'une famille ou d'une petite tribu; ils ne peuvent espérer du secours ou de la protection de personne; exposés à la voracité des animaux farouches, et peut-être à la barbarie des autres sauvages, incapables d'entreprendre un ouvrage qui demande les efforts réunis d'un grand nombre, le progrès de leur industrie est proportionné à leur intelligence bornée : il est rare que le hasard fasse naître un homme de génie parmi eux. Toujours occupés des moyens de pourvoir aux plus pressans besoins de la vie, leur esprit ne pense pas à autre chose : cette race perd absolument toutes les idées qui n'ont point de rapport à la chasse ou à la pêche : elle doit donc dégénérer et s'abrutir insensiblement, et tout ce que la raison et l'esprit ont pu inventer pendant des siècles s'anéantit : faute d'exercer leur intelligence, ces créatures humaines redescendent à la condition des animaux; étrangers aux vertus sociales, ils s'attroupent par habitude; tous leurs désirs se bornent à la sensualité et à des jouissances brutales, et l'on retrouve à peine en eux quelques restes de l'image brillante de la Divinité.

» Tout homme sensé, accoutumé à réfléchir et à mettre chaque chose à sa place, reconnaîtra sans peine que la vie des sauvages tient

moins de l'homme que de la brute; que leurs jouissances sont basses et fugitives; que leur misère est habituelle et souvent affreuse : loin d'envier leur sort, il se félicitera des progrès qu'ont déjà faits dans la civilisation les peuples parmi lesquels il a le bonheur de vivre; il n'aura que du mépris ou de la pitié pour ces sophistes atrabilaires qui, dominés par un farouche orgueil et par la manie d'une indépendance exagérée, ne cessent de nous vanter la félicité prétendue de l'homme errant à travers les forêts; système bizarre et meurtrier, qui, plaçant l'état sauvage au-dessus de l'état social, effacerait pour jamais le seul caractère qui nous distingue des autres animaux, la perfectibilité de l'espèce.

Des connaissances astronomiques, et des opinions religieuses des habitans des îles de la Société.

» Toute la saison du fruit à pain, jointe au temps où ces insulaires en manquent, s'appelle *tàao*, et répond par conséquent à une année. Ils comptent les révolutions de la lune, et ils leur donnent, comme à cette planète, le nom de *marama* ou de *malama*. Après m'avoir dit treize noms de lunes ou de lunaisons, ils ajoutaient *hàre te tàou*, c'est-à-dire, l'année s'est écoulée; et ensuite *oumànnou*, souvent, souvent, beaucoup de fois; ce qui semble annoncer que le cycle des lunaisons doit se répéter chaque année. Ils commencent l'année à peu

près en mars, à l'époque où ils font du *mahié*, ou de la pâte aigrie du fruit à pain ; on en cueille alors des quantités immenses pour cela, ce qui le rend très-rare. D'après la seule énumération des treize noms de mois, je ne puis croire que leur année comprenne treize lunaisons : je pense plutôt qu'ils en ont seulement douze, mais qu'ils intercalent de temps en temps un treizième mois, afin de mettre de l'accord entre l'année solaire et l'année lunaire. Je ne sais pas s'ils répètent souvent cette intercalation. Voici les noms qu'ils donnent aux mois :

1. O-porore-o-moua (1), ... Mars.
2. O-porore-o-mouri, ... Avril.
3. Moureha, ... Mai.
4. Oouhi-èiya, ... Juin.
5. Houri-àma (ouhirri-oma), . . . Juillet.
6. Tàooua, ... Août.

(1) Quelques-uns des mois ont des noms d'une signification connue ; mais j'ignore ce que signifient les autres. *O-porore-o-moua* signifie la première faim ou le besoin. *O-porore-o-mouri* signifie la dernière faim : le fruit à pain étant au temps de sa maturité quand on en cueille des quantités considérables pour en faire de la pâte aigre, on peut expliquer pourquoi on a donné ces noms à ces deux mois. Le quatrième mois, *Ouhi-èiya*, a certainement rapport à la pêche à la ligne. Le huitième mois, *O-te-ari*, est ainsi nommé à cause des cocos nouveaux, qui probablement sont alors très-abondans. Le neuvième mois, *O-te-taï*, fait allusion à la mer ; le onzième, *Ouac-ahou*, à leur étoffe ; le douzième, *Pipirri*, à une sorte d'épargne ou d'avarice peut-être relativement à la provision des fruits. Les mots renfermés entre deux parenthèses sont les différentes manières d'écrire les noms par les différentes personnes qui les ont entendus.

7. Houri-èrre (ouhirri-èrre-erre-èrre), ... Sept.
8. O-te-ari, ... Octob.
9. O-te-taï, ... Nov.
10. Ouare-hou (oouaheou, suivant Hawkesworth), ... Déc.
11. Ouac-ahou, ... Janvier.
12. Pipirri, ... Février.
13. E-ounounou.

» Chaque mois, suivant ce qu'on m'a dit, est de vingt-neuf jours, ce qui approche de la durée d'une lunaison. Si leur année n'a que douze mois, elle ne contient que trois cent quarante-huit jours; mais, en y ajoutant un treizième, elle en a trois cent soixante-dix-sept. Dans le premier cas, elle a douze jours de moins; et dans le second, elle en a douze de plus que l'année solaire; ce qui me fait croire qu'ils ont un moyen qui nous est inconnu de mettre d'accord l'année solaire et l'année lunaire. Ce qu'il y a de plus remarquable, j'ai trouvé que chacun des vingt-neuf jours du mois a un nom particulier, comme chez les Persans. Leur mois commence dès le moment où la nouvelle lune paraît, et après les vingt-huit et vingt-neuvième jours, ils disent que la lune est morte, *marama matté;* ce qui prouve que leurs mois ne sont pas exactement de vingt-neuf jours; qu'ils en ont quelquefois trente, et d'autres fois vingt-neuf, suivant que la lune se montre plus tôt ou plus tard; car s'ils comptaient exactement vingt-

neuf jours pour un mois, il serait bientôt plus court que la nouvelle lune, et alors ils ne pourraient pas dire des deux derniers jours : « *Marama matté*, la lune est morte. »

» Chaque jour est divisé en six heures, et la nuit également. Pendant le jour, ils se contentent de les mesurer à peu près par la hauteur du soleil ; mais bien peu sont en état de déterminer le commencement et la fin de ces divisions par la hauteur des étoiles pendant la nuit. Ces heures, qui répondent à deux des nôtres, ont des noms particuliers, et elles sont de la même longueur que celles des Chinois. Je n'ai appris les noms que de quelques-unes : ils appellent minuit *otourahaï-po ;* depuis minuit jusqu'à la pointe du jour, *octaï-yaou ;* la pointe du jour, *outata-taheita ;* le lever du soleil, *era-ouao ;* quand le soleil devient chaud, ils donnent à cette heure le nom de *erà-t-ououerra ;* quand il est midi, ils disent *erà-t-ououate.* La partie du soir, avant le coucher du soleil, est nommée par eux *ouaheihei ;* et celle qui est après le coucher du soleil, *era-ouopo.*

» Avec ces divisions de temps, ils observent les corps célestes d'une manière exacte ; ils savent que les étoiles fixes ne changent pas de position l'une à l'égard de l'autre : une longue expérience leur a fait découvrir celles qui se lèvent et se couchent à certaines saisons de l'année : ils déterminent par-là le mouvement progressif des planètes, et les points du compas pendant la nuit. Topia était si habile sur

ces matières, que dans une navigation de près d'un an, au milieu d'une mer inconnue, il ne se trompa jamais en montrant au capitaine Cook de quel côté était Taïti. Ils distinguent chacune des planètes et différentes étoiles par des noms particuliers : le soleil s'appelle *Era*, et la lune *Marama;* Vénus, *Touroaa;* Jupiter, *Matari*, et Saturne, *Na-ta-hia;* les pléiades portent le nom de *E-ouhettoa oouhàa* (1); Sirius ou le chien, *Taouhettouroa;* les étoiles formant le baudrier d'Orion sont appelées *E-ouhetto mahou;* la voie lactée, *T'eiya*, et une comète, ou une étoile brûlante, *E-ouhettou-ouerra*. Les naturels ont aussi un nom pour les étoiles tombantes, qu'ils appellent *Epo;* ils croient que c'est un mauvais génie qui passe rapidement à travers les cieux. D'autres étoiles que celles dont on vient de parler ne leur sont pas étrangères; mais leurs connaissances astronomiques ne s'étendent qu'aux parties du monde qui sont près de Taïti; car à quelque distance de cette île, l'aspect varierait, et ils ne s'y reconnaîtraient plus. Cependant une astronomie aussi bornée et des pirogues aussi légères que les leurs ne les ont pas empêchés d'acquérir des

(1) Je ne sais pas assez la langue de Taïti pour donner la signification littérale de tous ces noms, mais je puis la donner de quelques-uns. Les sept étoiles sont appelées *Eouhetto-ouhaà*, ou les étoiles du nid. Les Taïtiens ont probablement cru apercevoir la figure d'un nid dans la position de ces étoiles. *Ta-houettou*, nom du chien, signifie *la grande étoile;* ils lui ont donné ce nom avec raison. *T'Eiya*, nom de la voie lactée, semble signifier une voile. *E-ouhettou-ouerra*, nom d'une comète, signifie *l'étoile brûlante.*

connaissances sur la position des îles voisines. Topia, le plus intelligent des Indiens qu'aient jamais rencontrés les navigateurs européens sur ces îles, avait été à dix ou douze jours de navigation à l'ouest d'Oulietea; et, suivant le calcul du capitaine Cook, il avait parcouru environ quatre cents lieues marines, ou vingt degrés de longitude. Tandis qu'il était sur *l'Endeavour*, il raconta l'histoire de ses voyages, et il donna les noms de plus de quatre-vingts îles qu'il connaissait; il décrivit leur grandeur et leur position : il avait été sur la plupart de ces terres; et comme il remarqua bientôt parmi les officiers du bord l'utilité des cartes, il donna les directions nécessaires pour en tracer une suivant son récit. Il indiquait toujours la région des cieux où chaque île est située, et observait en même temps si elle était plus grande ou plus petite que Taïti; haute ou basse, habitée ou déserte, et il ajoutait de temps en temps des détails sur le pays.

» Leur système actuel de religion est un des polythéismes les moins révoltans qu'on ait inventés. Voici ce que nous en a appris Touavaï. Le mot d'*eatoua* a une signification d'une très-grande étendue : quoiqu'à proprement parler il signifie la Divinité, on peut aussi le traduire par le mot de *génie*. Ils admettent un être qu'ils appellent *Eatoua-Rahaï*, qui est le Dieu suprême, ou celui qui domine sur tous les autres. Chacune des îles qui environnent Taïti a sa divinité particulière, ou, comme on pourrait le

dire avec raison, sa divinité tutélaire. Taïti et Eimeo sont sous la direction particulière de Orouà-Attou; Tanè préside à Houaheiné; O-rou à Oulietea; Orra à O-Taha; Taooutou à Bolabola; O-Tou à Mauroua; et Taroà est la divinité principale de Tabouamànou. C'est toujours à cette divinité particulière que le grand-prêtre de chaque île s'adresse dans les prières qu'il fait au grand moraï du prince de l'île. Ils croient que la grande divinité est la cause première de tous les êtres divins et humains; et, comme ces peuples ont mêlé partout l'idée de la génération, on la retrouve dans l'origine de leurs dieux inférieurs : voilà pourquoi ils donnent à l'*Eatoua-Rahaï* une compagne du sexe féminin : tous les *Eatouas* inférieurs, et même les hommes, viennent de l'union de l'Eatoua-Rahaï avec cet être du sexe féminin. Sous ce point de vue, ils donnent à la grande divinité le nom de *Ta-rou-Tèay-Etoumo*, la grande tige génératrice; mais sa femme n'est pas de la même nature que lui : ils croient que c'est une substance matérielle et dure, qu'ils appellent *O-Te-Papa*, un rocher. Ce couple a procréé *O-hina*, la déesse qui a créé la lune, et qui habite dans un nuage noir qu'on voit au milieu de cette planète; *Te-Vhettou Mataraï*, le créateur des étoiles; *Oumarrio*, le dieu et le créateur des mers; *Orré-Orré* (1), qui est le dieu des vents. Mais la mer est sous la direction de treize dieux, qui ont tous des fonctions parti-

(1) *Orri* signifie le vent.

culières, comme leurs noms semblent l'indiquer. Voici comment on les appelle: 1°. *Ourou-Haddou ;* 2°. *Tamaoui ;* 3°. *Ta-àpi ;* 4°. *Atou Ariono ;* 5°. *Tania ;* 6°. *Tahou-Meonna ;* 7°. *Ota-Maouive* (1); 8°. *Ohvaï* (2); 9°. *Ohvatta ;* 10°. *Ta-Hua ;* 11°. *Tèou-t-eiya* (3); 12°. *Oma-dourou ;* 13°. *O-hvaddou.* Le grand dieu *Taroa T'Eay-Etoumou* habite le soleil, qu'il a créé; il est représenté sous la figure d'un homme qui a de beaux cheveux pendans jusqu'à terre; il passe pour être la cause des tremblemens de terre: les naturels l'appellent alors *O-Maoùi.* Lorsque le capitaine Cook fit, en 1769, le tour de Taïti dans une chaloupe, il aperçut une figure grossière de ce dieu sous l'attribut d'O-Maoùi; elle était dorée et couverte de plumes noires et blanches. C'est la seule fois que j'aie entendu parler d'une image ou d'une statue de leurs dieux; et le capitaine Cook ne dit pas qu'on ait du respect pour cette grossière figure d'O-Maoùi. Suivant une tradition des Taïtiens, la grande divinité a créé les divinités inférieures, dont chacune a formé la partie du monde qui lui a été confiée; l'un produisit les mers, un autre la lune, les étoiles, les oiseaux, les poissons, etc., etc. O-Maoùi, après avoir créé le soleil, saisit l'immense rocher O-te-Pàpa, sa femme, qu'il traîna de l'ouest à

(1) *Ma-ou* signifie un requin.
(2) *Ohvaï* est le nom d'une pierre ou d'un caillou.
(3) *T'Eiya* est le nom d'un poisson ou d'une voile de pirogue.

l'est à travers les mers : c'est alors que les îles qu'ils habitent maintenant se détachèrent de la grande masse; O-Maoùi laissa ensuite cette grande terre à l'est, où elle existe maintenant. C'est à cette époque qu'on confia à chacune des divinités inférieures dont on a parlé plus haut le soin d'une île en particulier. On ne s'adresse pas au dieu Tané plus particulièrement qu'aux autres divinités, et on ne suppose pas qu'il a une plus grande part aux affaires du monde, si ce n'est à Houaheiné, parce que cette île est sous sa surveillance, et qu'il y est révéré comme la divinité tutélaire du pays. Outre ces dieux de la seconde classe, il y en a d'autres d'un rang encore inférieur; l'un de ces petits dieux, appelé *orometouà*, est d'un caractère méchant; il habite surtout près des *moraïs* et des *toupapaous* (des cimetières), dans ou près des petites caisses qui renferment les têtes des défunts; chacune de ces caisses ou boîtes est appelée, par cette raison, *te-hvarré note Orometouà*, la maison du mauvais génie *Orometouà*. Les Taïtiens croient que le mauvais génie, invoqué par les prêtres, tue d'une manière subite celui sur qui doit tomber la vengeance de ce dieu. Je ne pense pas que leurs prêtres soient très-intègres : si on les corrompt, ils empoisonnent sans scrupule l'homme qu'on leur indique, et ils attribuent ensuite cette mort subite à la malignité d'Orometouà. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'on m'a assuré qu'il n'est pas rare de voir les prières des prêtres à

Orometouà s'accomplir. J'ai entendu parler d'un autre génie ou d'un dieu inférieur, appelé *Oromé-haouhaouri*, qui a aussi le pouvoir de tuer les hommes, avec cette différence qu'on ne s'adresse pas à lui en le priant, mais seulement en sifflant. Les génies de la dernière classe sont appelés *tihi*. Les Taïtiens nous ont dit que c'est la substance qui voit, qui entend, qui a la sensation de l'odorat, du goût et du toucher, qui forme les pensées en dedans de nous ; qu'après la mort elle existe séparée du corps, mais qu'elle vit près des cimetières, et qu'elle rôde autour des cadavres ou des os qui y sont déposés : ils la respectent beaucoup, quoiqu'ils ne s'adressent à elle qu'en sifflant. Ils nous ont appris d'ailleurs que ces tihis habitent principalement les figures de bois qu'on place près des moraïs, et qu'ils sont mâles ou femelles suivant le sexe de la personne défunte ; ils les redoutent, car ils croient que ces génies se glissent pendant la nuit dans les maisons, qu'ils mangent le cœur et les entrailles de ceux qui dorment, et qu'ils les font mourir. Ainsi la religion, dans ces contrées comme dans beaucoup d'autres, ne sert qu'à rendre l'homme plus absurde et plus malheureux. »

TROISIÈME VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

CHAPITRE PREMIER.

Premières opérations du voyage jusqu'au départ de la Nouvelle-Zélande.

La seconde campagne de Cook l'avait couvert de gloire en Angleterre et dans toute l'Europe. Le roi d'Angleterre lui donna le grade de capitaine de vaisseau et un emploi dans l'administration de l'hôpital de Greenwich. Le 29 février 1776, la Société royale de Londres l'admit à l'unanimité dans son sein, et dans la suite elle lui décerna le prix fondé par sir Godfrey Copley, pour être donné à celui qui aurait fait les expériences les plus utiles à la conservation des hommes. Le soin qu'il avait pris de la santé de ses équipages l'avait rendu digne de cette distinction. De tels succès ne firent qu'augmenter, en Angleterre, le zèle des découvertes. Le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, conçut l'idée d'une troisième expédition pour décider une grande question qui avait partagé les géographes. Il voulait vérifier s'il était possible de pénétrer dans le grand Océan par la baie d'Hudson, et s'il existait un passage

entre le nord de l'Amérique et de l'Asie. Les fatigues que Cook avait éprouvées durant huit ans consécutifs empêchèrent de lui proposer cette nouvelle entreprise. On ne voulut cependant pas perdre le fruit de son expérience et de ses lumières ; il fut consulté sur le plan de cette campagne et sur le choix de l'officier à qui on devait la confier. Cook, qui avait d'abord discuté assez froidement les avantages que l'on pouvait en attendre, et les moyens les plus propres de les obtenir, s'anima insensiblement; et lorsqu'on vint à lui parler de l'officier à qui l'on pouvait confier une mission de cette importance, il resta un instant dans le recueillement; ensuite, s'élançant de son siége, il dit qu'il s'en chargerait lui-même. Cette proposition, qui répondait au désir que l'on n'avait osé exprimer, fut acceptée avec transport, et les préparatifs furent faits sans perdre de temps. (1)

Cook montait le vaisseau *la Résolution ;* il avait sous ses ordres *la Découverte*, commandée par le capitaine Clerke, qui avait été son second lieutenant durant le dernier voyage autour du monde. Les deux vaisseaux furent équipés avec tout le soin possible, et munis de tout ce qui était nécessaire pour le voyage.

Le roi d'Angleterre, dont les vues bienfaisantes s'occupaient des habitans de Taïti et des autres

(1) Voyez *Biographie universelle*, article COOK, par M. de Rossel, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes.

îles du grand Océan où aborderait Cook, lui ordonna d'y porter des animaux utiles à ces peuplades. On embarqua un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, avec du foin et des graines pour leur subsistance. Cook se proposait d'en prendre encore d'autres au Cap.

« Afin de mieux remplir les généreux desseins du roi, on me donna, dit Cook, une quantité suffisante de graines de nos légumes qui pouvaient convenir aux habitans des îles du grand Océan, et ajouter à leurs moyens de subsistance.

» On me remit de plus, par ordre du bureau de l'amirauté, une foule de choses propres à augmenter l'industrie, et améliorer le sort des pays où je relâcherais. Les deux vaisseaux avaient d'ailleurs une cargaison assez considérable d'outils et d'instrumens de fer, de miroirs, de verroterie, qu'ils devaient échanger contre des provisions ou donner en présent.

» On s'occupa avec le même zèle des besoins des équipages; on leur donna des vêtemens convenables pour les climats froids; et on ne me refusa rien de ce qui pouvait, à quelques égards, contribuer à la santé, ou même à l'agrément de mes gens.

» Les soins de l'amirauté allèrent plus loin encore. Ses membres s'empressèrent de donner tous les moyens qui pouvaient rendre le voyage utile à toutes les nations. Ils envoyèrent à bord plusieurs instrumens d'astronomie et de

marine, que le bureau des longitudes voulut bien me confier, ainsi qu'à M. King, mon second lieutenant; nous promîmes l'un et l'autre de faire les observations nécessaires aux progrès de l'astronomie et de la navigation, et de remplacer à cet égard l'observateur de profession qu'on avait d'abord voulu engager.

» Le bureau des longitudes m'accorda la montre marine ou le garde-temps que j'avais emporté dans mon second voyage, et qui avait toujours marché très-exactement.

» On mit à bord de *la Découverte* un garde-temps, et autant d'instrumens d'observation que sur *la Résoluion :* on les confia M. Bayley, qui avait donné durant mon second voyage des preuves de son zèle et de son talent sur *l'Aventure.*

» Le chirurgien, M. Anderson, qui aux connaissances de son art en joignait de profondes en histoire naturelle, se chargea de décrire tout ce qu'on trouverait digne d'attention dans cette science. Il m'avait accompagné dans mon second voyage, et m'avait rendu des services signalés.

» Je devais relâcher à Taïti et aux îles de la Société avant de parcourir les parties septentrionales du grand Océan, et de me rendre à la côte nord-ouest d'Amérique; et le roi voulut profiter de cette occasion, qui semblait ne devoir jamais se retrouver, pour renvoyer O-maï dans sa patrie.

» O-maï quitta Londres avec un mélange de

regret et de satisfaction. Lorsque nous parlions de la Grande-Bretagne, et de ceux qui, durant son séjour en Europe, l'avaient honoré de leur protection et de leur amitié, il était vivement ému, et il avait peine à retenir ses larmes. Mais ses yeux étincelaient de plaisir dès que les îles de la Société devenaient la matière de notre conversation. Il était pénétré de l'accueil qu'il avait reçu en Angleterre, et il avait la plus haute idée de ce pays et de ses habitans; mais le tableau des richesses et des trésors qu'il étalerait à son arrivée, et le flatteur espoir d'obtenir avec cette opulence une sorte de supériorité sur ses compatriotes, calmèrent peu à peu ses regrets.

» Le roi lui avait donné une quantité considérable de ces choses qu'on regarde comme d'utilité ou de luxe dans les îles du grand Océan; il avait reçu d'ailleurs une foule de présens du même genre de lord Sandwich, de M. Banks, et de plusieurs autres personnes. Enfin on n'avait rien négligé durant son séjour à Londres, et on n'oublia rien à son départ de ce qui pouvait lui inspirer une haute idée de la grandeur et de la générosité de la nation britannique. » On verra plus bas qu'arrivé dans sa patrie il fit un mauvais usage de ses richesses, et que, loin de lui avoir procuré le bonheur sur lequel il comptait, il y a lieu de craindre qu'elles ne lui aient attiré de grands malheurs.»

Les deux vaisseaux, qui avaient été gréés et équipés en partie à Deptfort, partirent de ce

port le 29 mai 1776, et arrivèrent à Plymouth le 30 juin.

Cook fait, avant de partir de Plymouth, deux réflexions bien intéressantes : « Au moment, dit-il, où nous allions commencer un voyage qui avait pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, l'Angleterre se trouvait dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres et de nombreuses troupes de terre contre la partie orientale de ce continent, qui avait été reconnue et peuplée par nos compatriotes dans le dernier siècle. Cette circonstance assez singulière m'inspira des réflexions douloureuses. »

Il ajoute ensuite : « L'Europe fut si frappée de la hardiesse éclairée et du courage intrépide des navigateurs qui découvrirent le Nouveau-Monde, ou qui parcoururent les premiers la mer des Indes et le grand Océan, que leurs noms se sont transmis à la postérité avec toute la gloire des anciens Argonautes. Nous n'avons pas, comme les peuples de l'antiquité, changé leurs vaisseaux en constellations; mais, longtemps après leur retour, on allait voir avec une sorte de respect les débris des bâtimens qui avaient fait des navigations si longues et si périlleuses (1).

(1) Il n'en a pas été de même du vaisseau sur lequel Cook avait fait deux voyages, dont un seul eût suffi pour l'illustrer. *La Résolution* fut vendue à un négociant de Dunkerque, qui l'employa à la pêche de la baleine, et elle changea même de nom.

» Quant à moi et à mes braves camarades, qui vivons dans un siècle où l'art de la marine est très-perfectionné, qui profitons des travaux de nos prédécesseurs, et qui les suivons comme nos guides, nous ne devons pas aspirer à la même célébrité. Le public cependant croit devoir encore quelques éloges à ceux qui vont reconnaître les parties du globe où les autres voyageurs ne sont point allés. »

La Résolution avait le même nombre d'officiers, de matelots et de soldats de marine que dans son premier voyage, c'est-à-dire cent douze hommes (1). Le complément de *la Découverte* était aussi le même que celui de *l'Aventure*, excepté seulement que six soldats de marine qu'elle avait à bord s'y trouvaient sans officier (2).

La Résolution sortit de la rade de Plymouth le 11 juillet 1776; Cook était revenu de son second voyage autour du monde le 29 juillet de l'année précédente. Les préparatifs de l'expédition qu'il allait entreprendre l'occupaient depuis plus de six mois, et le lecteur remarquera sans doute avec intérêt cette continuité de travaux.

Cook arriva à Ténériffe le 1er. août, et il y resta jusqu'au 4.

« Si l'on jugeait, dit-il, de l'île entière par

(1) Le premier voyage de *la Résolution* fut le second du capitaine Cook.

(2) Il n'y avait que quatre-vingt-huit hommes sur *la Découverte*.

l'aspect des campagnes aux environs de Sainte-Croix, on en conclurait que Ténériffe est stérile, et qu'elle ne peut pas même fournir à la subsistance de ses habitans. Mais la quantité considérable des provisions que l'on nous vendit nous prouva que les habitans ne consomment point à beaucoup près toutes les productions de leur sol. Outre le vin, on y achète des bœufs à un prix modéré. Ces bœufs sont petits et osseux : la viande en est maigre. Je fis la sottise d'acheter de jeunes bœufs en vie, et je les payai très-cher. Les cochons, les moutons, les chèvres et la volaille y sont à bon marché; on trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raisins, des figues, des poires, des mûres et des melons musqués. L'île produit beaucoup d'autres fruits qui n'étaient pas de saison. Les citrouilles, les ognons et les patates y sont d'une qualité excellente, et je n'en ai jamais rencontré qui se gardent mieux à la mer.

» Les habitans prennent peu de poisson sur leur côte; mais ils font une pêche considérable sur la côte de Barbarie, et ils en vendent le produit à bon compte. Je pense que les vaisseaux qui entreprennent de longs voyages doivent relâcher à Ténériffe plutôt qu'à Madère; quoique, selon moi, le vin de cette dernière île soit aussi supérieur à celui de la première que la bière forte l'est à la petite bière. Mais le prix compense cette différence (1).

(1) On faisait autrefois à Ténériffe une grande quantité de vin sec de Canarie, que les Français appellent *vin de Mal-*

» Le chevalier de Borda, capitaine d'une frégate française qui mouillait dans la rade de Sainte-Croix, faisait de concert avec M. Varila, astronome espagnol, des observations pour déterminer le mouvement journalier de deux garde-temps qu'ils avaient à bord. Ils se livraient à ce travail dans une tente placée sur le môle. M. de Borda eut la bonté de m'associer à ses travaux, et nous pûmes examiner aussi le mouvement journalier de notre montre marine; mais notre relâche à Ténériffe fut trop courte pour tirer un grand avantage du service amical que ce savant et habile navigateur voulut bien me rendre.

» Tandis que nous approchions de la côte, dit Anderson, le ciel étant parfaitement clair, nous eûmes le loisir d'examiner le célèbre pic de Ténériffe. J'avoue que je fus trompé dans mon attente: quoique sa hauteur perpendiculaire soit peut-être plus grande, il est loin d'égaler l'aspect imposant de Pico, l'une des îles Açores. Cette différence vient peut-être de ce qu'il est environné d'autres montagnes

voisie, et que nous nommons en Angleterre, par corruption, *Malmsey*. Ce nom vient de *Malvésia*, ville de la Morée, célèbre par ses vins doucereux. Dans le dernier siècle, et même plus tard, on en importait beaucoup en Angleterre; mais on ne fait guère aujourd'hui d'autre vin à Ténériffe que celui dont parle le capitaine Cook. Les vignes du pays ne produisaient pas, au temps de Glas, historien des Canaries, plus de cinquante pipes de Malvoisie annuellement. Cet auteur dit que les habitans cueillent les raisins encore verts, et qu'ils en tirent un vin sec et substantiel propre aux climats chauds.

très-hautes, et de ce que Pico n'en a qu'une seule.

» Derrière la ville de Sainte-Croix, le pays s'élève peu à peu; il est d'une hauteur modérée. Plus loin dans le sud-ouest, le sol s'élève davantage, et il continue à monter jusqu'au pic, qui de la rade ne paraît guère plus haut que les montagnes dont il est entouré. Le sol semble ensuite s'abaisser depuis le pic aussi loin que l'œil peut s'étendre, mais par un mouvement assez doux. Croyant que notre relâche serait seulement d'un jour, je ne fis pas dans l'île toutes les courses que j'avais projetées, et, malgré mon envie, je ne pus aller au sommet du pic.

» A l'est de Sainte-Croix, l'île semble être d'une stérilité complète. Des chaînes de montagnes se prolongent vers la mer; on y trouve des vallées profondes qui aboutissent à d'autres montagnes ou collines qui coupent les premières et qui sont plus élevées. Celles qui courent vers la mer semblent avoir été battues par les vagues qui y ont laissé des empreintes de leur action : elles se montrent comme des rangées de cônes, dont les sommets offrent beaucoup d'inégalité. Les collines ou montagnes transversales, à l'égard de ces dernières, sont plus unies.

» L'après-midi du jour de notre arrivée, j'allai dans une de ces vallées, avec le projet de gagner les sommets des collines les plus éloignées, qui semblaient couvertes de bois; mais

je n'eus que le temps d'en atteindre le pied. Après avoir fait environ trois milles, je ne vis aucun changement dans l'aspect des collines les plus basses, qui produisent en abondance l'*euphorbia canariensis :* on est surpris que cette plante, grosse et pleine de suc, croisse si bien sur une terre si brûlée. Lorsqu'on la brise, il en sort une quantité considérable de suc; et l'on pourrait supposer que, quand elle est sèche, elle doit se trouver réduite à rien : cependant quoique le bois en soit mou et léger, il est assez fort. Les habitans croient que le suc de cette plante est corrosif; je leur démontrai avec beaucoup de peine qu'ils se trompaient. J'insérai un de mes doigts dans cette plante, et, ma peau n'étant point altérée, ils convinrent que j'avais raison. Ils coupent l'euphorbe, la laissent sécher, et la brûlent ensuite. Je ne rencontrai d'ailleurs dans cette vallée que deux ou trois espèces d'arbrisseaux, et un petit nombre de figuiers.

» Une roche compacte, bleuâtre, et mêlée de quelques particules brillantes, sert de base aux collines; on voit dispersées sur la surface, de grosses masses d'une terre ou d'une pierre rouge et friable. Je trouvai souvent aussi la même substance disposée en couches épaisses; le peu de terre répandu çà et là était un terreau noirâtre. On rencontrait aussi quelques morceaux d'une autre substance, dont la pesanteur et la surface polie me firent croire qu'elle était entièrement métallique.

» Il faut sans doute attribuer l'état de décomposition de ces collines à l'action perpétuelle du soleil qui calcine leur surface : les grosses pluies doivent entraîner ensuite les parties décomposées. Si l'on admet cette supposition, on expliquera pourquoi leurs flancs offrent de si grandes inégalités. Les diverses substances dont elles sont formées, étant plus ou moins perméables à la chaleur du soleil, se détachent dans la même proportion du lieu qu'elles occupaient primitivement; c'est peut-être par cette cause que les sommets qui présentent une roche plus dure ont résisté, tandis que plusieurs portions de la pente ont été détruites. J'ai observé que les sommets de la plupart des montagnes couvertes d'arbres sont d'un aspect plus uni, et c'est, à mon avis, parce qu'elles ont un abri qui les préserve de la pluie et du soleil.

» La ville de Sainte-Croix, qui a peu d'étendue, est assez bien bâtie ; les églises n'ont rien de magnifique au-dehors, mais l'intérieur en est un peu orné. Elles ne sont pas aussi belles que quelques-unes de celles de Madère : cette différence provient plutôt du caractère des habitans que de leur pauvreté. Les Espagnols de Sainte-Croix sont mieux logés et mieux vêtus que les Portugais de Madère, qui semblent disposés à se dépouiller eux-mêmes, afin d'orner leurs églises.

» On voit sur le port, presqu'en face du môle, une belle colonne de marbre, élevée de-

puis peu, et ornée de quelques figures qui ne font point honte à l'artiste. On y lit une inscription en espagnol, qui indique l'époque de l'érection et l'objet de ce monument.

» L'après-midi du 2, quatre d'entre nous louèrent des mules pour aller à la ville de *Laguna* (1), qui a pris son nom d'un lac voisin, éloigné de Sainte-Croix d'environ quatre milles : nous y arrivâmes entre cinq et six heures du soir, par un très-mauvais chemin; rien ne nous dédommagea de nos peines. Laguna est assez grande; ses rues sont tortueuses ; cependant quelques-unes sont d'une largeur passable, et on y voit des maisons assez propres. En général cependant Sainte-Croix, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien supérieur. On nous apprit que Laguna déchoit tous les jours; au contraire la population de Sainte-Croix augmente.

» Pour aller de Sainte-Croix à Laguna, on traverse une colline escarpée qui est très-stérile de ce côté ; en la descendant nous vîmes quelques figuiers et plusieurs champs de blé. Ces espaces de terrain mis en culture sont de peu d'étendue. Il paraît que les habitans ne recueillent du grain qu'à force de travail, car le sol est si rempli de pierres, qu'ils sont obligés de les rassembler et d'en faire de larges tas peu

(1) Son nom espagnol est *San-Christobal de Laguna*; elle passe pour la capitale de l'île. Les gens de loi, et ceux des habitans qui vivent noblement, y résident. Cependant le gouverneur général des îles Canaries réside à Sainte-Croix, qui est le centre du commerce avec l'Europe et l'Amérique.

éloignés les uns des autres. Les grandes montagnes qui se prolongent au sud-ouest nous semblèrent bien boisées. Excepté des aloès en fleur que nous trouvâmes près du chemin, nous ne remarquâmes rien d'ailleurs, durant ce petit voyage, qui mérite d'être cité. Nos guides avaient beaucoup de gaieté, et ils nous amusèrent avec leurs chansons pendant la route.

» Les mules font la plupart des gros ouvrages ; nous jugeâmes que les chevaux sont rares, et destinés principalement à l'usage des officiers : ils sont d'une petite taille, mais bien faits et pleins de feu. Les habitans emploient les bœufs à traîner des tonneaux sur des chariots très-grossiers, et ils les mettent au joug par la tête ; nous les attelons par les épaules : leur méthode ne semble pas préférable à la nôtre. Dans mes promenades, je vis des faucons, des perroquets, des hirondelles de mer, des goëlands, des perdrix, des bergeronnettes, des hirondelles de terre, des martinets, des merles et des troupes nombreuses d'oiseaux des Canaries ou serins. On trouve aussi à Ténériffe deux espèces de lézards, quelques insectes, tels que des sauterelles, et trois ou quatre espèces de mouche-dragon.

» J'eus occasion de causer avec un habitant du pays, plein d'esprit, d'instruction et de mérite. Il m'apprit plusieurs choses qu'une relâche de trois jours ne m'aurait pas laissé le loisir d'observer. Il me dit, par exemple, que l'île renferme un arbrisseau qui répond exacte-

ment à la description donnée par Tournefort et Linné de l'*arbrisseau à thé* de la Chine et du Japon, et qu'il y est très-commun. Cet Espagnol ajouta qu'on extirpait cet arbrisseau, et que toutes les années il en arrachait pour sa part des milliers dans ses vignes; que les habitans néanmoins en tirent quelquefois une boisson pareille au thé, et qu'ils lui attribuent toutes les qualités de celui qu'on achète des Chinois: ils lui donnent aussi le nom de *thé;* mais ce qui est remarquable, ils assurent que les premiers navigateurs européens le trouvèrent à Ténériffe.

» Le sol produit un fruit singulier que les insulaires appellent citron emprisonné; c'est un citron parfait, enfermé dans un autre: il diffère seulement de celui qui lui sert d'enveloppe en ce qu'il est plus rond. Les feuilles de l'arbre qui donne ce fruit sont beaucoup plus longues que celles du citronnier ordinaire; mais d'après ce qu'on m'a dit, elles sont recroquevillées et n'ont pas la même beauté.

» J'ai su de la même source qu'une espèce de raisin de Ténériffe est regardée comme un excellent remède dans les phthisies. L'air et le climat de cette île sont d'ailleurs d'une salubrité remarquable, et très-propres à donner du soulagement dans ce genre de maladie. Mon Espagnol m'en expliqua la raison : il me dit qu'on peut toujours choisir la température convenable, en fixant sa demeure d'après les divers degrés d'élévation des montagnes, et il me té-

moigna sa surprise de ce que les médecins anglais n'ont jamais songé à envoyer leurs malades à Ténériffe, au lieu de les envoyer à Nice ou à Lisbonne. En allant de Sainte-Croix à Laguna, je reconnus moi-même combien la température de l'air varie : lorsqu'on monte, on ressent peu à peu le froid, qui finit par être insupportable. On m'assura que, passé le mois d'août, personne ne peut habiter à un mille de distance du sommet du pic en ligne perpendiculaire sans éprouver un froid très-rigoureux.

» Quoiqu'il sorte constamment de la fumée des environs de ce sommet, on n'a éprouvé à Ténériffe ni tremblement de terre ni éruption de volcan depuis 1704; le port de Garrachica, où l'on faisait autrefois une grande partie du commerce, fut détruit à cette époque (1).

» Le commerce de Ténériffe est assez considérable, car on y fait quarante mille pipes de vin; on les consomme dans l'île, ou bien on les convertit en eaux-de-vie, qu'on envoie aux îles espagnoles du Nouveau-Monde : l'Amérique septentrionale en tirait chaque année six mille pipes, lorsque ses liaisons avec Ténériffe n'étaient pas interrompues; l'exportation se trouve aujourd'hui diminuée de moitié. En général, le blé de l'île ne suffit pas à la subsistance des insulaires : nos colonies du Nouveau-Monde y

(1) Ce port fut comblé par des torrens de laves brûlantes qui sortirent du volcan. On trouve aujourd'hui des maisons dans les endroits où mouillaient autrefois les vaisseaux.

portaient des grains il y a quelques années.

» Ténériffe produit un peu de soie; mais, à moins de compter les pierres à filtrer qu'elle tire de la grande Canarie et qu'elle exporte, le vin forme le seul objet de son commerce à l'étranger.

» La race d'habitans trouvée dans l'île par les Espagnols, lors de la découverte des Canaries, ne forme plus un peuple distinct (1). Les mariages ont confondu les indigènes et les colons; mais on reconnaît les descendans des premiers à leur grande taille, à la grosseur de leurs os, à leur force. Le teint des hommes, en général, est basané; le visage des femmes offre de la pâleur, et on n'y voit point cette teinte vermeille qui distingue nos beautés des pays du nord. Elles portent des habits noirs comme en Espagne; les hommes paraissent moins asservis à cet usage; ils ont des vêtemens de toute sorte de couleurs, à l'exemple des Français dont ils imitent les modes; nous les avons trouvés honnêtes et polis; ils conservent d'ailleurs la gravité qui est propre aux Espagnols. Quoique nos mœurs et nos manières ressemblent peu à celles des peuples de l'Espagne, O-maï n'y aperçut pas une grande différence; il dit seulement que les habitans de Ténériffe étaient moins affables que les Anglais, et que leur figure approchait de celle de ses compatriotes. »

(1) Lorsque Glas parcourut l'île de Ténériffe, il existait encore quelques familles de Guanches dont le sang ne s'était pas mêlé avec celui des Espagnols.

Après une traversée de deux mois et demi, *la Résolution* arriva au cap de Bonne-Espérance le 18 octobre.

« Les pluies, et la chaleur étouffante qui les accompagne, dit Cook, produisent très-souvent des maladies dans cette traversée. On peut craindre de voir la moitié de son équipage sur les cadres, et les capitaines des vaisseaux ne peuvent trop prendre de précautions; ils doivent purifier l'air dans les entreponts par le feu et la fumée, et obliger les matelots à sécher leurs hardes toutes les fois qu'on en trouve l'occasion. On s'occupa de ces soins avec une assiduité constante à bord de *la Résolution* et de *la Découverte :* ils produisirent sûrement de bons effets; car les fièvres étaient moins fréquentes que dans mes deux premiers voyages. Nous eûmes cependant le chagrin de trouver plusieurs voies d'eau dans tous les hauts. La chaleur brûlante de l'air avait ouvert les coutures; elles étaient si mal calfatées, qu'elles laissaient passer une grande partie de la pluie dans le corps du vaisseau. La plupart des hamacs étaient mouillés, et les officiers qui occupaient la sainte-barbe furent tous chassés de leurs postes. La soute aux voiles prit de l'humidité; la plupart de nos voiles de rechange, n'ayant pu être séchées assez tôt, essuyèrent des avaries considérables, et il fallut employer beaucoup de toile et de temps pour les mal réparer. Le même accident était arrivé à la soute aux voiles durant mon second voyage. Je re-

commandai à ceux qui en étaient chargés d'y prendre garde; mais il paraît qu'ils n'eurent pas égard à mes plaintes.

» Deux ou trois jours avant notre arrivée au Cap, un bâtiment français qui retournait en Europe rompit son câble, et échoua à l'entrée de la baie, où il périt. On sauva l'équipage; mais la plus grande partie de la cargaison fut ensevelie dans les flots, ou, ce qui est la même chose, fut pillée et volée par les habitans de la colonie. Les officiers français m'apprirent ces détails que les Hollandais ne pouvaient nier; néanmoins, pour se disculper d'un crime qui déshonore un peuple civilisé, ils essayèrent de rejeter la faute sur le capitaine, qui, à ce qu'ils disaient, n'avait pas demandé une garde assez tôt.

» *La Découverte* arriva le 10 novembre au matin. Le capitaine Clerke me dit qu'il était parti de Plymouth le 10 août, et qu'il m'aurait joint une semaine plus tôt, si un coup de vent ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traversée dura sept jours de plus que la mienne. Il eut le malheur de perdre un de ses soldats de marine, qui tomba dans les flots; d'ailleurs il ne fit pas d'autre perte, et son équipage arriva bien portant.

» D'après la permission que m'accorda le gouverneur, nous mîmes au pâturage notre bœuf, nos deux vaches avec leurs veaux, et le reste de notre bétail. On me conseilla de tenir près de nos tentes nos moutons, qui étaient au

nombre de seize : on les parquait toutes les nuits. Durant celle du 13 au 14, des chiens, s'étant introduits dans le parc, firent sortir nos moutons de l'enceinte; ils en tuèrent quatre, et ils dispersèrent les autres. Nous en retrouvâmes six le lendemain; mais les deux beliers et deux de nos plus belles brebis manquaient. Le gouverneur se trouvait à la campagne, et je m'adressai au gouverneur en second, M. Hemmy, et au fiscal. Ces messieurs me promirent leurs bons offices. Je sais que les Hollandais se vantent de l'exactitude de la police du Cap; ils disent qu'il est presque impossible à l'esclave le plus adroit et le mieux instruit des routes du pays de se sauver. Cependant mes moutons échappèrent à toute la vigilance des officiers du fiscal. Je fus réduit pour les retrouver à employer la plus vile et la plus méprisable canaille de la colonie. Je m'adressai à des hommes qui, si j'en crois ceux qui me les proposèrent, auraient égorgé leur maître, brûlé des maisons, et enseveli sous les ruines des familles entières pour un ducat; après beaucoup de peines et de dépenses, je recouvrai mes moutons, excepté les deux brebis. Je ne pus en avoir aucune nouvelle, et j'abandonnai mes recherches, lorsqu'on m'assura que je devais être content d'avoir retrouvé les deux beliers. L'un des beliers cependant avait été si maltraité par les chiens, qu'il ne semblait pas devoir jamais guérir.

» M. Hemmy voulut réparer la perte que je

venais de faire; il eut la bonté de m'offrir un belier d'Espagne qu'il avait tiré de Lisbonne. Je le refusai, convaincu que les beliers du Cap rempliraient également bien mon objet : je reconnus ma méprise par la suite. M. Hemmy s'est donné beaucoup de peine pour transplanter au Cap les moutons d'Europe ; mais il n'a pu réussir. Il attribuait ce mauvais succès à l'opiniâtreté des habitans de la campagne, qui préfèrent les moutons du pays à cause de leurs grosses queues, dont la graisse rapporte quelquefois plus d'argent que n'en produit le corps entier d'un mouton d'une autre espèce. Ils croient que la laine de nos moutons d'Europe ne compenserait point ce désavantage. Des hommes éclairés m'ont fait la même observation, et elle paraît fondée; car, en supposant que nos moutons donnassent au Cap une laine de la même qualité qu'en Europe (l'expérience a prouvé le contraire), la colonie manque de bras pour la manufacture. Il est sûr que, si l'on n'y importait chaque jour des esclaves, la population de cet établissement serait moindre que celle d'aucune autre partie du monde habité. »

Tandis que les vaisseaux se disposaient à reprendre la mer, quelques-uns des officiers allèrent voir les environs du Cap. M. Anderson, qui était du nombre, a donné la relation suivante de leur petit voyage.

« Le 16, après midi, je partis dans un chariot avec cinq de nos messieurs pour examiner

les environs du Cap. Nous traversâmes la grande plaine qu'on trouve à l'est de la ville, et qui offre partout un sable blanc pareil à celui qu'on rencontre ordinairement sur les plages de la mer : elle ne produit que des bruyères et d'autres petites plantes de différentes espèces. A cinq heures nous dépassâmes une grosse ferme environnée de champs de blé et de vignobles assez considérables ; elle est située au delà de la plaine, presqu'au pied de quelques collines basses, où le sol commence à devenir meilleur. Entre six et sept heures nous arrivâmes à *Stellenbosch*, le meilleur des établissemens du pays après celui du Cap.

» Le village ne contient pas plus de trente maisons ; il est situé au pied de la chaîne des hautes montagnes, à plus de vingt milles à l'est de la ville du Cap. Les habitations sont propres : un ruisseau coule à peu de distance ; de gros chênes plantés par les premiers colons y donnent de l'ombre, et l'ensemble forme un joli paysage au milieu de ces déserts. On voit autour de la bourgade des vignes et des vergers qui semblent annoncer un sol très-fertile. L'air étant ici d'une sérénité extraordinaire, on doit peut-être attribuer au climat cette belle apparence.

» Je passai la journée du lendemain à chercher des plantes et des insectes dans le voisinage de Stellenbosch : mes soins furent mal récompensés. Peu de plantes se trouvaient en fleur dans cette saison, et les insectes étaient

rares. J'examinai le sol en plusieurs endroits : c'est une argile jaunâtre, mêlée de beaucoup de sable. Les flancs des collines inférieures paraissent bruns et composés d'une espèce de marne.

» Nous partîmes de Stellenbosch le lendemain au matin, et nous atteignîmes bientôt la maison près de laquelle nous avions passé le 16. M. Cloeder, à qui elle appartenait, nous avait fait prier la veille de nous arrêter chez lui. Il nous accueillit avec beaucoup d'hospitalité, et d'une manière qui nous surprit agréablement. La musique commença dès qu'on nous aperçut, et nous dînâmes au son des instrumens. Le repas fut très-élégant, vu la situation du lieu où il se donnait. M. Cloeder nous montra ses caves, ses vergers et ses vignes. Tout cela, je l'avoue, m'inspira le désir de savoir comment l'industrieux Hollandais peut faire naître l'abondance dans un endroit où je pense que les autres nations de l'Europe n'auraient pas même songé à s'établir.

» Nous partîmes l'après-midi ; nous passâmes devant un petit nombre de plantations, dont l'une paraissait très-considérable, et était disposée sur un plan nouveau. Le soir nous arrivâmes à la première ferme qu'on trouve dans le district cultivé appelé *le canton de la Perle*. Nous aperçûmes en même temps Drakenstein, une des colonies du Cap ; elle occupe le pied des hautes montagnes dont j'ai parlé, et contient plusieurs fermes ou plantations de peu d'étendue.

» Le matin du 19 je cherchai des plantes et des insectes; je les trouvai presque aussi rares qu'à Stellenbosch : mais les vallées m'offrirent plus d'arbrisseaux et de petits arbres que les autres cantons dont j'avais fait l'examen.

» L'après-midi nous allâmes voir une pierre d'une grosseur remarquable, appelée par les habitans *Tour de Babylone*, ou *Diamant de la Perle*. Elle gît au sommet de collines basses, au pied desquelles notre ferme était située; et, quoique le chemin ne fût ni escarpé ni raide, il nous fallut plus d'une heure et demie pour y arriver. Elle est de forme oblongue, arrondie vers le haut, et dirigée du sud au nord. Ses côtés est et ouest sont escarpés et presque perpendiculaires. Son extrémité méridionale est escarpée aussi; c'est le point de sa plus grande hauteur. De là elle s'abaisse doucement vers le côté du nord par où nous étions montés. Arrivés au sommet, nous découvrîmes tout le pays.

» Je crois que la circonférence de ce rocher est au moins d'un demi-mille, car il nous fallut une demi-heure pour en achever le tour; déduction faite pour le mauvais chemin et pour nos pauses. Si l'on veut que je compare à un objet connu sa partie la plus élevée, c'est-à-dire son extrémité méridionale, je crois sa hauteur égale à celle du dôme de Saint-Paul. Cette masse ou bloc de rocher n'offre qu'un petit nombre de crevasses, ou plutôt de rainures qui n'ont pas plus de trois ou quatre

pieds de profondeur, et une veine qui la coupe près de son extrémité nord. C'est une espèce d'agglomérat, composé principalement de morceaux de quartz grossier et de mica, liés par un ciment argileux. La veine qui la traverse est de la même substance, mais beaucoup plus compacte; elle n'a qu'un pied de largeur : sa surface est divisée en petits carrés, ou parallélogrammes disposés obliquement : on dirait que c'est un ouvrage des hommes; je n'ai pas observé si elle pénètre bien avant dans le bloc, ou si elle en sillonne seulement la superficie. En descendant, nous trouvâmes au pied du rocher un terreau noir très-fertile, et sur les flancs des collines quelques arbres indigènes qui sont du genre de l'olivier (1), et d'une grosseur considérable.

» Le 20, au matin, nous partîmes de la Perle, et nous suivîmes un chemin différent de celui que nous avions pris en y allant. Nous traversâmes un pays absolument inculte; mais aux environs des collines du Tygre, quelques champs de blé frappèrent nos regards. A midi nous nous arrêtâmes dans un ravin, afin de

(1) On est étonné de ne pas trouver des détails sur la tour de Babylone dans l'ouvrage de Kolbe ou dans celui de l'abbé de La Caille. Le premier observe seulement que c'est une *haute montagne*, et le second se contente de dire que c'est un *monticule très-bas*. La description de M. Anderson a donc le mérite de l'exactitude et de la nouveauté, et elle s'accorde avec les remarques de M. Sonnerat, qui était au Cap en 1781.

M. Gordon, commandant des troupes au Cap, a fait dernièrement trois voyages dans l'intérieur du pays, et on a lieu d'espérer qu'il ne tardera pas à les donner au public.

prendre quelques rafraîchissemens ; nous voulûmes nous promener autour du lieu de notre halte, et nous fûmes assaillis d'un grand nombre de mousquites, les premiers que je visse dans cette colonie. Nous nous remîmes en route l'après-dînée, et nous arrivâmes le soir à la ville du Cap, bien fatigués des secousses de notre chariot.

» Après l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien, continue Cook, que je ne laissai pas à terre ceux qui nous restaient. Je les fis conduire promptement à bord, ainsi que nos autres animaux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés d'Angleterre deux jeunes taureaux, deux génisses, deux chevaux entiers, deux jumens, deux béliers, plusieurs brebis, deux chèvres, quelques lapins et des volailles. Je voulais les déposer à la Nouvelle-Zélande, à Taïti, dans les îles voisines, et sur les différentes terres où je jugerais que leur transplantation serait utile aux navigateurs et aux naturels du pays.

» Les calfats achevèrent leurs travaux à bord de *la Découverte*. Vers la fin de novembre ce bâtiment avait embarqué toutes ses provisions ; il avait des vivres pour plus de deux ans. Je lui procurai d'ailleurs, ainsi qu'à *la Résolution*, les autres choses nécessaires pendant le voyage. Ignorant à quelle époque ou en quel endroit nous pourrions trouver beaucoup de choses indispensables, je crus devoir prendre au Cap tout ce que fournit la colonie.

» Ayant donné au capitaine Clerke une copie de mes instructions, et un ordre particulier sur ce qu'il devait faire si les vaisseaux se séparaient, nous nous rendîmes à bord le 30 novembre au matin. »

Les deux vaisseaux appareillèrent le même jour au soir; Cook gouverna au sud-est, pour arriver aux îles découvertes quelques années auparavant par Marion-Dufresne, ou du moins faire des observations précieuses dans cette partie de l'Océan indien. Le 6 décembre il eut du gros temps. « Les vagues, dit-il, ressemblaient à des montagnes, et produisaient un roulis et un tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peines pour conserver notre bétail; malgré tous nos soins, plusieurs chèvres, et surtout les boucs, moururent; nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid, qui commençait à être bien rigoureux.

« Le 12, à midi, je découvris une terre, et lorsque j'en fus plus près, je reconnus qu'elle formait deux îles. Celle qui est plus au sud, et qui est aussi la plus grande, me parut avoir quinze lieues de circonférence. Je jugeai que sa latitude est de 46° 53′ sud, et sa longitude de 37° 46′ à l'est de Greenwich. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour; elle gît par 46° 40′ de latitude sud, et 38° 8′ de

longitude est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues.

» Nous traversâmes le canal qui les sépare, et nous ne pûmes à l'aide de nos meilleures lunettes découvrir ni arbres ni arbrisseaux sur ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée et remplie de rochers, excepté dans les parties du sud-est, où le terrain s'abaisse et s'aplatit : nous ne vîmes que des montagnes pelées, qui s'élevaient à une hauteur considérable, et dont les sommets et les flancs étaient couverts de neige. Je jugeai que la neige avait beaucoup de profondeur en plusieurs endroits : les parties du sud-est en offraient une quantité beaucoup plus grande que les autres, ce qui vient, selon toute apparence, de ce que le soleil y agit moins long-temps que sur les parties du nord et du nord-ouest. Le sol, dans les espaces où il n'était pas caché par la neige, présentait des teintes diverses, et il me sembla couvert de mousse, ou de cette herbe grossière qu'on trouve en quelques endroits des îles Falkland. On aperçoit à la côte nord de chacune des îles un rocher détaché; celui qui est près de l'île méridionale a la forme d'une tour. Nous vîmes beaucoup de goëmon sur notre route, et la couleur de l'eau indiquait des sondes; rien n'annonçait un golfe: peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler; mais il doit être petit, et il ne promet pas un bon mouillage.

» Ces deux îles, ainsi que quatre autres, si-

tuées de 9 à 12 degrés de longitude, plus à l'est, et à peu près à la même latitude, furent découvertes au mois de janvier 1772, par les capitaines français, Marion-Dufresne et Crozet. Elles n'ont point de noms dans la carte de l'hémisphère austral que me donna M. Crozet en 1775. J'appellerai les deux que nous vîmes *îles du prince Édouard*, nom du quatrième fils de sa majesté. J'ai laissé aux quatre autres celui d'*îles de Marion* et d'*îles de Crozet*, afin de rappeler le souvenir des navigateurs qui les ont découvertes.

» Nous avions presque toujours alors de forts vents qui soufflaient entre le nord et l'ouest; le temps était assez mauvais : quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphère, le froid approchait de celui qu'on éprouve ordinairement en Angleterre au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point; et, après avoir quitté les îles du Prince Édouard, je changeai de route, afin de passer au sud des autres, et d'atteindre la latitude de la terre découverte par Kerguelen. »

Le 24, à six heures du matin, Cook eut connaissance d'une terre, et quand il en fut plus près, il vit que c'était une île d'une hauteur considérable et d'environ trois lieues de tour. Bientôt il en découvrit une seconde de la même grandeur, à une lieue à l'est de la première, et d'autres plus petites, qui gisent entre les deux dans la direction du sud-est, enfin une troi-

sième. Au milieu des éclaircis de la brume, il crut pouvoir débarquer sur les petites îles, et voulut pénétrer entre elles; mais lorsqu'il se trouva plus près des côtes, il sentit que cette entreprise serait dangereuse par un ciel très-obscur : car s'il n'y avait point eu de passage, ou s'il était tombé sur des écueils, il lui eût été impossible de regagner le large; le vent soufflait directement de l'arrière, la mer était d'une grosseur prodigieuse, et produisait sur les côtes un ressac effrayant. Une autre île frappa ses regards dans le nord-est; et, prévoyant qu'il en découvrirait peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, il craignit d'échouer : enfin il crut qu'il était plus prudent de s'éloigner et d'attendre un temps plus serein.

Il mouilla le lendemain près d'une de ces îles, qui étaient effectivement les terres découvertes par Kerguelen.

« Dès que nous eûmes mouillé, dit-il, je fis mettre tous les canots à la mer et préparer les futailles que je voulais envoyer à terre; cependant je descendis dans l'île, afin d'examiner en quel endroit on pourrait les remplir plus commodément, et voir d'ailleurs ce qu'offrait l'intérieur du pays.

» Je trouvai le rivage presque entièrement couvert de manchots et d'autres oiseaux aquatiques, ainsi que de phoques. Ces derniers étaient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulû-

mes; leur graisse nous donna de l'huile pour les lampes et pour divers autres usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles, car on rencontrait partout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas sur l'île un seul arbre, pas un seul arbrisseau, et en général très-peu de végétaux. Lorsque les vaisseaux arrivèrent dans le havre, les flancs de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, et nous espérâmes y trouver des plantes. Je reconnus qu'une seul plante avait produit cet effet. Avant de retourner à bord, je gravis la première chaîne de rochers qui s'élèvent en amphithéâtre : je comptais prendre une vue générale du pays; mais je n'étais pas encore au sommet, qu'il survint une brume très-épaisse : j'eus bien de la peine à reconnaître mon chemin pour descendre. Le soir, on jeta la seine au fond du havre, et on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain nous essayâmes l'hameçon et la ligne; nous ne fûmes pas plus heureux. Ainsi les oiseaux furent les seuls comestibles que nous offrit la terre de Kerguelen : cette ressource était inépuisable.

» L'équipage ayant achevé de remplir les futailles, le 27 je permis aux matelots de se reposer et de célébrer la fête de Noël. La plupart d'entre eux descendirent à terre, et firent des courses dans l'intérieur du pays; ils ne rencontrèrent que des montagnes stériles et d'un aspect affreux. L'un d'eux me rapporta le soir

une bouteille qu'il avait trouvée attachée avec un fil d'archal sur un rocher qui s'avance en saillie au côté septentrional du havre. Cette bouteille renfermait un morceau de parchemin sur lequel on lisait l'inscription suivante :

LUDOVICO XV. GALLIARUM REGE, ET D. DE BOYNES, REGI A SECRETIS AD RES MARITIMAS, ANNIS 1772 et 1773.

» Afin de laisser un monument de notre séjour dans ce havre, j'écrivis de l'autre côté du parchemin :

NAVES RESOLUTION ET DISCOVERY, DE REGE MAGNÆ-BRITANNIÆ, DECEMBRIS 1776.

» Je le remis dans la bouteille, avec une pièce de deux penny d'argent, frappée en 1772; et après avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai le lendemain au milieu d'un monceau de pierres, que nous élevâmes pour cet objet sur une petite colline qui est au côté septentrionale du havre, et près de l'endroit où elle fut trouvée : elle sera sûrement aperçue de tous les navigateurs qui aborderont à cette baie, par hasard ou à dessein. J'y arborai le pavillon de la Grande-Bretagne, et je donnai le nom de *havre de Noël* au lieu où mouillaient nos vaisseaux.

» Je fis ensuite le tour du havre en canot, et je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, et surtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le

sol n'offrit aucun arbre aux environs du port, il pouvait y en avoir en d'autres cantons de l'île; et si effectivement il s'y en trouvait, je présumai que les torrens auraient entraîné des arbres, ou du moins des branches dans la mer, qui les rejette sur le rivage. C'est ce qui arrive sur toutes les îles où il y a du bois, et même sur quelques-unes qui en sont absolument dénuées; mais dans toute l'étendue du havre je n'en découvris pas un seul morceau.

» L'après-midi, je montai sur un des caps de l'île, accompagné de M. King, mon second lieutenant; je comptais avoir de cette hauteur une vue de la côte de la mer et des petites îles qui gisent au large; mais, lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés placés au-dessous de moi; ceux qui se trouvaient sur le même niveau, ou plus élevés, étaient assez visibles; ils me parurent d'une nudité affreuse, excepté des collines au sud, qui étaient couvertes de neige. »

Après une relâche de trois jours au havre de Noël, Cook remit en mer pour suivre les côtes de l'île et en examiner les caps et les baies. Il a reconnu presqu'en entier cette terre, dont Kerguelen n'avait relevé que quelques points, et même d'une manière imparfaite.

« Si cette terre se prolonge au sud de son cap méridional, ce prolongement n'est pas considérable. Lorsque le vaisseau du capitaine Furneaux se sépara du mien durant mon se-

cond voyage au mois de février 1773, il coupa le méridien de cette terre dix-sept lieues seulement au sud de ce cap; il l'aurait vue à cette distance par un ciel clair. Il paraît que le ciel fut serein lorsqu'il traversa ce parage, car il ne parle ni de brume, ni de ciel gris; au contraire, il dit expressément qu'à cette époque il put faire des observations de latitude et de longitude; d'où il résulte qu'il aurait dû découvrir cette terre, si elle se prolongeait plus loin au sud.

» Nous sommes en état de déterminer à quelques milles près l'espace en latitude qu'elle occupe; il ne peut excéder de beaucoup 1° 15′: quant à son étendue de l'est à l'ouest, ce point demeure indécis; mais nous savons qu'elle ne s'étend pas à l'ouest jusqu'à 65°, puisqu'en 1773, je la cherchai vainement sous ce méridien.

» Les navigateurs français imaginèrent d'abord que leur cap Saint-Louis était la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis qu'il n'existe point de continent austral, et que la terre dont il est ici question est une île de peu d'étendue. J'aurais pu, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom de l'île de *la Désolation*; mais, pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée *la terre de Kerguelen.*

» M. Anderson ne laissa échapper aucune occasion, dans notre courte relâche au havre

de Noël, d'examiner le pays sous tous ses rapports; il me communiqua ses observations, que je vais insérer telles qu'il me les a données.

» Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un et l'autre hémisphère à la même latitude n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des naturalistes que l'île stérile de Kerguelen. La verdure qu'on y aperçoit lorsqu'on est à peu de distance de la côte donne l'espoir d'y trouver un assez grand nombre de plantes; mais c'est une apparence trompeuse : en débarquant, nous reconnûmes qu'une petite plante, peu différente de quelques espèces de *saxifrage*, produit cette verdure; elle croît en larges touffes qui s'étendent assez loin sur les flancs des collines, forme une surface assez grande, et croît sur une espèce de tourbe pourie, dans laquelle on enfonce à chaque pas d'un pied ou deux. On pourrait au besoin sécher cette tourbe et la brûler : c'est la seule chose que nous ayons trouvée propre à cet usage.

» Une autre plante est assez abondante sur les fondrières du penchant des collines; sa hauteur est de près de deux pieds; elle ressemble beaucoup à un petit chou qui est monté en graines; les feuilles du collet de la racine sont nombreuses, grandes et arrondies; elles sont plus étroites à la base, et terminées par une petite pointe; celles de la tige sont beaucoup plus petites, oblongues et pointues; les tiges,

souvent au nombre de trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques, composées de petites fleurs. Elle a le port et le goût âcre des plantes antiscorbutiques, mais elle diffère essentiellement de toute cette famille, et nous la regardâmes comme une production particulière à la terre de Kerguelen. Nous la mangeâmes souvent crue; sa saveur approchait alors de celle du cochléaria de la Nouvelle-Zélande; mais elle semblait acquérir une saveur trop forte quand on la faisait bouillir; quelques personnes de l'équipage néanmoins la trouvaient bonne, même dans cet état. Si on la transplantait en Europe, il est vraisemblable qu'elle deviendrait meilleure par la culture, et qu'elle augmenterait la liste des plantes potagères. Ses graines n'étaient pas assez mûres pour les conserver, et il fallut renoncer au désir que j'avais d'en porter en Angleterre.

» Nous cueillîmes près des ruisseaux et des fondrières deux autres petites plantes que nous mangions en salade; la première ressemble beaucoup au cresson de nos jardins, et elle est très-âcre; la seconde est très-douce. Cette dernière, quoique petite, est digne d'attention; elle offre non-seulement des individus mâles et des femelles, mais aussi des androgynes, pour me servir du langage des botanistes.

» L'herbe grossière que nous recueillîmes pour notre bétail est assez abondante sur quelques coins de terre qu'on trouve le long du havre de Noël: on y voit aussi une autre sorte

d'herbe plus petite et plus rare. On rencontre sur les terrains plats une espèce d'anserine, et une autre petite plante qui lui ressemble beaucoup. En un mot, la Flore de la terre de Kerguelen ne va pas à plus de seize ou dix-huit plantes, encore faut-il y comprendre quelques mousses et une jolie espèce de lichen qui croît sur les rochers, plus haut que les autres plantes. On n'aperçoit pas un seul arbrisseau dans toute l'île.

» Les animaux y sont plus nombreux, quoiqu'à parler rigoureusement on ne puisse pas les dire habitans de l'île; car ils vivent tous dans la mer, et en général ils ne vont à terre que pour y faire leurs petits et s'y reposer. Les plus gros sont les phoques, ou, comme nous avons coutume de les appeler, les ours de mer; car c'est l'espèce qu'on y rencontre. Ils ne sont pas en grand nombre, et on ne doit pas s'en étonner, car on sait qu'ils préfèrent aux baies ou aux goulets les rochers qui s'avancent en mer, et les petites îles qui gisent près des côtes. Ils muaient à cette époque, et ils étaient si peu farouches, que nous en tuâmes autant que nous en voulûmes.

» Nous ne vîmes pas d'autres quadrupèdes marins ou terrestres; mais nous trouvâmes une quantité considérable d'oiseaux, tels que des canards, des pétrels, des albatros, des nigauds, des goelands et des hirondelles de mer.

» Les canards sont à peu près de la grosseur

d'une sarcelle ou d'un millouin, dont ils diffèrent par la couleur. Ils se tenaient en assez grand nombre sur les flancs des collines, et même plus bas; on en tua une quantité considérable; nous les trouvâmes bons à manger; ils n'avaient pas le plus léger goût de poisson. Nous en avions rencontré quelques-uns de la même espèce à l'île de Géorgie durant le second voyage du capitaine Cook.

» Le pétrel du Cap ou le pétrel damier, le petit pétrel bleu qu'on voit toujours à la mer, et le petit pétrel brun n'y sont pas nombreux; mais nous trouvâmes un nid de pétrels de la première espèce, dans lequel il y avait un œuf de la grosseur de celui d'une poule. La seconde espèce, qui est plus rare, se tenait dans des trous qui ressemblaient à des terriers de lapins.

» Une autre espèce, qui est la plus grande de tous les pétrels, était plus abondante et si peu sauvage, que nous la tuâmes d'abord sur la grève, à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'un albatros, et carnivore, car il mangeait des phoques ou des oiseaux morts que nous jetions dans la mer. Sa couleur est brune; il a le bec et les pieds verdâtres: c'est sans doute celui que les Espagnols appellent *quebrantra-huessos*, et dont la tête est figurée dans le voyage de Pernetti aux îles Malouines.

» Nous ne vîmes sur la côte que des albatros gris, qu'on rencontre ordinairement à la mer dans les hautes latitudes australes; j'en aperçus un posé sur la pointe d'un rocher: mais ils vol-

tigent souvent autour du havre ; nous distinguâmes, à quelque distance de la côte, la grande espèce, qui est la plus commune, ainsi qu'une autre plus petite dont la tête est noire.

» Il y a beaucoup plus de manchots que d'autres oiseaux : j'en ai remarqué trois espèces. J'avais déjà vu, à l'île de Géorgie, la première et la plus grande : elle est indiquée aussi par Bougainville ; mais elle ne me parut pas aussi solitaire qu'il le dit, car nous en aperçûmes des troupes nombreuses. Sa tête est noire ; elle a la partie supérieure du corps d'un gris de plomb, la partie inférieure blanche, et les pieds noirs. Deux larges bandes d'un très-beau jaune descendent des deux côtés de la tête, le long du cou, et se rencontrent au-dessus de la poitrine. Le bec est rougeâtre en quelques endroits, et plus long que dans les autres espèces.

» La seconde espèce de manchots n'a guère que la moitié de la grosseur de la première. La partie supérieure du corps est d'un gris noirâtre ; elle a sur le haut de la tête une tache blanche qui s'élargit en s'approchant des côtés ; le bec et les pieds sont d'une teinte jaune.

» Personne de l'équipage n'avait jamais vu la troisième. Sa longueur est de 24 pouces, et sa largeur de 20. La partie supérieure du corps et le cou sont noirs ; le reste est blanc, excepté le haut de la tête, d'où partent des plumes d'un beau jaune qui tombent en arrière, et se terminent de chaque côté en longues touffes de duvet, que l'oiseau dresse comme une crête.

» Les deux premières espèces se voient en troupe sur la grève; les plus gros se tenaient toujours ensemble, et se promenaient en petites troupes au milieu des autres, qui étaient plus nombreux, et qu'on apercevait à une grande hauteur sur les flancs des collines. Ceux de la troisième espèce étaient séparés des deux premières, et toujours en grand nombre sur les rivages du dehors du havre. Nous étions au temps de la couvée; ils pondaient sur des pierres nues un seul œuf blanc, et du volume de celui des canards. Tous ces manchots, de quelque espèce qu'ils fussent, se montrèrent si peu farouches, que nous en prîmes à la main autant que nous le jugeâmes à propos.

» J'ai vu deux espèces de nigauds, le petit cormoran, et un autre qui est noir dans la partie supérieure du corps, et a le ventre blanc; c'est le même qu'on rencontre à la Nouvelle-Zélande, à la Terre du Feu et à l'île de Géorgie.

» Nous trouvâmes aussi le goëland commun, des hirondelles de mer de deux espèces, et le goëland brun : ces derniers oiseaux étaient peu sauvages et en grand nombre.

» Un autre oiseau blanc, dont nous aperçûmes des volées entières autour de la haie, est très-singulier : il a la base du bec couverte d'un bourrelet de la nature de la corne; est plus gros que le pigeon; a le bec noir, et ses pieds, qui sont blancs, ressemblent à ceux du courlis. Quelques personnes de l'équipage le jugèrent aussi bon que le canard.

» On jeta la seine une fois, mais on ne prit que quelques poissons de la grosseur d'une petite morue. L'espèce ne ressemblait en rien à celles que nous connaissons. Ce poisson a le museau allongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs et très-forts, le ventre gros : son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous ne trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre de moules et de lépas; nous ramassâmes sur les rochers quelques étoiles et anémones de mer.

» Les montagnes sont médiocrement élevées; cependant la plupart de leurs sommets étaient couverts de neige, à cette saison de l'année qui répond à notre mois de juin. On voit au pied ou sur le flanc de quelques-unes une quantité considérable de pierres entassées d'une manière irrégulière. Les flancs des autres, qui forment du côté de la mer des rochers escarpés, sont fendus du haut en bas, et semblent prêts à tomber, car les crevasses sont remplies de pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos officiers pensèrent que ces crevasses pouvaient être l'effet de la gelée; mais il me paraît qu'il faut recourir aux tremblemens de terre, ou à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer l'état du bouleversement de ces collines.

» Il doit presque toujours pleuvoir sur cette île, car les lits des torrens qu'on aperçoit de tous côtés sont larges, et même sur les montagnes on ne rencontre que des fondrières ou

des marécages où l'on enfonce à chaque pas.

» Les rochers qui servent de base aux montagnes sont composés principalement d'une roche très-dure, d'un bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou de quartz. Il semble que cette roche est une des productions les plus universelles de la nature, car elle compose toutes les montagnes de la Suède, de l'Écosse, des îles Canaries et du cap de Bonne-Espérance. Une autre pierre friable et de couleur brune forme à la terre de Kerguelen des rochers considérables; une troisième, qui est plus noire et qu'on trouve en fragmens détachés, renferme des morceaux de quartz grossier. On y rencontre aussi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle ou couleur de pourpre, et d'assez gros morceaux de quartz demi-transparent, qui est disposé irrégulièrement en cristaux polyèdres, de forme pyramidale, en longues fibres brillantes. On voit, dans les ruisseaux, des fragmens de la roche ordinaire, arrondis par le frottement; mais aucun d'eux n'avait assez de dureté pour résister à la lime. L'eau-forte n'agissait sur aucune des autres pierres, et l'aimant ne les attirait point.

» Nous n'avons rien découvert qui eût l'apparence d'un minérai ou d'un métal. »

Après avoir quitté la terre de Kuerguelen, le 30 décembre, Cook fit route à l'est-nord-est. Il voulait, d'après les instructions de l'amirauté, relâcher à la Nouvelle-Zélande, y faire de l'eau et du bois, et y embarquer du

foin pour son bétail. Le nombre des quadrupèdes qu'il se proposait de laisser sur les différentes îles du grand Océan se trouvait considérablement diminué. Deux jeunes taureaux, une des génisses, deux béliers, et plusieurs chèvres étaient morts tandis qu'il faisait la reconnaissance des côtes désolées dont on vient de parler.

« Lorsque l'on fut par 48° 16′ de latitude sud, et par 85° de longitude est, le temps, qui jusqu'alors avait été assez clair, devint très-brumeux, les vents passèrent de l'ouest au nord. On fit plus de cent lieues par ce temps sombre. Les éclaircis, qui laissaient voir le soleil, étaient rares et de peu de durée. Ces circonstances déterminèrent Cook le 7 janvier 1777, à mettre un canot à la mer, pour envoyer au capitaine Clerke un ordre qui fixait comme rendez-vous la baie de l'Aventure sur la côte de la terre Van-Diemen, dans le cas où les bâtimens seraient séparés avant d'arriver au méridien de cette terre. Mais, au milieu de ces brouillards épais, nous fûmes assez heureux, en tirant fréquemment des coups de canon, de toujours marcher de conserve, quoique nous nous vissions rarement.

» Le 19 un grain subit jeta à la mer le petit mât de hune de *la Résolution*, qui entraîna avec lui le mât du grand perroquet. Cet accident occasiona quelque délai, car il fallut passer la journée entière à enlever les débris et à remplacer le mât.

» Le 24, à trois heures du matin, on eut connaissance de la terre de Van-Diemen. On y mouilla le 26.

» Dès que nous fûmes à l'ancre, dit Cook, je fis mettre les canots à la mer, et j'allai voir quel serait l'endroit le plus commode pour nous y fournir des choses dont nous avions besoin. Le capitaine Clerke descendit à terre de son côté dans le même dessein. L'eau et le bois s'offrirent en abondance à nos regards: il était facile surtout de conduire le bois aux vaisseaux : mais l'herbe, chose dont nous manquions le plus, était rare et très-grossière; la nécessité nous obligea de la prendre telle que nous la trouvâmes.

» Le 27, dès le grand matin, j'envoyai le lieutenant King à la côte orientale de la baie, avec deux détachemens; l'un pour couper du bois, et l'autre pour cueillir de l'herbe: je crus devoir lui donner aussi des soldats de marine. Quoique nous n'eussions encore aperçu aucun des naturels, il s'en trouvait certainement quelques-uns dans les environs; car nous avions vu des colonnes de fumée depuis que nous nous étions approchés de la côte; et nous en apercevions alors au milieu des bois à peu de distance. J'expédiai aussi la chaloupe pour l'aiguade, et j'allai ensuite visiter les travailleurs. Le soir on jeta la seine au fond de la baie, et l'on prit d'un seul coup une quantité considérable de poissons. On en aurait bien pêché davantage, si le filet ne s'était pas rompu en le

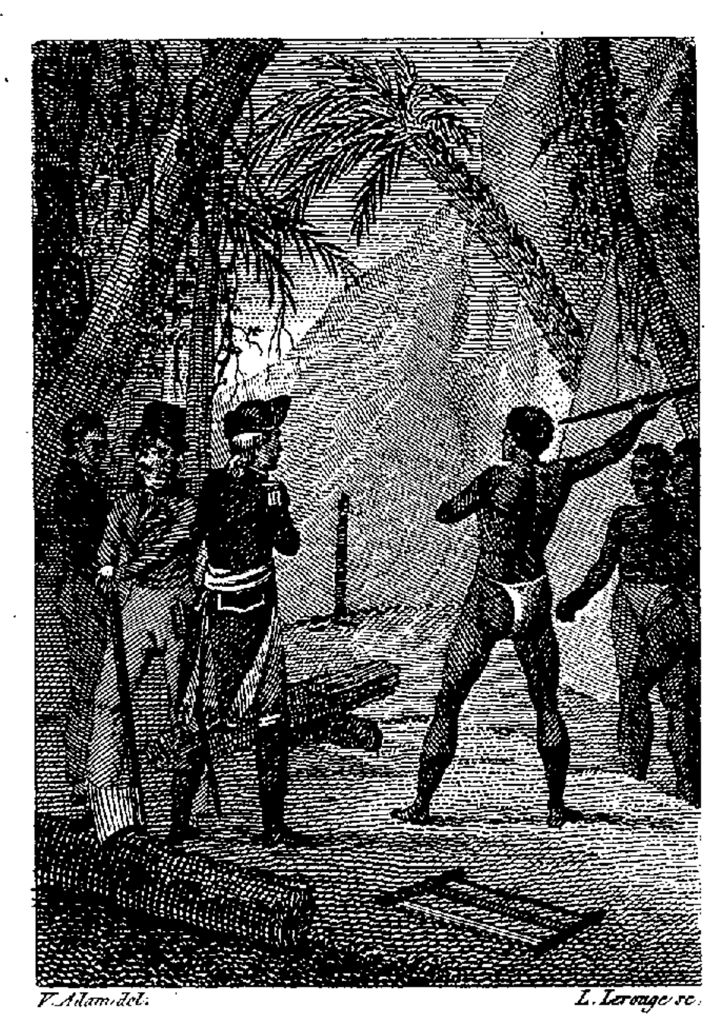
tirant sur la grève : on revint ensuite à bord avec le bois et l'herbe, afin d'appareiller dès que le vent le permettrait.

» Le vent ne fut pas favorable le 28, et j'envoyai une seconde fois du monde à terre, afin d'en tirer une plus grande quantité de bois et de foin. J'ordonnai aussi au charpentier et à ses aides de couper des épars pour l'usage de *la Résolution*.

» L'après-midi, nous fûmes agréablement surpris de voir arriver huit naturels du pays, et un jeune garçon à l'endroit où nous coupions du bois : ils s'approchèrent de nous sans montrer aucune crainte, ou plutôt ils se présentèrent avec une extrême confiance : ils n'avaient point d'armes ; seulement l'un d'eux tenait un bâton de deux pieds de long et pointu à l'une de ses extrémités.

» Ils étaient entièrement nus, à moins qu'on ne veuille regarder comme une espèce d'ornement de larges piqûres qui offraient sur différentes parties de leur corps des lignes renflées, droites ou courbes.

» Ils étaient d'une taille ordinaire, un peu minces : ils avaient la peau noire, la chevelure de même couleur, et aussi laineuse que celle des Nègres de Guinée, sans avoir leurs grosses lèvres et leur nez plat. Au contraire, leurs traits ne présentaient rien de désagréable ; leurs yeux étaient assez beaux, et leurs dents assez bien rangées, mais très-sales ; les cheveux et la barbe de la plupart étaient chargés d'une espèce d'on-



V. Adam del. L. Lerouge sc.

Il lança le bâton à la distance d'environ soixante pieds ; mais sa dextérité ne mérita point d'éloges.

guent rouge, et le visage de quelques-uns était peint avec la même drogue.

» Ils reçurent tous les présens que nous leur fîmes, mais sans témoigner la moindre satisfaction. Lorsque nous leur donnions du pain, et que nous les avertissions par signes que c'était pour le manger, ils le rendaient ou ils le jetaient, sans même le goûter; ils refusèrent aussi des poissons crus et apprêtés que nous leur offrîmes. Quand nous leur présentâmes des oiseaux, ils ne les rendirent pas, et nous comprîmes par leurs signes qu'ils aimaient beaucoup cet aliment. J'avais amené deux cochons à terre, dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux, ils les saisirent par les oreilles, comme l'aurait fait un chien, et ils se disposaient à les enlever tout de suite : autant que nous pûmes l'apercevoir, ils n'avaient d'autre intention que de les tuer.

» Comme j'avais envie de connaître l'usage du bâton que l'un de ces hommes tenait à sa main, je témoignai ce désir par mes gestes; ils me comprirent : l'un deux posa un morceau de bois qui devait lui servir de but, et il lança le bâton à la distance d'environ soixante pieds; mais sa dextérité ne mérita point d'éloges, car, dans chacun des essais qu'il répéta, le bâton alla tomber très-loin du but. O-maï, afin de leur montrer combien nos armes étaient supérieures aux leurs, tira un coup de fusil en visant la marque; l'explosion les effraya telle-

ment, que, malgré tout ce que nous pûmes faire ou dire pour les rassurer, ils s'enfuirent dans les bois : l'un d'eux fut si épouvanté, qu'il laissa échapper de ses mains une hache et deux couteaux qui nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils abordèrent cependant quelques hommes de *la Découverte*, qui embarquaient de l'eau. L'officier de ce détachement, ne sachant ni quelles étaient leurs dispositions ni ce qu'ils voulaient, tira en l'air un coup de fusil, et ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

» Ainsi se termina notre première entrevue avec les naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcherait de se tenir assez près de nous pour observer ce qui se passerait, et j'ordonnai de conduire au fond de la baie, à environ un mille dans le bois, un verrat et une truie : on les abandonna sous mes yeux au bord d'un ruisseau d'eau douce. J'avais d'abord résolu de laisser aussi à la terre Van-Diemen un taureau, une génisse, des chèvres et des moutons ; convaincu ensuite que les naturels n'avaient pas assez d'intelligence pour seconder mes desseins d'améliorer l'état de leur pays, et qu'ils détruiraient ces animaux, je renonçai à mon projet. Si jamais ils rencontrent les cochons, je suis persuadé qu'ils les tueront ; mais comme cet animal devient sauvage en peu de temps, qu'il aime les parties les plus épaisses des forêts, il est vraisemblable que la race s'en perpétuera : il aurait fallu choi-

sir un terrain ouvert pour les bœufs, les génisses, les chèvres et les moutons, et les habitans n'auraient pas tardé à les découvrir.

» La matinée du 29 commença par un calme plat, qui dura toute la journée, et qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement sur la pointe orientale de la baie pour y couper de l'herbe; car on m'avait informé qu'il s'y en trouvait d'une qualité supérieure : un second détachement alla faire du bois; je descendis moi-même à terre. Nous avions vu plusieurs naturels courant le long de la côte; ainsi, quoique leur frayeur les eût déterminés la veille à nous quitter si brusquement, ils paraissaient convaincus que nous ne leur ferions pas de mal, et que nous désirions les revoir. Je voulais assister à la seconde entrevue si elle pouvait avoir lieu.

» Nous eûmes à peine débarqué, qu'environ vingt sauvages, parmi lesquels se trouvaient des jeunes garçons, arrivèrent près de nous sans donner le moindre signe de crainte ou de défiance : l'un d'eux était remarquable par sa difformité; une bosse énorme qu'il avait au dos, ses gestes plaisans et la gaieté que semblaient annoncer ses discours, attirèrent d'ailleurs notre attention. Nous supposâmes qu'il s'efforçait de nous divertir; par malheur nous ne l'entendions pas; la langue qu'il parlait était absolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des habitans des parties les plus septentrionales de ce pays que j'avais ren-

contrés dans mon premier voyage. On doit d'autant moins en être surpris, que les insulaires que nous vîmes alors diffèrent de ceux-ci à beaucoup d'autres égards.

» Les naturels de la terre Van-Diemen ne paraissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampier sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande.

» Trois ou quatre rangs de petites cordes tirées de la fourrure d'un animal flottaient autour du cou de plusieurs de ces sauvages; une bande étroite de peau de kangarou entourait la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de verroterie et une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir. Ils semblaient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal; ils ignoraient même l'usage des hameçons, si l'on peut établir cette opinion d'après l'indifférence avec laquelle ils regardèrent les nôtres.

» Il est cependant difficile de croire qu'une peuplade établie sur la côte de la mer, et qui ne semble tirer des productions du sol aucune partie de sa subsistance, ne connaisse aucun moyen de prendre du poisson. J'observerai seulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, et que nous n'avons aperçu ni pirogues ni canots. Ils rejetèrent, il est vrai, l'espèce de poisson que nous leur offrîmes; mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, et autour des habitations désertes si-

tuées au fond de la baie, démontrèrent du moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations désertes dont je viens de parler étaient de petites huttes construites avec des perches et couvertes d'écorce. Nous aperçûmes plusieurs gros troncs d'arbres qui avaient été creusés par le feu, et nous pensâmes avec raison que ces troncs d'arbres leur servent de temps en temps d'habitations. Nous aperçûmes des vestiges de feu dans l'intérieur ou aux environs de ces demeures, et partout où il y avait des amas de coquillages; ce qui est une preuve sûre qu'ils cuisent leurs alimens.

» Je passai environ une heure avec ceux des naturels qui entouraient nos bûcherons. Comme je n'avais à craindre aucune hostilité de leur part, je me rendis auprès du détachement qui coupait de l'herbe sur la pointe orientale de la baie. Ce détachement avait rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi, et je retournai dîner à bord, où le lieutenant King arriva bientôt.

» Il m'apprit qu'au moment où je venais de quitter la côte, plusieurs femmes et quelques enfans abordèrent nos travailleurs, et que ces femmes et ces enfans lui furent présentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avait avec lui: une peau de kangarou, qui n'était point apprêtée, flottait sur les épaules et autour de la ceinture des femmes. Nous la jugeâmes destinée à soutenir les enfans qu'elles portent quelquefois sur leur dos; car elle ne couvrait pas les parties

naturelles. Les femmes étaient d'ailleurs aussi nues et aussi noires que les hommes, et elles avaient le corps tatoué ou tailladé de la même manière; quoique leurs cheveux fussent de la même couleur et de la même nature, quelques-unes avaient la tête complétement rasée; d'autres n'avaient leurs cheveux coupés que d'un seul côté; la partie supérieure de la tête des autres offrait une espèce de couronne qui ressemblait à celle de quelques moines romains. La plupart des enfans nous parurent jolis; mais il n'en fut pas de même des femmes, et surtout de celles qui étaient avancées en âge. On m'apprit cependant que quelques officiers de *la Découverte* leur avaient adressé des hommages, qu'ils leur avaient offert des présens d'une grande valeur, et qu'ils furent refusés. Je ne dirai pas si elles résistèrent par un sentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays; il est sûr que cette galanterie de nos messieurs n'était point agréable aux insulaires; car un vieillard qui s'en aperçut ordonna tout de suite aux femmes et aux enfans de se retirer. Les femmes obéirent, en montrant un peu de répugnance.

» Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages est très-blâmable; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise; elle fait tort à un équipage entier, sans remplir les vues particulières des individus; car j'ai vu que de pareilles avances sont assez

inutiles. En général on observera, je crois, que parmi les peuplades peu civilisées, où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers; mais que, s'ils ne les offrent pas, on essaierait en vain de les séduire avec des présens, on chercherait inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les îles du grand Océan où j'ai abordé. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est compromettre sa sûreté et celle de ses camarades que de solliciter vivement des femmes qui ne veulent pas se rendre.

» L'après-midi j'allai voir les fourrageurs, afin de hâter leurs travaux. Je les trouvai sur l'île des Pingouins, où ils avaient découvert une grande quantité d'herbes excellentes. Nous travaillâmes avec ardeur jusqu'au coucher du soleil, et nous nous rendîmes ensuite à bord. Je jugeai que nous avions alors assez de foin jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande.

» Durant notre séjour nous eûmes ou des calmes ou de petits vents de la partie de l'est. Ainsi ma relâche ne nous fit point perdre de temps; car, si j'avais tenu la mer, nous n'aurions pas avancé notre voyage de plus de vingt lieues, et quoique notre séjour à la terre Van-Diemen ait été de courte durée, il m'a mis en état d'ajouter quelques remarques à la description encore bien imparfaite de cette partie du globe.

» Avant nous, la terre Van-Diemen avait

été visitée deux fois. Elle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de novembre 1642. Elle n'avait ensuite attiré l'attention d'aucun navigateur européen jusqu'au mois de mars 1773, époque où le capitaine Furneaux y toucha. Je n'ai pas besoin de dire que c'est la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande, qui, si elle ne mérite pas le nom de continent, est la plus grande île du monde connu.

» La plus grande partie de cette terre est assez haute, diversifiée par des montagnes et des vallées, et offrant partout cette teinte de vert qui annonce la fertilité. Le pays est bien boisé, et si l'on peut établir son opinion d'après les apparences et d'après les observations que nous fîmes dans la baie de l'Aventure, il n'est pas mal arrosé. Nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie. La meilleure, ou celle que les navigateurs peuvent embarquer plus commodément, se puise à l'un des ruisseaux qui tombe dans un étang situé derrière la grève du fond de la baie. Elle se mêle dans l'étang avec l'eau de la mer, et il faut la puiser au-dessus; ce qui n'est point difficile. On charge très-aisément du bois à brûler.

» M. Anderson employa, avec son activité ordinaire, à examiner le pays le peu de jours que nous passâmes dans la baie de l'Aventure. Il a bien voulu me donner ses remarques sur les productions naturelles; elles compenseront bien mon silence sur ce sujet. Quelques-unes

de ses observations sur les habitans suppléeront à ce que j'ai omis ou à ce que j'ai dit d'une manière imparfaite; et quoique son vocabulaire de la langue du pays soit peu étendu, les savans qui recueillent des matériaux pour découvrir l'origine des différentes nations, le recevront avec plaisir. Je préviendrai seulement que les grands arbres de haute-futaie dont il parle sont d'une espèce différente de ceux qu'on trouve sur les parties plus septentrionales de cette côte. Le bois en est d'un grain très-serré et fort dur; on peut en faire des épars, des avirons, ou l'employer à beaucoup d'autres usages; et si on découvre un moyen d'en alléger le poids, il offrira au besoin d'excellens mâts, et peut-être les meilleurs du monde.

» On trouve au fond de la baie de l'Aventure une jolie grève sablonneuse; elle paraît formée uniquement des particules détachées par les flots, d'un très-beau grès blanc qui borde la côte presque partout, et dont la *Pointe cannelée*, ainsi nommée d'après son apparence, et située à peu de distance, semble composée. Cette grève a environ deux mille de longueur; on y pêche commodément à la seine. Les deux vaisseaux profitèrent à diverses reprises, et avec succès, de cet avantage. On rencontre au-delà une plaine, avec une lagune d'eau salée, ou plutôt saumâtre, dans laquelle nous prîmes à la ligne de petites truites et un nombre assez considérable de brêmes blanches. Les rives

de ce lac se prolongent parallèlement à la grève. Les autres parties du pays contiguës à la baie sont montueuses; elles offrent, ainsi que la plaine, une forêt continue de très-grands arbres, que les broussailles, les fougeraies et les arbres tombés rendent presque impénétrable. Il faut en excepter néanmoins les flancs de quelques-unes des montagnes, où les arbres sont clairsemés, et où l'on ne rencontre qu'une herbe grossière.

» Au nord de la baie, un terrain bas se prolonge à perte de vue : on n'y aperçoit que quelques touffes de bois éparses. Nous n'avons pas eu occasion d'examiner en quoi il diffère du terrain des montagnes : le sol de la plaine est sablonneux, ou bien il consiste en un terreau jaunâtre, et quelquefois en une argile de couleur rouge. La partie inférieure des montagnes en offre un semblable, mais plus haut, et surtout dans les endroits où les arbres sont peu nombreux; il est d'un gris foncé, et paraît très-stérile.

» L'eau descend des flancs des montagnes dans les vallées, et y forme en quelques endroits de petits ruisseaux qui suffirent pour remplir nos futailles, mais ils n'étaient pas aussi considérables que semblait le promettre l'étendue de la terre Van-Diemen, qui est montueuse et bien boisée : une foule d'indices annoncent que ce pays est très-aride; sans ses bois, on pourrait peut-être le comparer plutôt aux environs du cap de Bonne-Espérance,

quoique cette partie de l'Afrique gise 10 degrés plus au nord, qu'à la Nouvelle-Zélande, située à la même latitude, et où la plus petite vallée offre un ruisseau considérable. La chaleur paraît aussi très-grande, car le thermomètre se tenait à 64 ou 70 degrés, et il monta un jour à 74. Nous observâmes que les oiseaux, une heure ou deux après qu'on les avait tués, se couvraient de petits vers : j'attribue cet effet uniquement à la chaleur; car nous n'avons aucune raison de supposer que ce climat a une disposition particulière à putréfier promptement les corps.

» Nous n'aperçûmes point de minéraux, et même nous ne vîmes pas d'autres pierres que le grès blanc dont j'ai déjà parlé.

» Aucune des productions végétales que nous avons trouvées ne peut servir d'aliment.

» Les arbres des forêts sont tous d'une même sorte; ils s'élèvent très-haut, sont en général parfaitement droits, et ne poussent guère de branches que vers le sommet : l'écorce est blanche; on dirait de loin qu'on les a pelés; elle est d'ailleurs épaisse, et on y trouve quelquefois des morceaux d'une gomme ou résine transparente, rougeâtre et d'une saveur astringente : les feuilles sont longues, étroites et aiguës, ces arbres portent des bouquets de petites fleurs blanches, dont les calices étaient répandus sur la terre en grande quantité, et mêlés avec des calices d'une autre sorte à peu près de la même forme, mais beaucoup plus

grands : ce qui fait présumer qu'il y a deux espèces de cet arbre. L'écorce des plus petites branches, le fruit et les feuilles ont un goût piquant et agréable, et une odeur aromatique qui approche de celle de la menthe poivrée : l'arbre a quelque affinité avec le myrte des botanistes.

» L'arbre le plus commun après celui-ci est petit; il n'a qu'environ dix pieds de haut; il produit beaucoup de branches; ses feuilles sont étroites, ses fleurs jaunes, grandes et cylindriques, et composées d'une multitude de filamens. Lorsque cette fleur est tombée, il lui succède un fruit qui ressemble à l'ananas : les deux arbres dont je viens de parler sont inconnus en Europe.

» On ne voit guère d'autres sous-bois qu'un arbrisseau qui approche un peu du myrte, et qui semble être le *leptospermum scoparium* du docteur Forster, et un second plus petit, qui est une espèce de *melaleuca* de Linné.

» Les plantes ne sont pas nombreuses ; ce sont : une espèce de glaïeul, le jonc, la campanule, la bacille, une petite espèce d'oxalis des bois, le laitier, le pied de chat, la larme de Job, et quelques autres particulières à cette terre. On y voit plusieurs sortes de fougères ; telles que le polypode, la scolopendre, la fougère femelle, et des mousses ; mais ces mousses sont communes, ou du moins on les trouve ailleurs, et surtout à la Nouvelle-Zélande.

» Le seul quadrupède que nous ayons pris est un *opossum* à peu près deux fois aussi gros qu'un gros rat ; c'est vraisemblablement le mâle de l'espèce rencontrée sur les bords de la rivière Endéavour, dans le premier voyage du capitaine Cook. Il est noirâtre dans la partie supérieure du corps, avec des teintes brunes ou couleur de rouille, et il est blanc en dessous; le tiers de la queue, du côté du bout, est blanc et dégarni de poil par-dessous, ce qui vient probablement de ce qu'il s'accroche par-là aux branches d'arbres auxquels il grimpe, parce qu'il vit de baies. Le kangarou, autre animal qu'on trouve sur les côtes plus septentrionales de la Nouvelle-Hollande, habite sûrement aussi la terre Van-Diemen; car les naturels qui vinrent nous voir portaient des morceaux de sa peau : d'ailleurs, en courant les bois, nous vîmes à diverses reprises, mais d'une manière confuse, des animaux qui fuyaient devant nous; et nous jugeâmes, sur leur grosseur, qu'ils étaient de cette espèce. Il semble, par le crottin que nous rencontrâmes partout, et par les sentiers étroits qu'ils fraient au milieu des buissons, qu'ils y sont très-multipliés.

» Les espèces d'oiseaux sont nombreuses ; mais ils sont si rares et si farouches, que sûrement ils sont pourchassés par les insulaires, qui en tirent peut-être une grande partie de leur subsistance. On rencontre surtout dans les bois de grands faucons ou aigles bruns, des

corneilles à peu près les mêmes que celles d'Angleterre, des perruches jaunes et de gros pigeons : il y a aussi trois ou quatre petits oiseaux, dont l'un est du genre de la grive ; un autre plus petit, dont la queue est assez longue, a une partie de la tête et du cou d'une belle couleur d'azur ; nous lui donnâmes le nom de *motacilla cyanea*. Nous vîmes sur la côte plusieurs espèces de goëlands, un petit nombre d'huîtriers noirs, et un joli pluvier de couleur grisâtre, qui avait une huppe noire. Nous aperçûmes des canards sauvages autour de la lagune qui est derrière la grève, et des nigauds accoutumés à se percher sur les arbres élevés et sans feuilles qui sont près du rivage.

» Nous trouvâmes dans les bois des serpens noirâtres assez gros : nous tuâmes un gros lézard inconnu jusqu'alors ; il avait quinze pouces de long et six de tour ; sa peau était agréablement nuancée de noir et de jaune. Nous en tuâmes un autre plus petit, de couleur brune et dorée par-dessus, et de couleur de rouille par-dessous.

» La mer est plus peuplée, et les espèces y sont aussi variées que sur terre. Le poisson éléphant ou pejegallo, dont parle le Voyage de Frézier, est le plus commun ; et quoiqu'il soit d'une qualité inférieure à la plupart des autres poissons, nous le trouvâmes bon à manger. Nous prîmes plusieurs raies et de petites brêmes blanches, d'une chair plus ferme, et

meilleures que celles que nous avions pêchées dans la lagune. Nous prîmes aussi un petit nombre de soles et de carrelets, de petits mulets tachetés, et d'autres poissons, entre autres, ce qui nous surprit beaucoup, le petit poisson qui a une raie argentée sur le côté, et qui est appelé *atherina hipsetus* par Hasselquist.

» Les rochers offrent une quantité considérable de moules et d'autres coquillages; des étoiles de mer, de petits lépas, et beaucoup d'éponges; la mer en jette sur la côte une espèce qui est d'une texture très-délicate; celle-ci n'est pas commune.

» Nous recueillîmes sur la grève une foule de jolies méduses, et d'autres mollusques.

» Les insectes, quoique peu nombreux, sont très-variés; nous vîmes des sauterelles, des papillons et plusieurs espèces de petites teignes dont les couleurs étaient joliment bigarrées. Il y a des taons, plusieurs espèces d'araignées, et des scorpions, mais il sont rares. La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas très-multipliée, est celle des mousquites. Je ne dois pas oublier une grosse fourmi noire, dont les morsures causent des douleurs presque insupportables; heureusement ces douleurs se calment bientôt. La trompe venimeuse des mousquites produit aussi une douleur très-vive.

» Les naturels que nous rencontrâmes n'avaient point ce regard farouche ordinaire aux peuplades qui sont dans leur position; ils paraissaient au contraire doux et gais, et ils

ne nous montrèrent ni réserve, ni jalousie. Cette familiarité et cette gaieté de caractère peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre et à garder.

» Nous ne pouvons guère parler de leur vivacité ou de leur intelligence; rien n'annonce qu'ils possèdent la première qualité à un degré remarquable, et ils semblent doués de moins de pénétration encore que les habitans de la Terre du Feu, qui ne manquent point de matériaux, mais qui n'ont pas assez d'esprit pour se faire des vêtemens et se défendre contre la rigueur du climat. Le petit bâton grossièrement pointu que portait l'un d'eux est la seule chose qui indiquât de leur part un travail mécanique. J'ai déjà dit que quelques-uns avaient des bandes de peau de kangourou attachées autour du pied avec des lanières; mais nous n'avons pu savoir si ces bandes de peau leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils voulaient seulement couvrir une plaie. Les piqûres et les découpures de leurs bras et de leurs corps, ces lignes renflées ou cicatrices, qui diffèrent par leur longueur et leur direction, et qui sont assez élevées au-dessus de la surface de la peau, annoncent une sorte d'adresse : il est difficile d'imaginer la méthode qu'ils emploient pour exécuter cette singulière broderie. En voyant des hommes qui leur ressemblaient si peu, et des choses qui leur étaient absolument étrangères, ils ne témoignèrent aucune surprise ; ils montrèrent de l'indifférence pour les dons que

nous leur fîmes, et ils ne parurent attentifs à rien. Il n'est pas besoin de citer d'autres preuves de l'engourdissement de leur esprit.

» Leur teint est d'un noir sale et moins foncé que celui des nègres d'Afrique; il paraît qu'ils en augmentent la noirceur en se barbouillant le corps; car dès qu'ils touchaient quelque chose de propre, tel que du papier blanc, ils le salissaient. Leur chevelure est complètement laineuse; comme ils y mettent beaucoup de graisse mêlée avec un enduit rouge ou avec de l'ocre, elle est grumelée ou divisée en petites parties ainsi que celle des Hottentots. Leurs cheveux ne bouclent point par un effet de cet usage; car j'examinai la tête d'un petit garçon qui n'avait jamais été enduite de graisse, et je reconnus que ses cheveux étaient naturellement tels que je les décris plus haut. Leur nez est large et plein, quoiqu'il ne soit pas aplati. La partie inférieure de leur visage s'avance en saillie, comme celle de la plupart des insulaires du grand Océan que j'ai vus; en sorte qu'une ligne partant perpendiculairement du haut de la tête couperait une partie beaucoup plus considérable du menton que sur le visage d'un Européen. Leurs yeux sont d'une grandeur médiocre; il y a moins de blanc que dans les nôtres; et, sans être ni vifs ni perçans, ils donnent à leur physionomie un air de franchise et de bonne humeur. Leurs dents sont larges; elles ne sont ni égales ni bien rangées : elles ne me semblèrent pas d'un blanc aussi parfait que

celles des nègres; mais j'ignore si la saleté n'en altérait pas la blancheur naturelle. Leur bouche est un peu trop grande; elle l'est peut-être moins qu'elle ne le paraît, parce qu'ils portent leur barbe longue, et qu'ils l'enduisent de peinture ainsi que leurs cheveux. Leur corps est d'ailleurs bien proportionné, quoique leur ventre soit un peu gros, ce qui peut venir de ce qu'ils ne se serrent jamais; car il faut observer que dans la plupart des autres pays on porte des ceintures plus ou moins fortes. La posture qu'ils aiment le mieux est de se tenir debout, la partie supérieure du corps un peu courbée en avant, et l'une des mains traversant le dos et saisissant l'autre bras, qui tombe nonchalamment.

» On observe ici ce que les anciens poëtes nous disent des faunes et des satyres qui habitaient des troncs d'arbre. Nous trouvâmes au fond de la baie de misérables charpentes de perches, recouvertes d'écorce, qui méritaient à peine le nom de huttes; mais ces chétives demeures ne semblaient avoir été construites que pour un séjour passager, et nous rencontrâmes beaucoup de gros arbres creusés qui offraient un meilleur asile. A l'aide du feu, les naturels avaient pratiqué dans les troncs un espace de six ou sept pieds de hauteur. Les foyers d'argile que nous vîmes, et autour desquels quatre ou cinq personnes pouvaient s'asseoir (1), dé-

(1) Tasman trouva, dans la baie de Frédéric-Henri, voisine de celle de l'Aventure, deux arbres, dont l'un avait

montrent qu'ils les habitent quelquefois. Ces habitations sont très-durables, car ils ont soin de laisser entier un des côtés de l'arbre; ce qui suffit pour y entretenir une sève aussi abondante que dans les autres.

» Les naturels de la terre Van-Diemen sont sans doute de la même race que ceux des parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande. Quoiqu'ils n'aient pas la vue mauvaise et deux dents de moins à la mâchoire supérieure, comme ceux que vit Dampier sur la côte occidentale de ce pays; quoique la description de ceux que le capitaine Cook aperçut sur la côte orientale durant son premier voyage ne leur convienne pas à bien des égards, je suis persuadé toutefois que la distance des lieux, la communication interrompue, la diversité du climat et le laps du temps, suffisent pour produire plus de différence dans la figure et les usages qu'il n'en existe réellement entre les peuplades de la terre Van-Diemen et celles dont parlent Dampier et le premier voyage de Cook. Si leur langue n'est pas la même, cette circonstance ne forme point une difficulté insoluble; car la conformité du langage de deux peuplades qui vivent éloignées l'une de l'autre prouve bien qu'elles viennent d'une souche commune; mais la différence des idiomes n'est pas une preuve du contraire (1).

deux brasses, et l'autre deux brasses et demie de tour : les branches ne commençaient qu'à 60 ou 65 pieds de terre.

(1) L'ingénieux auteur des *Recherches sur les Américains*

» Il faudra étudier beaucoup la langue de la terre Van-Diemen, et celle des parties plus septentrionales de la Nouvelle-Hollande, avant de prononcer que ces idiomes diffèrent l'un de l'autre : je présume même que l'opinion contraire est mieux fondée; car nous reconnûmes que l'animal appelé *kangourou* sur les bords de la rivière Endeavour, est connu ici sous le même nom, et je n'ai pas besoin d'observer qu'il est difficile d'attribuer au hasard cette conformité dans la langue des deux peuplades; d'ailleurs il paraît vraisemblable que les habitans de la terre Van-Diemen n'auraient jamais perdu l'usage des pirogues et des canots, s'ils avaient été originairement transportés par mer dans cette partie de l'île. Il faut avouer que les

développe cette idée d'une manière très-satisfaisante. « C'est » quelque chose de surprenant, dit-il, que la foule des » idiomes, tous variés entre eux, que parlent les naturels » de l'Amérique septentrionale : qu'on réduise ces idiomes » à des racines; qu'on les simplifie, qu'on en sépare les » dialectes et les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq » à six langues mères, respectivement incompréhensibles. » On a observé la même singularité dans la Sibérie et la » Tartarie, où le nombre des idiomes et des dialectes est » également multiplié; et rien n'est plus commun que d'y » voir des hordes unies qui ne se comprennent point. On » retrouve cette même multiplicité de jargons dans toutes » les provinces de l'Amérique méridionale. (Il aurait pu y » ajouter l'Afrique.) Il y a beaucoup d'apparence que *la* » *vie des sauvages, en dispersant les hommes par petites* » *troupes isolées dans des bois épais, occasione nécessaire-* » *ment cette grande diversité de langues*, dont le nombre » diminue à mesure que la société, en rassemblant les bar- » bares vagabonds, en forme un corps de nation. Alors » l'idiome le plus riche et le moins pauvre en mots devient » dominant et absorbe les autres. » Tome I, pages 159, 160.

hommes, ainsi que le kangourous, semblent être venus du nord par terre. Si cette observation est juste, elle servira tout à la fois à montrer l'origine de la race qui habite la terre Van-Diemen, et décidera une autre question que le capitaine Cook et le capitaine Furneaux paraissent avoir déjà résolue; il s'ensuivra que la Nouvelle-Hollande n'est pas coupée en petites îles par la mer, comme quelques écrivains l'ont imaginé (1).

» Je pense donc que tous les habitans de la Nouvelle-Hollande sont de la même race : ils ressemblent beaucoup aux insulaires de Tanna et de Mallicolo : et l'on peut supposer, non sans raison, qu'ils viennent originairement de la même contrée que les autres naturels du grand Océan; car de dix mots, les seuls de leur langue que nous vînmes à bout de recueillir, celui qui exprime le froid diffère peu du terme qui a cette signification à la Nouvelle-Zélande et à Taïti : on dit *mallarida* à la terre Van-Diemen, *makkaridé* à la Nouvelle-Zélande, et *ma'ridé* à Taïti. Voici les autres mots du petit vocabulaire que nous avons fait à la terre Van-Diemen :

Quadné,	Une femme.
Éve'raï,	L'œil.
Mnidjé,	Le nez.
Ka'my,	La dent, la bouche ou la langue.
Lae'reuné,	Un petit oiseau indigène des bois du pays.
Koy'ghi,	L'oreille.

(1) Dampier semble être de cette opinion. Tome III, pages 104, 105.

No'onga,	Les cicatrices renflées que les naturels ont sur le corps.
Tèghera,	Manger.
Toga'rago,	Il faut que je m'en aille, ou je veux m'en aller.

» Leur prononciation n'a rien de désagréable; elle est un peu rapide: elle ne l'est cependant pas davantage que celle des autres peuples du grand Océan. En supposant que l'affinité des idiomes soit un guide sûr pour découvrir l'origine des nations, je suis persuadé que, si l'on s'occupe de ces recherches avec assiduité, et que, si l'on parvient à recueillir exactement et à comparer un nombre suffisant de termes de diverses langues, on trouvera que tous les peuples répandus à l'est, depuis la Nouvelle-Hollande jusqu'à l'île de Pâques, ont une souche commune (1). »

(1) M. Marsden a sur cette matière les mêmes idées que M. Anderson. Il observe « qu'une langue générale, altérée et mutilée par le laps du temps, est répandue dans cette partie du monde depuis Madagascar jusqu'aux terres découvertes le plus loin à l'est : que le malais en est un dialecte très-corrompu ou raffiné par le mélange d'autres idiomes. Une conformité de langage aussi universelle annonce que les divers peuples ont une origine commune; mais un voile épais cache les circonstances et les progrès de leur séparation. » *History of Sumatra*, page 35.

Voyez aussi le mémoire intéressant qu'il a lu à la Société des antiquaires; on le trouve dans l'*Archæologia* de cette académie, tom. VI, page 155. Il y développe davantage son opinion, et il l'appuie sur deux tables de mots correspondans.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE. — VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE II.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN, ENTREPRIS DEPUIS 1764.

FIN DE LA TABLE.